TRAITÉ DE LA COMMUNICATION DES MALADIES ET DES PASSIONS;

Avec un Essai pour servir à l'Histoire naturelle de l'Homme.

PAR MONSIEUR ****.



A LA HAYE,
Chez JEAN VAN DUREN.
M. DCC. XXXVIII.



AVERTISSEMENT.



L'Auteur avoit deſſein de mettre une Préface à la tête de ſon Livre, mais il avertit qu'il l'a réſervée pour une ſeconde Edition, en cas que le Public en trouve l'Ouvrage digne. S'il ne l'eſt pas, toutes les explications deviennent aſſez inutiles.

Il eſpére d'ailleurs, que les eſprits bien faits trouveront eux-mêmes, la plûpart de ces explications favorables qu'une Préface peut donner: & pour

ceux qui ne cherchent dans un Ouvrage qu'à y trouver des difficultés, des occasions de se mettre de méchante humeur, l'Auteur leur déclare, que comme ce n'est pas pour eux qu'il a écrit, il n'a garde de leur faire une Préface.





TRAITÉ DE LA COMMUNICATION DES MALADIES & des PASSIONS.

Avec un Essai pour servir à l'Histoire naturelle de l'Homme.

CHAPITRE PREMIER.



Onsieur Hequet prétend dans son Livre *, que rien ne peut dispenser les meres de nourrir elles-mêmes leurs enfans, comme l'ont fait quantité de Reines & de Princesses, suivant les exemples

* De l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans.

ples qu'il en raporte tirez de l'Ecriture Sainte & de l'Hiſtoire prophane, il ſoutient que c'eſt un crime d'abroger un uſage auſſi ancien, & auſſi naturel, en ſubſtituant d'autres femmes pour allaiter les enfans à la place des propres meres.

Nous convenons avec Monſieur Hequet que Sara, Rebecca, Pénélope, Hécube & autres, ſuivant ſes citations, ont elles-mêmes allaité leurs enfans, que cette coutume eſt vraiſemblablement la plus ancienne, même la plus naturelle; mais ſans que cela prouve qu'on ſoit obligé de la ſuivre aujourd'hui, & nous croyons qu'il doit être en général auſſi permis d'abroger les uſages les plus anciens, quand on en découvre de meilleurs, qu'il l'eſt de changer d'opinion ſur les choſes naturelles, à meſure qu'on y fait des découvertes.

Ainſi, quoique nous ayons tout le reſpect qui eſt dû aux exemples tirez de la Sainte Ecriture, nous ſçavons qu'il a plû à Dieu de ne point révéler aux hommes les uſages qui pouvoient leur être les plus avantageux dans toutes ſortes de cas; il a voulu que

ce

ce fût un fruit du travail & de l'expérience, ainsi que la perfection des Arts & des Sciences : aussi voyons-nous que Dieu semble s'être proportionné en quelque façon à la foiblesse de nos premiers parens, en ne leur parlant qu'un langage conforme aux idées grossiéres qu'ils avoient de la simple apparence des objets.

Il est donc très-permis aux Astronomes de croire que la Terre tourne, & que le Soleil est immobile, quoique Salomon, Ezéchias, Josué, ayent pû s'expliquer d'une manière qui semble favoriser le sentiment contraire.

Tout comme on peut assurer qu'il y a une Amerique & des Antipodes, bien que de Saints Papes & des Peres de l'Eglise n'en ayent pas été persuadés. De même les Naturalistes peuvent donner des descriptions & de la Baleine & du Rhénoceros, différentes de l'idée que Job en avoit prise.

Enfin toutes les questions de Physique qui n'intéressent point le Salut, peuvent être agitées problématiquement par les Philosophes, puisque Dieu a livré ce monde à leurs disputes.

Dans les premiers temps les femmes devoient ſans doute nourrir elles-mêmes leurs enfans, parce qu'il falloit alors le ſecours le plus preſt, le plus immédiat pour le deſſein que Dieu avoit de multiplier l'eſpéce humaine ; on n'avoit point encore de bêtes aprivoiſées pour donner leur lait, & celui des femmes n'avoit point alors les mauvaiſes qualités qu'il a préſentement, que nous croyons la principale ſource des maux qui affligent le Genre humain dans le corps & dans l'ame.

Monſieur Hequet prétend qu'il y a des raiſons de Morale pour obliger les femmes de nourrir elles-mêmes leurs enfans, parce qu'alors elles les aiment bien davantage, quand elles ont rempli cette obligation naturelle.

Nous repondons qu'on voit ſouvent tout le contraire ; bien des meres haiſſent l'enfant qu'elles ont allaité, & trouvent encore pour aiguillon de leur haine le ſouvenir de la peine qu'elles ont priſe. C'eſt ce qu'on voit très-ordinairement à la Campagne où beaucoup de meres nourriſſent, & ne querellent guères leurs enfans, que

que le lait qu'elles ont donné ne soit cité & reproché ; mais nous ferons voir combien ceux-ci seroient plus fondés en reproche de tous les mauvais effets qu'ils en éprouvent.

Enfin, si le lait des femmes n'est plus qu'un suc dépravé & pernicieux pour le Physique & le Moral, pourquoi ne pourra-t-on en abolir l'usage, si ancien, & même si naturel qu'il soit ? On y est aussi fondé qu'à renoncer à l'action de toute autre partie du corps quand elle cesse d'être propre aux fonctions où elle étoit destinée. C'est ainsi que très-légitimement on arrache des dents gâtées, & qu'on emporte des parties cangrénées. Nous ne prétendons pas plus détruire la nature en rendant les mammelles inutiles pour allaiter, que si nous disions qu'il est à propos de couper un sein ulcéré ou cancereux.

La nature qui nous a donné des mains pour prendre ce qui étoit nécessaire, ne nous a pas interdit les secours des forces mouvantes par les ressorts, les leviers, les eaux courantes. Il faut donc convenir qu'il nous est permis de suppléer par l'art, quand

le travail des bras eſt inſuffiſant ou trop pénible : ainſi un homme peut ſans ſcrupule faire hacher ou piler ſa viande, lorſque ſes dents ne ſont plus propres à broyer ; & voici le cas préciſément de faire ſervir pour allaiter les enfans d'autres mammelles que celles des femmes, qui ne peuvent plus être employées utilement, comme dans les premiers temps.

Nous propoſons de même l'employ d'une force ſupérieure, & beaucoup plus avantageuſe dans une autre eſpéce de nourrice, & nous ne craignons point de dire que s'il étoit poſſible qu'un homme, qui auroit une jambe de bois, en fût plus agile & plus diſpos que de ſon autre jambe, il ſeroit aſſez fondé à ſe faire couper encore celle-ci, malgré les raiſons priſes de ce que la nature la lui auroit donnée pour s'en ſervir, le tout comme on ſe coupe la barbe. Et quand le Czar Pierre le Grand la défendit à ſes ſujets, ce qui penſa troubler l'Etat, quels beaux Livres les Moſcovites n'avoient-ils pas à faire là deſſus, que de citations en faveur de la barbe ? C'eſt dommage que Monſieur Hequet, ſi zélé pour la

na-

nature & l'antiquité, n'ait eu cette matière à traiter, car quoi de plus ancien & de plus naturel que la barbe?

Nous ne nous étonnons point qu'un homme, dont les jambes font mal leurs fonctions, assujetisse des bêtes à le porter. On devroit dire, en suivant les raisonnemens de Monsieur Hequet, que la nature ayant assigné cette fonction aux jambes de cet homme, il ne lui est pas permis de suppléer par le secours des jambes des bêtes, ni de quelconques jambes que les siennes, propres à l'action de marcher; les jambes estant anciennes & naturelles, on ne peut rien innover sur cette matière.

Ce raisonnement-là ne devroit pas avoir plus de force en faveur des mammelles, puisqu'elles sont par l'Hypothése devenues peu propres, & même dangereuses pour leurs fonctions; & elles ne peuvent jamais être plus naturelles que les jambes, pour qui on trouve bon que l'art supplée à la nature. Hé! combien y a-t-il de personnes au monde qui se font porter ou traîner sans aucune nécessité, & sans qu'on s'en étonne? On pourroit

donc dire que ces perſonnes violent ouvertement la nature, & n'ont des jambes que pour l'ornement du corps.

Toutes les traditions marquent que les premiers hommes vivoient de gland & des autres fruits de la terre, cependant nous nous trouvons bien d'avoir fait ſervir à notre nourriture la chair des bêtes. Il eſt vrai qu'elle a toujours pour Monſieur Hequet le défaut d'être poſtérieure au gland & aux legumes, auſſi trouve-t-il ces derniers bien plus friables, & par conſéquent plus digeſtibles : quoique l'expérience journalière nous porte à en juger tout autrement.

Il ſeroit facile de remarquer une infinité d'anciens uſages qu'on ſe félicite d'avoir changés ; nous citerons ſeulement quelques pratiques de Médecine, très-anciennes aſſurément, puiſque ce ſont celles d'Hypocrate, & de ſes premiers deſcendans. Nous voyons que cet oracle de la Médecine ordonnoit la Ciguë intérieurement pour les hémoragies, en doſe même aſſez conſidérable, puiſque c'étoit autant qu'on en pouvoit prendre avec trois doigts ; qu'il

trai-

traitoit les Phtisiques en leur brûlant le dos & la poitrine, ainsi que les doigts des pieds, des mains & la hanche à ceux qui avoient la Goutte ou la Sciatique. Pour le mal de tête, il y faisoit huit cautéres soutenus d'une incision en forme de couronne tout à l'entour du front, dont il entretenoit les bords relevez afin de faire couler le sang & les humeurs prétendues. Il employoit pour diurétique la poudre de quatre, & jusqu'à cinq Cantharides, & pour la cure de l'*Ileus* ou *Miserere*, maladie dans laquelle les excrémens sont arrêtés, il introduisoit un soufflet de forgeron qui faisoit enfler le ventre & les boyaux, en les remplissant de vent; & si cela ne réussissoit point, ces anciens Médecins ouvroient le ventre & l'intestin même qu'ils recousoient après l'avoir vuidé. On usoit d'un remede honteux pour la dissenterie, puisqu'on prétendoit en guérir par la plus infame fornication. L'on voit encore que le fameux Caton trouvoit des vertus admirables dans le Chou, que cette plante, toute potagère qu'elle est aujourd'hui, a servi de panacée aux Romains pendant 600 ans,

ans, après avoir été un ſpécifique aux Grecs long-tems auparavant *.

Après cela, qu'il nous ſoit permis de demander à Monſieur Hequet qui eſt Médecin, s'il croit ſincérement qu'en ſureté de conſcience & de Médecine on puiſſe employer les remedes nouveaux & ſi differens dont on ſe ſert aujourd'hui contre les mêmes maladies?

Enfin on ne peut nier que nous ne nous trouvions bien de réſiſter à la nature dans le Moral, & de l'altérer dans le Phyſique. Le premier Chef n'a guères beſoin d'être prouvé, d'ailleurs ce n'eſt pas ici le lieu; & pour le ſecond, il faudroit donc blâmer l'art qui employe la charuë, & qui multiplie les fruits & les legumes dans des tems où la nature ne leur en fait point produire. On ſçait que l'invention de greffer les arbres nous donne des fruits beaucoup meilleurs & plus nourriſſans que ceux des ſauvageons, qui ne peuvent plus être bons que pour les habitans des forêts où ils naiſſent. On retire auſſi de grandes utili-

* Hiſtoire de la Médecine, par Mr. le Clerc.

utilités de l'usage où on est de mêler les espéces parmi les animaux, puisque cela nous procure les Mulets, & les Jumars; & peut-être que cela sera poussé plus loin : à mesure que les connoissances de l'esprit humain s'etendent & se perfectionnent, la commodité & l'utilité publique en résultent, & c'est comme si on disoit que l'art corrige ou ajoute à la nature.

Nous nous servons de cette expression pour nous conformer à la maniè-re ordinaire de parler, car dans le vrai des choses, c'est toujours la nature qui se corrige elle-même. Tout l'art du monde ne peut rien changer à son méchanisme, aux loix du choc des corps & de la communication des mouvemens; ces loix sont immuables, fondées sur le pouvoir de Dieu même qui les a instituées, & c'est au contraire en faisant servir les loix de la nature, que l'Homme paroit le plus en altérer les effets. Ainsi l'invention de greffer les arbres, de faire naître des Monstres par le mêlange des différentes espéces d'animaux, la montre la mieux travaillée, la solution du probléme d'Algebre le plus difficile,

tout

tout cela n'eſt pas plus ouvrage de l'art qu'un rayon de miel le ſeroit de l'art des Abeilles, une toile d'Araignée de l'Inſecte qui la tiſſuë ; les Caſtors auroient donc auſſi corrigé la nature, qui ne leur a point bâti de maiſons à pluſieurs étages.

Dans les bêtes comme dans les hommes, c'eſt toujours la nature qui agit, & toujours uniformement, ſelon les propriétés plus ou moins générales ou particulières de chaque être : ces propriétés ne ſont que les conſéquences ou les ſuites néceſſaires des différentes conformations que Dieu donna aux premiers corps qu'il voulut former; conformations & propriétés inaltérables, qui déterminent tel Inſecte de telle figure que nous appellons l'Abeille, à faire éternellement des rayons de miel d'alvéoles toujours exagones, la Chenille à filer ſa ſoye, qui différera toujours du fil de l'Araignée, les Caſtors feront toujours leurs maiſons proche de l'eau, ſans jamais employer la chaux dans leur mortier, la Fourmis amaſſera toujours des vivres, quelqu'abondance qu'elle en ait, & ſans aucune prévoyance de l'Hyver, puiſqu'au

qu'au Chili & dans les autres païs où il ne fait jamais froid, elle amasse toute l'année avec la même activité.

Tous ces animaux se borneront à leur fonction particulière, sans pouvoir entreprendre de faire les ouvrages les uns des autres, par la même raison que la Brebis se couvrira toujours de laine, la Chévre de poil, la Tortuë d'écaille, & l'oiseau de plumes.

Si nous cherchons présentement quel est le caractère de l'Homme, nous trouverons qu'il n'est pas borné à une seule propriété comme la plûpart des animaux, & nous remarquerons en passant que c'est ce qui fait que ceux-ci excellent chacun dans son ouvrage, en quoi plusieurs surpassent de beaucoup l'industrie humaine; & cela ne doit point surprendre, parce que ce n'est pas la propriété de l'Homme de faire une toile d'Araignée, de filer un coquon de soye, sa nature même le porte à bien d'autres fonctions. Ainsi s'il réussit à imiter cette toile d'Araignée, ce nid d'oiseau, ce n'est qu'en détournant ses talens, qu'en abusant en quelque façon de son aptitude générale, & comme en y appliquant une por-

portion, au lieu que toute la méchanique de la bête, la totalité de ses ressorts, tend à une seule fin, sans qu'il y ait plus d'habileté ou d'industrie de sa part dans la manière dont elle remplit sa destination, qu'il y en a de la part de la Pierre d'aimant, lors qu'elle opere toutes ses merveilles. Le caractère de l'Homme étant celui d'un être intelligent, capable de connoître & de chercher son bien, ses commodités, ayant d'ailleurs toutes les facultez propres à ses recherches, il s'ensuit qu'un homme qui voudroit aller nud, qui mangeroit de la chair cruë, & qui marcheroit à quatre pattes, parce que cela est naturel aux autres animaux, se dégraderoit de sa classe, de son institut qui le porte à cuire sa viande, à employer les toisons des moutons pour se garantir du froid &c.

La nature avoit mis un poison pernicieux dans la Vipére, le Scorpion, la Ciguë, l'Arsenic, mais elle a mis dans l'Homme les facultés capables d'en éviter les mauvais effets, même d'y trouver des antidotes, d'inventer la Thériaque & les autres re-

remedes de la Médecine. Elle avoit placé aussi la Pierre dans la Vessie de cet enfant, le pus dans la poitrine, cette humeur viciée dans telle partie du corps ; mais c'est le même ordre de la nature, ou son impulsion, qui enhardit la Chirurgie aux opérations les plus cruelles: ainsi l'on fait très-utilement l'extraction de la Pierre, l'Empiéme, l'amputation des membres.

Nous nous étendons peut-être trop sur cet article, mais c'est aussi le plus long dans le Livre de Monsieur Hequet, qui ne cesse de remarquer la grandeur du crime que commettent les meres, qui n'allaitent pas, parce que selon lui elles violent ouvertement cette nature, qui indique si clairement ses intentions en faisant remonter le lait aux mammelles après l'accouchement. Et il prétend que la mere, en refusant ce lait à son enfant, seulement pour le faire teter une autre femme, c'est comme si elle lui donnoit une pierre pour du pain. Mais encore une fois, comme c'est en conséquence de l'ordre des choses que ce lait s'est empreint des vices & des maladies de la mere, c'est en conséquence de ce

ce même ordre, que nous cherchons à en abolir l'ufage, ou du moins à le fufpendre jufqu'à ce que ce lait foit rétabli dans la pureté qu'il doit avoir.

Il eft vrai que la nature fait remonter le fuc laiteux aux mammelles de la femme après l'Enfantement, mais cette méchanique a lieu pour la mere faine ou malade, foit que ce lait ait les qualités propres à nourrir l'enfant, foit qu'il ait été infecté de la Vérole ou du Scorbut qui affligent cette mere ; on voit qu'alors c'eft une néceffité de perdre ce lait, ou de l'abandonner aux chiens, quelque foin qu'ait pris la nature à le former, & enfin c'eft elle-même qui doit porter la mere & les parens au facrifice de ce lait, & leur faire chercher un autre moyen de nourrir l'enfant.

CHAPITRE II.

IL eft facile de voir que c'eft à la naiffance de l'enfant qu'on pourroit efpérer de rectifier les influences fouvent fatales des peres & meres, c'eft-à-dire, le penchant aux paffions & aux maladies qui les affectent

eux-

eux-mêmes ; mais on ne fait au contraire que fortifier & que déveloper les unes & les autres. Nous commencerons par rechercher comment les maladies se communiquent, & combien le lait des femmes est propre à les entretenir, & les multiplier.

Dès que l'enfant est né, ou la mere l'allaite elle-même, ou on lui donne une nourrice. Monsieur Hequet soutient que le sang de la mere, étant bien plus analogue à celui de l'enfant, & s'y étant même identifié, elle est d'autant plus obligée d'allaiter, que mettant cet enfant entre les mains d'une nourrice pauvre, souvent indigente, qu'on substituera à une mere riche, une rustique à une femme de condition, une emportée & pleine de passions à une mere prude & modeste, une femme enfin nourrie d'alimens grossiers & vulgaires, à une mere accoutumée aux viandes délicates & bien apprêtées, c'est plus exposer un nouveau né qu'aux dangers d'un peuple ou d'une terre inconnuë, & c'est peupler le monde d'infirmes & l'Etat de sujets foibles. (Monsieur Hequet ne se plain-

dra pas que nous ayons affoibli son objection, nous citons scrupuleusement ses propres paroles.)

Mais nous croyons, que s'il avoit apporté un peu plus d'attention, il eût compris que la plûpart des inconveniens qu'il pretend trouver dans les nourrices, sont au contraire des raisons en leur faveur. Premiérement, de ce que le sang de la mere est plus analogue avec l'enfant, c'est à cause de cela même qu'il en est plus dangereux. C'est justement cette analogie qu'il faut tâcher d'interrompre; car en géneral, les femmes de condition étant communément passionnées & accoutumées aux viandes délicates & bien apprêtées, elles en sont d'autant moins propres à allaiter: & c'est au contraire une païsane, plus géneralement modeste qu'une femme de condition, & nourrie d'alimens plus grossiers & plus vulgaires, qui sera capable de former un temperament sain & robuste à son nourrisson. Il s'ensuivroit du raisonnement de Monsieur Hequet, que pour allaiter les enfans dont la vie & la santé importent le plus au bonheur des

des nations, on devroit choisir une femme de grande condition, nourrie sur-tout des Ragoûts les plus fins. Et ici, il y a lieu de s'étonner que Monsieur Hequet soit si opposé à lui-même, car tout le monde sçait, & il ne doit pas l'avoir oublié, avec quelle éloquence il a tant declamé contre les viandes délicates & leur apprêt, pour donner toute préference aux alimens bien plus friables & plus salutaires, tels que les Pois & les Féves, dont il doit présumer que la nourrice rustique ne manque pas de faire usage. D'ailleurs on a l'avantage de choisir une nourrice, par conséquent la liberté de l'examiner & de la connoître; & malgré tous les raisonnemens de Monsieur Hequet, on préfere toujours la plus robuste, quelque peu de raport qu'on présume entre ses sucs grossiers, & ceux que la mere aura fournis à l'enfant pendant sa grossesse, & l'expérience justifie tous les jours que l'enfant le plus délicat se trouve bien de la nourrice la plus vigoureuse, malgré la pretenduë nécessité de l'analogie.

Monsieur Hequet devroit plûtôt

apréhender, que par ſcrupule pour ſes citations de la Bible, ou par pur reſpect pour l'antiquité & pour lui-même, les meres ne ſe rendiſſent pas aſſez de juſtice ſur leur peu de force & de ſanté, & vouluſſent toujours allaiter; ce ſeroit pour lors le moyen de mettre dans l'Etat bien des ſujets foibles & cacochimes: mais nous eſperons faire voir, que le lait de toute femme, mere ou autre, eſt en général une très-mauvaiſe nourriture.

On croit ſans peine, & l'expérience le confirme tous les jours, que la reſpiration, le contact immédiat, le ſucement d'une playe, la tranſpiration, peuvent communiquer des maladies. La nourrice fait plus que tout cela, il n'y a point de contact ſi immédiat qui égale ſon influence; il n'y a donc qu'à voir ſi cette influence peut être avantageuſe: mais dans l'état où nous voyons la nature humaine aujourd'hui, il ſemble que le moins qu'on peut prendre les uns des autres, eſt le meilleur.

Il eſt certain que le lait de la nourrice, eſt un chile empreint de toutes les qualités bonnes ou mau-

vaiſes

vaises de son sang & de ses humeurs.

Nous allons d'abord examiner une nourrice, que nous supposerons choisie dans l'état qui passe pour bonne santé, & nous trouverons encore que son lait n'aura que des effets dangereux, parce que le sang de la nourrice est altéré par le seul trouble de ses différentes passions; car on ne peut douter qu'elle ne soit continuellement sujette à l'amour, la haine, la colére, l'inquiétude, la crainte, la tristesse & l'ennui: ainsi l'agitation des esprits, & l'irrégularité de leur cours, modifient diversément les humeurs, suppriment les unes, rendent les autres plus ou moins actives, & troublent en conséquence la juste proportion ou l'équilibre des liqueurs propres à chaque temperament. Comme on voit en général, que la joye & la gayeté manifestent la santé, même à l'air du visage, & au battement du poulx, qui est fort & égal, ce qui marque un libre cours dans les liqueurs; de même il est propre au chagrin & à la tristesse d'avoir ces signes contraires, en marquant par un air abbatu & un poulx foible ou irrégulier, le res-

ſerrement du cœur & des artères, & le ralantiſſement du cours des eſprits.

On ſçait qu'un tranſport violent, une frayeur ſubite, ſont capables de faire périr l'enfant dans le ſein de la mere, en diminuant les ſécrétions des humeurs, ou en y faiſant une révulſion. Les mêmes cauſes pourront avoir d'auſſi fâcheux effets dans la nourrice, d'où s'enſuivra la diminution, ou même la ſuppreſſion de ſon lait.

On ne peut douter que les diverſes paſſions de la nourrice, qui altérent certainement le ſang, ne faſſent le même effet ſur le lait; par conſéquent elles ſont capables de l'aigrir, de l'épaiſſir, le volatiliſer, le rendre plus ou moins fluide, plus ou moins acre ou ſalé: d'où il s'enſuit, que ces alternatives, en changeant ſi ſouvent le cours & la forme des parties du lait, ce qu'on appelle ſes qualitez, la nutrition ſe fera imparfaitement & inégalement dans l'enfant; parce que, comme dans le chagrin le ſuc nerveux étant en petite quantité, & peu ſubtil, ne peut ſe diſtribuer ſuffiſamment, ainſi pendant ce tems les fibres de l'enfant reçoivent une moindre nourriture,

riture, & moins animée de parties actives; & si la nourrice passe subitement à quelque transport de joye qui dilate pleinement son cœur & ses poumons, les fibres de l'enfant sont alors noyées, & non pas nourries, par cet abord de sucs tout à coup plus abondans & plus animés. Le tems où ces fibres sont restées comme à sec, leur a fait prendre une espéce de dureté & d'inflexibilité; ce qui les rend peu capables de profiter dans la suite d'un plus grand arrosement.

De même, si la joye a précédé, on peut voir que comme il s'ensuivoit de cette premiere passion une abondante distribution de sucs, si la tristesse ou la crainte viennent à resserrer le cœur, & à diminuer la quantité & le mouvement des esprits, les pores des solides de l'enfant, accoutumés à l'impression d'une limphe spiritueuse, ne recevant plus de sucs homogenes, viennent à perdre de leur diametre, & se rident en se desséchant; ce qui fait tomber les enfans dans l'Atrophie & le Marasme. De plus cette limphe, étant moins animée de

parties fines & volatiles qui la fasſent circuler & pénétrer, ſéjourne dans ſes vaiſſeaux, s'y aigrit, & contracte differens dégrés de ſalûre ou d'acidité. On peut dire que ces effets alternatifs des paſſions de la nourrice ſont pour l'enfant la ſource d'une infinité de maladies; c'eſt-là ce qui les nouë, & les rend rachitiques, c'eſt ce qui peut leur donner la galle, les dartres, les écrouelles, & toutes ſortes de maux de langueur. La nature du lait, changeant ſelon les divers mouvemens qui agitent la nourrrice, il en réſulte l'action de laits fort differens, dont l'un défait ce que l'autre avoit commencé; & le temperament de l'enfant ne peut manquer de s'affoiblir par les differentes modifications qu'il éprouve des qualités ſi variées du lait de ſa nourrice. Ce ſont comme autant de ſecouſſes continuelles en ſens divers, qui mettent les fibres dans des contractions trop violentes, capables de cauſer ou relâchement ou rupture, d'où peut s'enſuivre la folie ou l'imbécilité: le ſang de la femme étant tantôt en mouvement, & trop irritant, tantôt trop ſé-

séreux & apauvri d'esprit, l'enfant n'en reçoit pas une impression continuë, capable de fournir au dévelopement ou à l'accroissement de ses parties, ni même de réparer ce qu'il dissipe. Si quelque passion violente de la nourrice lui donne du dégout pour les alimens, on comprend la diminution de substance qui en doit suivre, & si mangeant & bûvant à l'ordinaire, le corps ne laisse pas que de déchoir, il est aisé de juger qu'il y a de l'altération dans la façon d'être du chile, qu'il faut que la limphe du sang ait perdu de sa qualité balsamique, parce que la passion de l'ame aura dissipé les sucs les plus propres à faire la nutrition ; de vives fermentations font évaporer la plus grande partie du phlegme, d'où la limphe devient nécessairement plus saline. L'esperance d'un bien, la crainte d'un mal, tiendront les esprits dans un mouvement trop vif, capable de faire perdre le sommeil, ou de le rendre moins tranquille ; d'où résulte un grand préjudice pour une femme qui allaite, parce que c'est le tems où les muscles étant dans le relâchement,

les liqueurs reprennent avec plus de facilité les arrangemens & les distributions les plus utiles; le repos fait que leurs molécules nutritives s'appliquent mieux aux solides, tandis que par l'action plus vive du cœur, le chile se change en sang & en lait plus facilement.

En conséquence des diverses passions, le sang sépare plus ou moins de bile, qui sera plus ou moins lixivieuse, & plus ou moins propre à se remêler avec le sang.

Il en sera de même du suc pancréatique, de la limphe, de la liqueur splénique, de la sérosité, qui contracteront différens dégrés d'altération; c'est-à-dire que selon les passions déreglées qui agiteront la nourrice, il en résultera des humeurs particuliéres, qui seront le produit du froissement des différentes molécules, suivant le degré & l'espéce de mouvement dont les fibres nerveuses auront été agitées, ce qui donnera des variétés infinies dans les différentes sécrétions & distributions des liqueurs.

Car dans le corps humain, une cause legére en apparence a souvent plu-

plusieurs effets considerables, qui se subdivisent encore. On ne sçauroit être trop attentif à prévoir ces générations d'effets, & à les distinguer.

Si les passions de la nourrice la rendent malade, il est facile de prévoir le risque que court l'enfant, & d'y remédier en le sévrant, ou en lui donnant un autre lait.

C'est pourquoi nous ne craignons point d'avancer cette espéce de paradoxe ; qu'il est souvent beaucoup plus dangereux, que la nourrice supporte sans incommodité l'effet de ses agitations, que si la maladie actuelle en résultoit.

Quelque trouble que les passions soient capables de porter dans son sang, elle pourra n'en être pas malade actuellement, parce que ses artères & ses glandes ont reçu l'habitude de battre & de filtrer des liqueurs de natures diverses, & s'y sont comme assimilées par dégrés.

Le long exercice a donné à ces vaisseaux une consistence & un endurcissement considérables, ses fibres sont ployées de longue main en tous ces sens divers; au lieu que les mêmes

mes liquides, en paſſant à l'enfant, n'y trouvent pas des ſolides, capables de la même réſiſtance & de la même aſſimilation: c'eſt ce qui fait qu'un lait trop vif & trop déflegmé pourra lui cauſer une inſomnie habituelle, quoique la force de l'habitude en préſerve la nourrice.

Mais d'ailleurs, il faut remarquer que le lait dans la femme n'eſt qu'une humeur ſuperfluë; elle n'a point beſoin d'en avoir pour fournir à l'entretien de ſa ſanté, & aux mouvemens réglés de ſon corps.

Cela paroit ſenſible, puisqu'elle eſt obligée de ſe décharger de ce lait comme du ſang ſuperflu qu'elle amaſſe tous les mois, & puiſque c'eſt ce même ſang ſous une autre forme.

Ainſi la diminution ou la ſuppreſſion de ſon lait, ſa qualité plus ou moins propre à nourrir, tout cela ne lui fait pas une différence conſidérable; elle peut n'en avoir pas moins d'embonpoint ni de fraîcheur pendant un aſſez long-tems.

L'état de ce lait ne regarde donc que l'enfant, qui le tourne en ſa propre ſubſtance, & qui en éprouve tou-

toutes les différences dans le cours & dans la forme.

On peut croire que c'eſt-là la principale cauſe de la mort de tant d'enfans ; cauſe d'autant plus dangereuſe, que ſon action eſt moins viſible, ſur-tout quand l'enfant reçoit ſeulement des diſpoſitions à être valétudinaire & languiſſant.

Diſpoſitions qui peuvent ne ſe déveloper qu'après même avoir été ſévré ; ce qui empêche encore plus de ſoupçonner l'influence de la nourrice, qui continuë de ſe bien porter.

Et alors on ne penſe qu'à examiner s'il y a dans la famille de cet enfant quelqu'un qui ait été ſujet aux maladies qu'on lui voit, & on remonte ſi loin qu'il eſt presqu'impoſſible de ne pas trouver bien des raports.

Les nourrices ſont expoſées à des incommodités fréquentes, qui peuvent être pour l'enfant des maladies conſidérables. Ces incommodités viennent des intempérances de bouche, auxquelles elles ſont toutes très-ſujettes.

Le préjugé où l'on eſt en général, que les nourrices ne peuvent être trop abon-

abondamment ou trop exquiſément nourries, leur eſt très-favorable; auſſi ont-elles grand ſoin de l'entretenir, en repréſentant ſans ceſſe que ce qui paſſe par leur bouche eſt porté à leurs mammelles.

Car elles ſont fortement perſuadées, que perdant beaucoup de ſubſtance dans leur lait, elles doivent manger avec excès, ſous prétexte que quelque ſuperflu qu'il y ait, il tourne toujours au profit du nourriſſon.

En conſéquence de l'abus qu'elles font du préjugé, elles chargent leur eſtomach d'une plus grande quantité d'alimens qu'il n'en peut digérer. Ce ſurplus, ſéjournant trop long-tems dans les premieres voyes, s'y aigrit, s'y corrompt, & ſe tourne en crudités, en aigreurs, capables de cauſer des indigeſtions & des coliques douloureuſes.

Et alors on voit que dans cet état la nourrice ne fournît à l'enfant qu'un chile nidoreux & imparfait, mêlé de parties hétérogenes, capables de faire fermenter irréguliérement toutes ſes humeurs; d'où s'enſuivent des ſécrétions forcées & des filtrations imparfaites.

Il

Il faut observer de plus, que si l'excès des seules viandes est capable de produire de si mauvais effets, les boissons spiritueuses en peuvent encore causer de plus dangereux.

Car les femmes qui allaitent sont sujettes à boire ; au moindre dégoût des alimens, elles suppléent par le vin ou autre liqueur confortative, sous le même prétexte : Que puisqu'il leur faut de la nourriture pour deux, elles doivent boire d'autant plus qu'elles ont moins d'appétit.

Elles sentent effectivement leur force augmentée pour le moment, parce que les parties volatiles du vin, ayant mis en fougue le sang & toutes les humeurs, il se sépare de cette augmentation de mouvement une plus grande quantité d'esprits ; & il doit en résulter plus d'action dans tout le corps.

Mais peut-on douter que le chile de la nourrice, empreint des esprits libertins du vin qui l'agitent, & qui lui donnent leur qualité échauffante & desséchante, ne fasse un grand desordre dans un corps destiné à s'accroître, & qui ne peut le faire avec plus d'a-

d'avantage que par l'admiſſion de ſucs homogenes & tempérés? au lieu que ce qui eſt trop actif & trop irritant, augmentera la circulation du ſang dans l'enfant; & cette accéleration de mouvement dans les fluides, pourra cauſer des diſtentions dans des parties encore trop délicates pour des impreſſions ſi vives : d'où s'enſuivent ſouvent des convulſions, l'épilepſie, & divers genres de folie incurables.

Nous pouvons encore remarquer, que ſouvent on voit des nourrices obligées pour leur ſanté, d'uſer de certains régimes, même biſarres, & qui ſemblent mal-faiſans.

Car, quoique la plûpart du monde croye, qu'une bonne ſanté dépende d'une certaine régle de vie, comme d'être ſobre pour les alimens, de boire peu ou point de vin, de ſouper de bonne heure, ne point veiller, & pluſieurs autres pratiques, qu'on croit qu'un bon régime exclut toujours; cependant on ne ſçauroit douter, qu'il ne ſe trouve des tempéramens aſſez divers pour exiger de grandes variétés dans la façon de vivre, comme nous

voyons

voyons des gens qui ne peuvent faire qu'un repas, tandis que d'autres ont besoin de manger trois ou quatre fois par jour.

Quelques-uns se trouvent bien de mâcher du Tabac ou de la Rheubarbe, de fumer pour le mal de dents, prendre du caffé, user d'épiceries; d'autres seroient malades de tout cela.

De même pour les Boissons; l'un boit chaud & s'en porte mieux, l'autre se trouve de même de boire froid; une personne éprouve de bons effets du vin, une autre de l'eau pure, tandis qu'une troisiéme ne peut boire que du cidre ou de la bierre.

Les mêmes variétés pour le sommeil; les uns ont besoin de dormir huit & dix heures, les autres font des amas d'humeurs s'ils en dorment plus de cinq ou six; l'un se couche sur son souper, l'autre est incommodé s'il dort plûtôt que trois heures après.

La femme qui allaite, pourra donc user de quelqu'une de ces variétés dans son régime de vie, & se délivrer par-là de quelqu'incommodité; mais ce sera toujours aux dépens de son nourrisson, qui n'a pas précisément le

 mê-

même tempérament, ni les mêmes dispositions.

C'eſt en conſéquence de telles paſſions, telles circonſtances de la vie où la nourrice s'eſt engagée, que l'ordre le plus ſalutaire de ſon corps a été violé. C'eſt donc un grand inconvénient, que l'enfant ſoit allaité par une eſpéce de créature qui ne puiſſe reſter dans l'état naturel comme les autres animaux, & qui ait beſoin de régime de vie & de remedes pour l'entretien de ſa ſanté.

On ne ſçauroit préſumer, que les alimens dont nous voyons que les femmes ſe nourriſſent, ſoient les plus propres à former beaucoup de lait, & qui aient les qualités les plus capables de donner aux enfans une complexion ſaine & vigoureuſe.

Les chairs des animaux dont les femmes uſent ſans modération, abondent en ſels volatils, qui alcoliſent trop le lait, & le diſpoſent à ſe corrompre. D'ailleurs les différences continuelles du doux, du ſalé, de l'amer, de l'aigre &c. donnent autant d'altérations diverſes au lait des nourrices. Et on augmente encore l'action des

ſels des alimens, par le haut goût, l'aſſaiſonnement, le ſel en nature qu'on mêle dans la ſoupe & avec la viande; quoique l'expérience nous faſſe voir combien l'uſage des ſels eſt capable d'épaiſſir le ſang, & de rendre la limphe corroſive.

D'où s'enſuivent pour les enfants des diſpoſitions au Scorbut, & à pluſieurs eſpéces de tumeurs malignes, comme furoncles, Antrax, charbons &c. Et il eſt même à préſumer qu'un lait participant de cette façon d'être du ſang, eſt propre à donner la galle, la teigne, comme des pentes à la phtiſie, la goute, & tant d'autres maladies, dont les cauſes ſont ſi obſcures.

L'uſage des femmes pour allaiter, entraîne les inconvéniens de tous les travaux mercenaires.

En prenant une nourrice, on l'oblige de donner ſon propre enfant à une autre, & comme elle cherche le bon marché, elle ſe contente pour ſon enfant de la premiere femme qui ait du lait.

Et on peut croire que ſans doute celle-ci n'a guères les qualités propres

à une bonne nourrice, puisqu'elle n'a pu l'être, comme on dit, de la premiere main.

Mais il arrive ſouvent que les nourrices, pour gagner davantage, eſſayent d'allaiter tout à la fois & leur propre enfant & le nourriſſon qu'on leur donne.

Qu'arrive-t-il de là ? l'épuiſement de la mere & des deux enfans; ce qui eſt capable de rendre cette femme ſtérile le reſte de ſa vie, ou ſi dans la ſuite elle devient groſſe, l'enfant qu'elle aura ſera expoſé à n'avoir jamais qu'une complexion débile ou imparfaite. On peut dire la même choſe des deux enfans qu'elle aura allaitez. L'épuiſement & le deſſéchement ſont même capables de faire périr quelqu'un des trois.

Comme par le profit qu'elle en retire, une nourrice craint qu'on ne lui ôte ſon nourriſſon en cas qu'elle devienne groſſe, elle cache ſi long-tems qu'elle peut ſa groſſeſſe. L'enfant cependant tombe en langueur; la nourrice eſt fertile à trouver pluſieurs cauſes vraiſemblables de ſon dépériſſement. Tantôt ce ſont les dents qui pouſſent,

ſent, tantôt des dégouts & des Coliques. Elle donne en cachette du lard à ſucer à l'enfant, & fait un aſſortiment biſarre & mal-faiſant de toutes ſortes de nourritures avec le peu de lait qui lui reſte.

Comme on envoye ſouvent nourrir les enfans à la campagne, les nourrices ont une grande commodité pour les laiſſer périr, & couvrir la cauſe de leur mort.

Il eſt vrai qu'on peut prévenir ces accidens. Si on viſite ſouvent l'enfant, & qu'on s'apperçoive de ſa langueur, on ne manque pas alors de le retirer, & de lui donner une autre nourrice. Mais il a toujours ſouffert le préjudice de la premiere ; préjudice dont le moindre effet, eſt d'avoir retardé les dévelopemens de ſon corps; car ſouvent il eſt mis hors d'état de faire de plus grands progrès, & il ne lui reſte qu'une vie infirme & abrégée.

D'ailleurs, en donnant une ſeconde nourrice à l'enfant, outre qu'on s'expoſe aux mêmes inconvéniens, il ſe peut faire, & cela eſt très-ordinaire,

que les passions, les humeurs & le régime de vie de ces deux femmes soient extrêmement différens ; d'où s'ensuivra la même différence entre leurs laits.

Ainsi, quoiqu'ils puissent être sains tous deux, considérés séparément ; de cela seulement qu'ils auront des qualités diverses, & qui ne pourront devenir analogues l'une à l'autre, le tempérament de l'enfant pourra souffrir beaucoup de ce changement, car il y a souvent moins de raport entre les humeurs de deux femmes qu'entre celles d'animaux de différente nature.

Nous trouvons encore, que l'usage aux femmes d'allaiter, mene à la diminution de l'espéce ; qu'il est une charge pénible pour la femme, & incommode pour l'homme ; enfin embarrassant dans la Société.

Les femmes qui allaitent deviennent assez rarement grasses, souvent même leurs maris n'ôsent user du mariage, de crainte qu'on ne retire le nourrisson.

On voit fréquemment aussi des femmes, qui après avoir allaité sont long-

long-tems ſans concevoir, & d'ordinaire elles ſe fanent & ſe flétriſſent promptement dans ce travail.

Enfin on doit juger que toutes les femmes ont irrité leurs appetits, & les beſoins du corps les plus légitimes, tels que l'action de boire, manger & dormir ; ce qui fait qu'elles-mêmes ne peuvent plus en ſentir la juſte meſure : ainſi elles ſont continuellement expoſées à ſe corrompre le ſang & les humeurs.

Et comme une perſonne accoutumée à fumer, à manger de l'ail, à uſer de viandes ſalées & d'épiceries, à boire des liqueurs fortes, n'en eſt pas incommodée, quoique ſa ſalive ſoit ſenſiblement plus acre que celle de gens autrement nourris ; ce qu'on éprouve ſur une bleſſure ou ſur les lévres de quelque perſonne délicate : de même, les humeurs dépravées qui font le lait, feront capables de rendre les enfans malades, quoique la force de l'habitude en préſerve les nourrices.

CHAPITRE III.

NOus ne nous arrêterons guères à prouver la communication des maladies par les nourrices, l'expérience le prouve aſſez tous les jours.

Si l'enfant reçoit par la combinaiſon des ſubſtances de ſes pere & mere, des diſpoſitions à certaines maladies & paſſions, comme il en reçoit des raports de traits & de ſtature, force de corps &c. il n'y a rien là que la nourrice ne puiſſe transmettre : ſon effet eſt égal à celui de la mere ; l'action d'allaiter, eſt une transmiſſion des mêmes ſucs, également animés, qui abordent à l'enfant par d'autres paſſages ; c'eſt comme une groſſeſſe continuée.

De toutes les créatures que nous connoiſſons, la femme eſt celle qui eſt ſujette à plus de maladies & d'infirmités, puiſqu'outre celles que les qualités de l'air, des eaux, des alimens, les vapeurs malignes de la terre, donnent à tous les animaux, elle eſt de plus expoſée aux effets des paſſions de

de l'ame; ce qui doit être un grand obstacle à l'action d'allaiter des enfans : car en conséquence de la connoissance & du sentiment vif des objets, de la sensibilité aux accidens de la vie, elle éprouve diverses maladies & la mort même.

Et quoiqu'on dise vulgairement que les femmes ne meurent jamais de chagrin, cela ne veut dire autre chose, sinon qu'il s'y joint toujours ou desséchement ou altération d'humeurs & fiévre lente, ou autre accident simptomatique qui donne le nom & le caractère à la maladie, & alors ce qui n'est qu'un effet, est pris pour la véritable cause; erreur bien commune & bien dangereuse.

La maladie est une disposition du corps, contraire à son œconomie, un desordre dans les solides ou les liquides. Si les solides sont viciés, ou par accident, ou par un defaut de conformation, ils altérent les fluides qui les pénétrent. Si ce sont les fluides qui sont altérés, ils font une impression en conséquence sur les solides, qui en seront modifiés & dépravés dans leur configuration ou

leur mouvement, & alors ces ſolides altérés réagiſſent ſur les liquides. C'eſt ce cercle, qui rend les maladies rebelles aux remedes, & qui les perpétuë.

Le lait eſt un chile, un ſang preſque fait & empreint des altérations du corps qui le fournit.

Ce ſang, qui par la configuration de ſes parties, ou la combinaiſon de ſes diverſes humeurs, faiſoit telle impreſſion ſur les ſolides de la nourrice, auroit les mêmes propriétés paſſant dans un ſujet qui ſeroit préciſément du même tempérament, de la même conformation; parce que dans l'action d'allaiter, l'enfant ſuce immédiatement le lait ſans qu'il ſoit décompoſé, ni la circulation preſqu'interrompuë; c'eſt une eſpéce de transfuſion.

Ainſi ce ſang de telle nature, qui faiſoit les maladies de la nourrice, fera auſſi celles de l'enfant, avec les différences que ſon âge & ſa conſtitution pourront y mettre; d'où l'un prendra la maladie actuelle, tandis qu'un autre ne recevra qu'une mauvaiſe diſpoſition, une pente à telle infirmité.

La

La nourrice peut rectifier un tempérament foible & infirme, comme elle peut affoiblir & rendre valétudinaires les enfans qui ont à leur naissance les meilleures dispositions; tout cela nous marque une communication bien puissante.

On peut dire, qu'un enfant né sain & robuste, trouvant une nourrice de ce caractére, doit acquerir la meilleure façon d'être qu'il est possible d'avoir. Mais c'est chose difficile à comprendre, que la substance du pere, de la mere & de la nourrice, puisse se rencontrer dans un mutuel accord d'analogie si parfaite.

Si les humeurs des trois se trouvent également vives, il peut résulter de leur produit un tempérament furieux; si elles se combattent, c'est une guerre intestine propre à user le corps.

Mais on peut dire, qu'il y a toujours trop de raports entre les parens & la nourrice, & que celle-ci dévelope trop aisément les dispositions des peres & meres, qui sont communément plus mauvaises que bonnes.

De cela seulement, qu'elle vient après

après eux avec la même influence, on voit que sa fonction est d'une importance extrême, puisqu'elle peut tout dépraver ; à la verité elle peut beaucoup réparer.

Mais nous ne craignons point de dire, que les femmes de notre Siécle sont en général trop corrompuës dans le Moral & le Physique, ou trop malsaines & trop passionnées, pour qu'il ne soit pas avantageux de prendre le moins qu'on peut de raport avec l'état de leur sang & de leurs humeurs.

Enfin on voit journellement que la fiévre, la phtisie, la dissenterie, le scorbut, les écrouelles, & autres maladies passent dans le lait de la nourrice à l'enfant ; quelquefois même il les prend avec plus de violence qu'elle ne les a elle-même, parce que si peu qu'il y ait reçu de sa mere quelque disposition, la nourrice les étend & les fortifie autrement.

Il arrive souvent aussi que ces maladies ne se déclarent pas d'abord : les levains sont encore trop foibles pour altérer sensiblement les humeurs, ou peut-être la qualité balsamique du sang de 'enfant empêche un plus grand déve-

velopement. Mais ſuivant une certaine quantité de circulations, qui ſeront neceſſaires pour étendre l'action de ces humeurs, ou ſuivant le concours de quelques cauſes phyſiques ou l'addition de quelque autre ferment, alors les principes vicieux s'exalteront & pourront caractériſer toutes ſortes de maladies, ſelon toutes les combinaiſons diverſes entre ces cauſes phyſiques & les penchants que l'enfant aura reçus de ſes auteurs.

Nous avons remarqué que la quantité de matieres animales dont les femmes ſe nourriſſent, la diverſité des aſſaiſonnemens, en excitant une chaleur forcée dans l'eſtomach, étoient capables d'alkaliſer le lait des nourrices.

Nous ajouterons ici une ſuite vraiſemblable de cette altération: ce ſont entr'autres les maladies vermineuſes, qui en peuvent réſulter pour les enfans, & celles qu'on appelle malignes.

L'épaiſſiſſement des humeurs du ſang, & ſon cours ralenti, peuvent faire éclore les œufs d'une infinité d'Inſectes que nous avalons ſans ceſſe, comme

me nous voyons les eaux croupies les multiplier.

La limphe épaissie & aigrie par les humeurs indigestes qui l'ont formée, sera capable de faire fermenter le sang, qui devenant trop raréfié, s'engorgera dans les glandes & vaisseaux limphatiques & capillaires.

Il s'y altérera encore, & il y fera des inflammations ; & si ces humeurs viciées ne sont promptement portées à l'habitude du corps pour y faire une suppuration sous le caractère de petite vérole, abscès, charbons, galle, rougeole &c. il se fera une suppuration interne qui sera suivie de la mort : c'est ce qu'on voit dans tant d'espéces de fiévres malignes.

Il est inutile de nous étendre sur cette maladie honteuse, connuë en Europe depuis plus de 200. ans. Quoiqu'elle ait pû être un fruit de débauche dans son origine, nous sçavons que les gens les plus vertueux ne peuvent en éviter les effets, puisqu'on ne doute pas que la nourrice ne la communique, & qu'elle ne passe des peres aux enfans.

Il eſt vraiſemblable qu'on pourroit interrompre cette transmiſſion, & éteindre ce mal à la naiſſance; mais au contraire on fait ſucer à cet enfant, vicié dès le ventre de ſa mere, une liqueur impregnée des mêmes venins, ou d'ailleurs toujours trop capable de les déveloper, & d'en accroître la malignité.

On ne peut même apporter une trop grande attention aux jugements qu'on fait de la *Saineté* d'une nourrice par raport à la maladie vénerienne, car la nature du venin ſubtil qui la produit, eſt de pouvoir reſter long-tems caché, d'avoir quelquefois des dévelopemens ſourds & lents.

Combien voit-on de gens, avec tout l'embonpoint & les marques de ſanté apparente, après avoir été à demi guéris, retomber long-tems après dans les mêmes accidens pour lesquels ils avoient été traités? parce que ſouvent on pallie le mal, ou ſes effets diſparoiſſent d'eux-mêmes. Mais quoique la diſpoſition actuelle du ſujet, le régime ou les remedes ayent pû comme empâter ce levain pour un tems, ſuivant les circonſtances propres à le dé-

déveloper ou à force de séjourner & de s'étendre, il en résulte une infinité d'effets ou de modifications diverses, dont autant de maladies bisarres sont le produit, & qu'on ne sçait souvent en quel genre ranger.

Ainsi, quoique la nourrice paroisse d'un bon tempérament, cela ne prouve autre chose, sinon qu'elle n'a actuellement aucune maladie déclarée; mais on peut assurer qu'elle a presque toujours une disposition trop prochaine à les caractériser toutes.

Cette nourrice n'a-t-elle pas été dans toutes les circonstances de l'enfant? quelque sage & réglée qu'on la connoisse, n'a-t-elle pas eu un pere & une mere, un mari, qui ont pû être infectés? Et enfin, n'a-t-elle pas sucé, ce lait altéré par les passions & les maladies?

On dira peut-être, que quoiqu'il y ait dans la plûpart des nourrices de mauvaises humeurs, principes de maladies, cependant la pureté, la douceur des sucs de l'enfant, aidés des remedes de la Médecine, sont capables de rectifier ce qui peut être défectueux dans le lait de la nourrice.

Nous

Nous convenons que cela eſt poſſible ; mais quels efforts ſur le tempérament de l'enfant, quelque robuſte qu'il ſoit! quel frottement, quel uſement ſes foibles organes ne doivent-ils pas éprouver ?

N'a-t-on pas lieu de craindre, qu'il en ſoit comme de ces gens, que les Opérateurs empoiſonnent ſur le théatre, pour faire voir la bonté de l'orviétan ?

Si le mitridat a la vertu de corriger la malignité des venins ; n'en coûte-t-il rien au ſujet qui eſſuïe l'effet du poiſon, la force du remede, & l'action contraire de l'un & de l'autre ?

On eſt étonné de voir des gens ſucer des bleſſures ; ce qu'on appelle panſer du ſecret, parce qu'on ne doute pas qu'ils ne s'expoſent à un riſque évident, en prenant toutes les maladies ou l'effet des mauvaiſes humeurs des bleſſés, quoiqu'ils rejettent le ſang qu'ils ſucent. Mais cette action eſt foible, comparée à celle des enfans, puiſque ceux-ci avalent, & mêlent immédiatement à leur propre ſubſtance le ſang de la nourrice ; joint à ce que le tems où l'enfant tete, eſt celui où

le suc qu'il attire doit avoir le plus d'énergie, puisque le sujet est plus propre à recevoir, plus susceptible de toutes sortes d'impressions, à cause de la ténuité & de la flexibilité de ses solides.

Et comme c'est dans l'âge le plus tendre que le tempérament peut prendre avec plus de facilité les dispositions à une santé robuste, ainsi qu'à des mœurs réglées, il est donc de grande conséquence que l'enfant ne reçoive point de sucs altérés par les maladies, ou d'une qualité trop active & trop turbulente selon les émotions de sa nourrice; tout cela affoiblit son naturel, lui prépare une complexion valétudinaire, & un caractère violent & passionné: car dans le Moral comme dans le Physique, tout dépend souvent des premiers principes.

Enfin, si la vérole n'a guères que 200. ans d'origine, on doit croire qu'il peut se rencontrer un concours de levains étranges, qui forme un genre de maladie encore plus extraordinaire & plus dangereux, comme nous voyons avec le Microscope que le mêlange & la corruption des liqueurs font déveloper des êtres vivans

&

& monstrueux, dont on ne soupçonnoit pas même l'existence possible.

Ainsi nous pouvons concevoir, qu'un enfant vérolé, étant nourri par une femme dont le sang aura quelqu'impression de scorbut ou de malignité considérable, qui sera souvent le fruit de son mauvais régime & de son intempérance, la communication si étroite entre l'un & l'autre peut assez exalter ces mauvaises humeurs pour qu'il se forme une espéce de maladie nouvelle, qui sera le produit des diverses combinaisons de scorbut, de vérole &c.; & le venin peut se déveloper assez par cette action & réaction de la nourrice sur l'enfant, & de l'enfant sur la nourrice, pour empreindre de sa pestilence l'air que l'un & l'autre auront respiré, les hardes & autres choses qu'ils auront touchées; d'où en conséquence, les gens les plus sains pourront recevoir cette communication, avec toutes sortes de variétés, selon qu'ils auront eux-mêmes reçu de leurs auteurs, ou du lait des nourrices, des humeurs plus ou moins analogues avec ces venins.

D'ailleurs on doit remarquer, que la

nourrice eſt expoſée à une communication presqu'auſſi dangereuſe de la part de l'enfant, puiſqu'il peut apporter du ſein de ſa mere une infinité de maladies qu'il donnera à ſa nourrice, celle-ci à ſon mari, & à ſes propres enfans.

Si on appréhendoit, que quelque vice ou maladie vint à s'éteindre parmi les hommes, il ſemble qu'on ne pourroit employer de moyen plus propre à les perpétuer, que cette inoculation réciproque qui s'en fait dans l'action d'allaiter.

Et quand même un enfant n'auroit reçu de ſes auteurs qu'une altération d'humeurs très peu conſiderable, & facile à réparer; cependant s'il ſe trouve quelque raport entre cette humeur legérement viciée, & celles de la nourrice, il pourra s'en faire un prompt dévelopement dans le ſang de celle-ci, d'où ſon lait ſe corrompra, & rendra plus de mal à l'enfant qu'il n'en a donné.

On doit faire beaucoup d'attention à la conſéquence des maladies, que l'enfant prend en ſuçant le lait de la femme: elles ſont bien plus opiniâtres,

&

& ont des effets plus durables que celles qui viennent par d'autres causes moins intimes & moins continuës, & dans un âge plus avancé; parce que s'établissant dès la naissance, les solides prennent un vice de conformation, ils se durcissent ensuite dans le plis ou la façon d'être qu'ils ont reçuë. Ainsi ces maladies ne font que s'invéterer, étant très-difficile de changer le mouvement & le ployement des fibres, qui accoutumées à certain degré de ressort, panchent à se remettre dans un état qui leur est devenu comme naturel; au lieu que les maladies qui arrivent par accident dans un âge plus avancé, se guérissent avec plus de facilité, parce qu'elles ne sont encore en quelque sorte que dans les fluides, dont on a le temps de changer la forme, ou détourner le cours, avant que les solides en ayent reçu des altérations trop considérables.

On pourra nous objecter l'expérience, qui semble démentir tous les fâcheux effets que nous avons remarqués, puisque les enfans ne laissent pas que de réussir en nourrices. Il est vrai que le monde se perpétuë, malgré l'usa-

l'usage général où l'on est de faire sucer aux enfans le lait des femmes; mais on a tout lieu de soupçonner, que c'est au moins une des principales causes de l'état où nous voyons la moitié de la terre, qui autrefois peuplée & florissante, est aujourd'hui presqu'en solitude, & devenuë le séjour de la peste & de la misére.

Les peuples qui restent, sont affligés de toutes sortes de maladies, qui prennent successivement des caractères divers, & souvent nouveaux. Il semble qu'un vice caché affoiblît la nature humaine; on peut croire même que le mal ne feroit qu'augmenter, si on ne découvroit de nouveaux remedes, & si la Médecine & la Chirurgie ne se perfectionnoient de plus & plus: mais il vaut beaucoup mieux chercher à rendre les hommes sains qu'à les guérir malades.

Enfin, supposons la moitié d'un peuple blessé, & dont le sang est d'ailleurs empreint de toutes sortes de mauvais levains & d'humeurs corrompuës; si le reste de ce peuple s'employoit à sucer les blessures de l'autre moitié, on auroit raison de juger que

ce feroit le feul moyen de guérir les bleffés, puifque celui-là feroit employé aux rifques de la fanté, & de la vie même des fuceurs. C'eft à peu près le cas des nourrices & des enfans; avec cette différence déjà remarquée, que ceux-ci avallent ce qu'ils fucent. Il faut donc bien s'affurer, qu'il n'y ait abfolument que le lait des femmes qui puiffe faire vivre les enfans: mais nous trouverons pour eux d'autres alimens, qui n'auront que des effets falutaires.





TRAITÉ
DE LA
COMMUNICATION
DES
MALADIES & des PASSIONS.

Avec un Essai pour servir à l'Histoire naturelle de l'Homme.

SECOND TRAITÉ.

CHAPITRE PREMIER.



Près avoir remarqué les desordres que le lait des femmes fait dans le corps humain, nous allons à present remarquer les malheurs qu'il cause à l'ame. Malheurs d'autant plus grands,

grands, que les premiers inconvéniens ne ſont qu'affoiblir & détruire un être de ſa nature toujours périſſable : au lieu que les effets qui concernent l'ame peuvent influer juſques ſur l'autre vie, indépendamment des ſouffrances de celle-ci; puiſque le lait des femmes, en nous transmettant les paſſions les plus vives & les plus criminelles, nous expoſe à y céder & à en porter la peine dans l'Eternité.

Nous croyons que la communication des paſſions de l'ame ſe fait à peu près comme celle des maladies du corps, dont elles ne différent point eſſentiellement, quant à la cauſe occaſionnelle; c'eſt la même méchanique.

On croira peut-être d'abord qu'il doit ſe trouver une grande différence, parce que les paſſions ſemblent affecter l'ame directement, au lieu que les maladies affectent le corps d'une manière ſenſible; & nous ſommes avec raiſon ſi perſuadés de la différence de ces deux ſubſtances, que nous ne doutons pas que l'idée de l'une ne ſoit excluſive de l'autre.

Mais on peut dire que dans tout ceci nous n'avons à faire que du corps,

dès qu'on convient avec nous (& le moyen de n'en pas convenir ?) que l'ame eſt obligée de penſer & de ſentir d'une certaine façon, d'avoir du plaiſir, de la douleur ou de l'ennui, dépendamment de quelqu'acte méchanique qui ſe paſſe dans le corps; que même l'ame eſt forcée de l'abandonner, ſi un peu d'arſenic, de cyguë, ou autre petite portion de matière vient à en modifier les ſolides ou les fluides.

Dans l'état de perfection où le premier homme avoit été créé, il trouvoit ſon bonheur à céder aux impreſſions de la chair & du ſang, parce qu'alors elles ne le portoient qu'à des mouvemens & des ſentimens conformes à l'ordre. L'ame d'Adam conduiſoit ſon corps, en déterminant le cours du ſang & les mouvemens des eſprits.

Il eſt vraiſemblable que les organes de ſes ſens étoient diſpoſés de façon propre à lui repréſenter les objets tels que nous les voyons, & à lui exciter des ſenſations pareilles aux nôtres. Mais l'union étroite qu'il avoit avec Dieu, le rendoit maître de réprimer

primer tous les mouvemens qui auroient pu troubler sa félicité parfaite.

Il joüit de cet état heureux tant qu'il fut fidèle à Dieu; mais dès qu'il lui eut desobéi, il perdit aussi-tôt l'autorité qu'il avoit sur son corps, son ame fut obligée d'en sentir toutes les dépendances, il devint sujet à tous les égaremens de la chair & du sang, & à toutes les loix du choc des corps & de la communication des mouvemens: en conséquence il fut obligé à suer dans le travail, comme la femme à enfanter avec douleur. Sur quoi on peut remarquer qu'il est sensible que nôtre corps nous trompe. On voit du premier coup d'oeil, que si on avoit le malheur de céder à tout ce que la chair & le sang inspirent, l'ordre de l'Univers seroit entiérement violé, puisque tous les jours on éprouve que l'irritation des organes & les mouvemens du sang font trouver à l'ame son bien dans les plus grandes folies, les vengeances les plus cruelles, les impurétes les plus monstrueuses; c'est à quoi nous porte notre conformation pré-

préſente. Il faut donc qu'elle ſoit corrompuë, il faut qu'il y ait un ordre plus parfait; car on ne peut ſe perſuader que celui, qui meneroit ſenſiblement aux plus grands crimes & au trouble de l'Univers, puiſſe être bon à ſuivre.

Et de ce que nous éprouvons qu'en donnant au corps tout ce qu'il demande, nous ne ſommes point heureux pour cela, on doit juger que le même ordre qui nous fait quitter ce monde, n'a pas dû nous y faire trouver le parfait bonheur, qui ne peut jamais être ſéparé de la ſtabilité & de l'immortalité qui nous eſt deſtinée; puiſque plus on ſeroit heureux, plus on devroit appréhender la perte de ſon bonheur: & on ſent combien cette ſeule crainte eſt ſuffiſante pour empoiſonner tous les plaiſirs.

La volonté de Dieu qui unit l'ame à la matière, lui a laiſſé comme un ſouvenir confus de ce qu'elle a perdu, c'eſt ce déſir continuel de la félicité parfaite; déſir inutile quant à l'accompliſſement dans cette vie, qui n'eſt que le chemin pour y parvenir, mais très-

très-utile, pour rapeller à l'ame l'état glorieux dont elle est déchuë, & l'espérance de s'y rétablir.

Sans conjecturer sur les facultés dont pourroit être doüée une ame que Dieu n'uniroit point à la matière, nous croyons que dans l'ordre présent elles sont toutes égales, c'est-à-dire, qu'elles sont de purs esprits immortels, également capables de connoissances & de sentimens; mais attachés au corps par une union si étroite, que l'ame n'exerce ses fonctions que selon l'état & le développement de celui-ci.

Il suit de ce principe que la diverse conformation des corps fera toute la différence que nous voyons entre les hommes, c'est-à-dire qu'elle fera dans l'ordre naturel le plus ou le moins d'esprit, de passions, & enfin le plus ou le moins de toutes les facultés intellectuelles. Ainsi l'ame de cet enfant qui vient de naître, est égale à celle du plus grand Mathématicien, & celle de ce Mathématicien en Léthargie ou en délire n'en est pas moins tout ce qu'elle étoit auparavant. Dans tout cela

nous

nous ne voyons que modes divers, façons d'être de la matière.

Ainſi dans l'enfance, l'ame n'ayant d'action qu'autant que la conformation du corps lui en permet, elle eſt obligée de penſer foiblement & en proportion avec des fibres d'une foible tiſſure; à meſure que les nerfs ſe fortifient, l'ame étend ſes facultés, enfin ſuivant que le corps peut plus ou moins, l'ame exerce auſſi plus ou moins d'action: triſte dépendance, qui marque bien une grande punition d'un grand crime!

C'étoit déjà beaucoup que l'ame ne pût que ſuivre les progrès du corps; mais elle eſt de plus aſſujettie à en ſuivre tous les vices, à porter le caractère de tous ſes déréglemens & de ſes mauvaiſes conformations. C'eſt cet ordre qui oblige l'ame de s'occuper des poupées de l'enfance, des paſſions de la jeuneſſe, & des infirmités de la vieilleſſe.

On n'a guères de raiſon de douter, que les divers arrangemens de la matiére ne faſſent toutes les différences que nous voyons entre les hommes, auſſi phyſiquement que le *Rachitis* rend

les

les enfans ſpirituels, qu'une éminence à l'échine donne en général de la ſubtilité aux boſſus.

Car on doit remarquer que comme on ne voit point deux hommes qui ayent préciſément les mêmes paſſions, la même manière de penſer & de ſentir, il ne peut être croyable, qu'il fallût pour faire ces différences autant d'eſpéces d'ame qu'il y auroit d'individus, tandis que des apparences groſſiéres de conformation font des différences ſi ſenſibles pour les facultés ſpirituelles; car on voit bien qu'en crevant les yeux à un homme, il perd le ſentiment de la lumiere. Il eſt donc très ſûr qu'une différence phyſique fait une différence intellectuelle, & la matière étant diviſible & ſuſceptible de modifications à l'infini, dès qu'on conçoit que l'ame eſt unie au corps, on voit combien facilement il peut donner de variétés dans ſes modifications, puiſqu'on ne peut trouver ſeulement deux viſages entiérement ſemblables, là où la nature n'avoit que deux yeux, un nez & une bouche à combiner.

La vûë de la méchanique du corps nous

nous présente sensiblement le travail de la nature à en varier les modifications.

Le corps humain est un composé de canaux & de liqueurs, l'estomach, les intestins, le mesentère, le foye, les veines, les artères &c. Nous sçavons que tous ces vaisseaux sont disposés pour donner certaines formes & préparations aux alimens qu'on mettra dans le corps, parce qu'en conséquence de cette élaboration, ils deviennent propres à nourrir les solides, & à leur exciter les mouvemens & les impressions propres à chaque conformation.

On ne sçauroit donc douter que dans l'ordre présent, l'ame n'ait besoin pour ses opérations, de bile, d'humeur pancréatique, de liquide rouge, de limphe &c. le tout d'une certaine nature ou propriété ; puisque quand ces humeurs sont altérées, l'ame en ressent l'effet.

Il falloit donc que les alimens qui réparent notre corps, eussent des modifications diverses, & ils ne pouvoient les recevoir qu'en passant par des canaux de différens diamétres, & mou-

mouvemens propres à les conformer selon les variétés néceſſaires à chaque eſpéce ; comme nous voyons que pour aſſimiler les parties de l'eau à toutes ſortes de plantes, il ne faut de même que des différences de filieres qui, en changeant la configuration des parties de l'eau, en faſſent par un autre arrangement, des fleurs & des fruits tout différens.

On nous objectera peut-être, de ce que la ſéve des arbres s'aſſimile toujours aux pores de la greffe, qu'il doit s'enſuivre que ce ſont donc les ſolides qui décident de tout, & que de même dans le corps humain, quelqu'aliment qu'on donne à l'enfant, qu'on lui faſſe ſucer le lait des femmes, ou tout autre lait, les vaiſſeaux de ſon corps aſſimileront également toute nourriture à la forme de leur diamétre.

Nous répondons que quoique la ſéve de l'arbre s'arrange ſelon que les tuyaux de la greffe l'y diſpoſent, & forme en conſéquence bois, feuilles, & fruits de l'eſpéce dont eſt la greffe, cependant on voit des différences manifeſtes s'enſuivre de la diverſité des ſucs qui s'élevent de la terre dans l'arbre.

Il eſt vrai que cela n'ira pas juſqu'à faire naître des fruits d'une autre eſpéce que de la greffe; mais il en réſultera des effets très-conſidérables pour la manière de croître, d'avoir l'écorce plus ou moins mouſſeuſe, pouſſer en bois ou en fruits, qui auront des goûts ſinguliers, ſeront plus ou moins gros, colorés &c. Et on voit que ces différentes façons d'être de l'arbre, répondent aux différentes opérations de l'humanité.

Ainſi, de quelqu'eſpéce de liqueur qu'on nourriſſe l'enfant, les viſcéres du corps la conformeront toujours de la manière propre à faire un homme en général; & c'eſt ainſi que les eſpéces ſe perpétuent: mais ce ſera un homme, qui portera le caractère de ce qui aura formé ſon ſang & ſes différentes humeurs; d'où il ſera en conſéquence ſain ou maladif, fort ou foible, plus ou moins paſſionné &c.

Tout ce qui modifie le corps, influë ſur la façon de penſer & de ſentir, comme on voit l'Opium, l'eau de vie, la poudre à canon, capables d'exciter des ſentimens de bravoure, & de faire mépriſer la mort au Turc, au François &

& à l'Hollandois ; l'usage de certains alimens donner ou éteindre les pensées amoureuses. Qui ne connoît les grands effets du nénuphar pour la chasteté ? & qui ne sçait les pouvoirs étonnans d'un fruit, capable de servir d'aliment, de boisson, d'éteindre des passions, d'en fortifier d'autres, & d'être lui-même l'objet d'une des plus violentes & des moins remédiables ? on reconnoîtra d'abord les propriétés du fruit de la vigne. Et dans tous ces effets si différens, on ne voit que des différences matérielles, assûrément telles que l'oëil même les apperçoit entre la vigne & le nénuphar.

Si le vin peut enyvrer l'ame, & une seule baye de solanum la rendre folle, on voit bien que c'est lui donner différentes façons de penser & de sentir : d'autres modifications étoient donc propres à la premiere façon d'être ; un arrangement de parties faisoit donc un esprit juste, comme un autre arrangement a fait perdre cette justesse.

Si on conçoit que des particules de sang, que l'on appellera de la pituite ou

de la limphe, étant devenuës trop maſſives ou trop visqueuſes, ſont capables de cauſer quelques obſtructions dans la rate ou le méſentére, on voit donc qu'une legère différence dans la façon d'être du ſang, ſera capable de changer nos paſſions, nos mœurs & notre réputation, en faiſant ſubſtituer aux épithétes de galant homme, d'homme de ſociété, celles d'ennuyeux, de ridicule, enfin d'hipocondriaque ou de fou mélancholique.

Nous voyons un homme prêt à tomber en défaillance par une trop longue marche, ou autre exercice qui a diſſipé les parties ſubtiles de ſon ſang; ſa couleur change, ſes jambes chancellent, ſon poulx n'a preſque plus d'action. Qu'on lui donne du vin ou autre liqueur qui contienne ſenſiblement des parties volatiles, on voit la force & l'action du corps & de l'ame revenir enſemble auſſi-tôt.

Nous ſçavons qu'il y a des alimens qui échauffent, deſſéchent, rafraîchiſſent, épaiſſiſſent les liqueurs, & d'autres qui en hâtent le cours, & qui les ſubtiliſent. L'ame eſt obligée de ſe reſſentir de tous ces effets, parce que, ſui-

ſuivant que le ſang en ſera modifié, il s'en ſéparera des eſprits participans de telle façon d'être, leſquels portés au cerveau, feront des impreſſions diverſes à l'origine des nerfs, qui ſont les organes du ſentiment & du mouvement : d'où réſultera une impreſſion particulière ſur les parois des artères & dans les muſcles; ce qui fera faire différens mouvemens à l'animal, & fera pour l'ame une différente façon d'appercevoir & de ſentir.

C'eſt ainſi que le vin & le caffé, en excitant le mouvement du ſang, excitent les facultés de l'ame, tandis que d'autres liqueurs, en calmant les agitations des eſprits, ou même en arrêtant leurs ſécrétions, ſuſpendront par le ſommeil les fonctions des organes des ſens, ou feront ceſſer entiérement l'action de l'ame ſur le corps.

Et ſi on objecte que tant de ſortes d'alimens, tant d'airs différens reſpirés, devroient changer nos paſſions par les changemens qu'ils font dans le ſang, nous répondrons qu'auſſi voyons-nous des différences marquées dans la façon de penſer & d'imaginer le matin ou le ſoir, à jeun ou après-diner. Mais

les passions ne seront pas facilement changées pour cela, parce qu'il faut les regarder comme des maladies invéterées, qui supposent dans le sang des habitudes de certaines formes réiterées, & par conséquent des accoutumances aux vaisseaux ou aux glandes de filtrer plus facilement, & d'être plus assimilés avec des liqueurs figurées de telle façon plûtôt que d'une autre.

Cette analogie s'établit par un degré de battement de réaction propre à redonner la même configuration aux molécules du sang. D'où s'ensuit qu'à mesure que l'exercice de telle passion dissipe des esprits d'une certaine nature, le ton, l'harmonie des vibrations & de tous les mouvemens de la machine concourent à les rétablir & à en conformer d'autres de la même propriété; à moins qu'il n'y ait une différence très-considérable entre les alimens dont on voudroit user pour changer ou éteindre quelque passion.

C'est ainsi que l'eau de volet pourroit éteindre la passion de l'amour; mais comme nous venons de voir qu'elle n'étoit entretenuë que par une es-

espéce d'accord entre l'impression des liquides & le mouvement des solides, il s'ensuit que l'usage du nénuphar ne peut affoiblir cette passion, qu'en changeant les oscillations & le ton des fibres: d'où ne peut manquer de s'ensuivre un trouble dans l'ordre du corps.

C'est pourquoi les passions habituelles & invéterées ressemblent aux écrouelles ou à l'épilepsie, qu'on ne peut presque guérir passé un certain âge.

Nous voyons qu'un arrangement sensible des molécules du sang, est capable de donner à l'ame les passions de la douleur, du chagrin, de la tristesse, puisque ce qu'on appelle un sang *coëneux*, grumelé, dissous, sont des façons d'être, appercevables même dans la palette du Chirurgien.

Nous sçavons encore qu'en général ceux qu'on appelle des hommes sanguins, bilieux, ont le sang autrement figuré que des mélancholiques ou des pituiteux, & qu'en conséquence ils ont diverses passions & manières de penser; mais nous n'appercevons point de différences entre les formes du sang d'un homme amoureux des femmes, ou passionné pour le vin ou le jeu : on

 vou-

voudroit connoître toutes les modifications des fluides & des solides. Il est certain que cela n'est pas visible, mais nous tâcherons de le faire comprendre, quoiqu'on ait toujours bien de la peine à croire l'effet d'une cause qui ne nous laisse pas voir son action.

Cependant, dès que les ames sont égales, il faut bien que ce soit les formes du corps qui fassent les différences; & dès que nous voyons qu'au moins quelques-unes, comme causes occasionnelles, décident sensiblement des facultés de l'ame, pourquoi n'en decideront-elles pas toutes, & pourquoi y en aura-t-il parmi celles-ci de plus intellectuelles, ou moins dépendantes de la matière les unes que les autres? l'ame étant unie au corps, toutes ses facultés n'y sont-elles pas unies?

Croit-on qu'une réflexion de Métaphysique, un desir de gloire, dépende moins de l'action du sang & des fibres, que la pensée d'un bon repas à un homme affamé, ou l'envie de danser à quelqu'un mordu par une Tarentule?

Qu'est-

Qu'est-ce qu'un tempérament emporté vers le vin, les femmes, le jeu &c.? Certainement l'ame par elle-même n'est emportée vers aucun de ces objets, elle est inaccessible à toutes les impressions matérielles; mais dès qu'elle est obligée de ressentir tout ce qui affecte le corps auquel elle est unie, elle devient par son moyen sujette aux différentes passions, qui sont le produit des modifications diverses de la matière, suivant les loix du mouvement, & l'ordre primitif de la méchanique de chaque corps.

Nous ne sçaurions douter que les parties du sang ne doivent avoir en général une certaine forme, pour que l'ame puisse faire ses opérations: il faut visiblement beaucoup de parties rondes dans le sang, propres à nous paroître rouges. Or nous sçavons qu'un sang, où il y a trop de ces parties, met l'ame dans un état pénible, en lui donnant des sentimens de pesanteur, de lassitude, de tristesse, qui sont les suites d'un sang trop épaissi.

De même on peut croire que d'autres passions dépendroient seulement de ce que cette figure deviendroit

ovale ou angulaire; & alors ce seroit plus de parties séreuses ou bilieuses, propres à donner une autre couleur.

Mais, comme pour les mouvemens généraux & ordinaires, il faut une certaine proportion entre les liqueurs qui composent le sang, s'il y a aussi trop de ces dernieres parties, & c'est dire que le sang soit trop aqueux ou trop dissous, il s'ensuivra pareillement d'autres passions & maladies.

Pour rendre la chose plus sensible, nous prenons l'exemple de deux façons d'être du sang très-opposées; de sorte qu'il ne peut manquer d'en résulter des effets sensiblement divers. On peut juger de-là que d'autres différences influeront également sur l'ame, quoique les yeux ne puissent les appercevoir, & quoique la maladie actuelle n'en résulte pas; mais on en ressent toujours les effets: l'ame porte le caractère de l'état du sang; & c'est la raison pourquoi on se leve souvent le matin triste ou gai, sans avoir aucun sujet apparent d'être plûtôt l'un que l'autre. C'est cet état du sang qui fait que l'ame a plus de pé-

pénétration dans de certains jours, plus de diſpoſition pour ſes exercices, comme il y a des tems où on ſe ſent le corps plus leger & plus vigoureux.

On doit juger de ce que nous avons déjà dit, que par exercice de l'ame nous comprenons également la fatigue de marcher beaucoup, de lever de grands poids, avec l'application aux queſtions les plus abſtraites de la Métaphyſique & de l'Algebre, quoiqu'on ſoit dans l'uſage de diſtinguer les travaux de l'eſprit d'avec ceux du corps; car on dit communément que le corps s'accommode peu du travail de l'eſprit, mais c'eſt-à-dire, que le corps s'accommode peu de ſon propre travail, des frottemens qui l'uſent. Peut-on croire qu'une amene s'applique, ſe fatigue & s'épuiſe qu'autant que le corps reçoit certaines modifications? Dans un homme qui ſera devenu fou par un ſentiment trop vif ou par trop d'application à ce qu'on appelle ouvrage d'eſprit, croit-on qu'il y ait quelque effet moins méchanique que s'il s'étoit uſé la plante du pied à force de marcher, ou s'il s'étoit démis un bras?

Dieu ayant établi les loix générales de l'union de l'ame avec le corps, il s'enſuit que ſelon l'état où eſt le corps, il en réſulte toujours un effet conſtant & marqué, comme toutes les fois que les eſprits ſe portent au cerveau, le corps doit perdre ſes forces, & tomber dans l'état qu'on appelle un évanoüiſſement; & lorſque les eſprits ſe reportent vers les extremités, il en doit réſulter un ſentiment vif dans les muſcles.

On voit un crocheteur fatigué d'avoir porté un poids de 200. livres, cependant ſon corps n'eſt pas plus las qu'une pierre de taille qui auroit ſupporté le même poids. Les corps ne peuvent ſe fatiguer ; mais il eſt vrai que l'ame de ce crocheteur a éprouvé un ſentiment pénible à l'occaſion de la tenſion de ſes muſcles : auſſi faut-il frotter le corps pour délaſſer l'ame.

Il ſuit du principe de l'égalité des ames, que le crocheteur n'a pas porté ces 200. livres par un effort plus matériel, que celui qui a fait compoſer au Pere Malebranche le livre de la Recherche de la vérité. Nous voyons par les yeux dans le crocheteur ſon

dos

dos courbé, ses bras tendus, marques sensibles de l'effort de son corps. Passons à present dans le cabinet de ce Sçavant. On le voit méditer sur quelque probléme dont il cherche la démonstration. Nos yeux n'aperçoivent en lui aucun signe d'un effort bien violent de son application, si ce n'est que le front est quelque peu tendu ou ridé; mais on juge d'abord que ce signe extérieur de la tension de quelques fibres est un effet trop physique, pour donner des idées ni des demonstrations. Cependant l'un ne se fait pas moins méchaniquement que l'autre; les ressorts qui font l'application de l'esprit, & ceux qui font la force du corps, ne différent entre eux qu'en ce que les effets sont plus ou moins sensiblement matériels.

La tension d'un muscle du bras par l'abord des esprits, lui donne la force de soutenir des poids considérables; de même la tension ou la modification quelconque des fibres du cerveau le rend propre à représenter à l'ame différentes images, des propriétés de lignes, & de nombre, & tout ce qui semble le plus abstrait, même les êtres pure-

purement ſpirituels, le néant & l'infini. Car de ce qu'on a telle idée poſitive, on peut avoir la négative, de la même façon que le bras peut ſentir le poids qu'il ſupporte, & donner auſſi l'idée ou le ſentiment d'un bras libre qui ne travaille plus, & qui eſt déchargé de ſon fardeau. Enfin toute la différence eſt, que les muſcles des bras & des jambes ſont gros & apercevables, au lieu que ceux des autres organes ne ſont pas diſtincts à nos yeux.

Ainſi, une entorſe au pied empêche les fonctions de la jambe, perſonne n'en eſt ſurpris; on voit l'effet ſenſible de quelque fibre diſtenduë: mais l'eſprit ſe trouble, & devient par-là incapable de lier des idées; cela eſt-il plus merveilleux que l'effet d'un grain de ſable entre les dents d'une rouë de montre?

Il eſt aiſé de comprendre qu'une impreſſion trop forte, portée au cerveau, ſoit par les objets extérieurs, ſoit par les molécules du ſang, de forme trop maſſive ou trop irritante, y fera l'effet de l'entorſe au pied ou l'engourdiſſement de quelque fibre; ce qui interrompra

rompra l'ordre conséquent, & les raports établis de ces fibres entre elles.

C'est si bien la même force qui fait les talens du corps ou ceux de l'esprit, que si un homme portant un poids considérable, veut méditer sur quelque sujet abstrait, tendre tout à la fois les fibres du bras & ceux du cerveau, il laissera bien-tôt échaper l'idée, ou tomber le fardeau. C'est que les forces se partagent, l'exercice des unes sera aux dépens des autres; c'est pourquoi les gens si forts & si robustes sont rarement de grands génies, parce que portés à cultiver leurs forces, ils font trop descendre d'esprits dans les muscles du corps.

On devient sçavant, comme on devient robuste ou adroit à quelque mouvement: tout se fait par gradation, & se facilite par l'exercice; ce qui marque bien la grande influence du corps sur l'ame, qui est toujours obligée de passer par l'ennui des milieux.

Le Paysan le plus borné est capable de se représenter un certain nombre de rapports, & de les bien voir: ainsi

il

il aura promptement une connoiſſance plus certaine de ce qu'un champ doit raporter, de la qualité différente des grains ou autres faits d'agriculture, qu'un homme beaucoup plus ſpirituel, parce que celui qui a fait pluſieurs fois attention à un même objet, acquiert des facilités pour ſe le repréſenter ſous différens aſpects; il en voit plus de faces.

L'attention, la fixation des eſprits dans tel dégré d'impreſſion ſur quelques fibres, leur donne des habitudes à tels ployemens, débouche des pores, en fait des canaux continus, des routes nouvelles; & celui qui exerce les fibres de ſon cerveau, en faiſant couler ſouvent les eſprits dans les veſtiges repréſentatifs des objets de chaque ſcience, étend les facultés de l'ame, augmente ſes points de vûë, ainſi que l'exercice repeté des doigts donne ſucceſſivement une exécution plus facile, & des raports plus juſtes ſur les touches d'un inſtrument de muſique.

Bien des gens ont quelque peine à voir comparer les progrès de l'eſprit dans les ſciences les plus ſublimes avec des

des dispositions de crocheteur : ce rapport méchanique leur fait honte; c'est ne différer que d'une façon très-matérielle. Ils trouveroient plus d'honneur à avoir, comme on dit, plus d'esprit, & si on ôsoit, on diroit même plus d'ame. Mais enfin entre le sage & le fou, le sçavant & l'ignorant, le fort ou le foible, il n'y a point d'autre différence que celle qui est entre des gens masqués : les uns déguisent plus ou moins leur condition, & découvrent plus ou moins sous le masque du corps les attributs d'une ame immortelle; aussi à la mort, quittant toutes nos envelopes, nous rentrerons dans l'égalité.

Remarquons encore qu'en mettant dans le corps un peu de pavôt ou de jusquiame, plantes qui ne peuvent certainement avoir qu'un effet très-matériel, capable pourtant d'assoupir l'ame ou de la rendre folle ; on voit aussitôt le crocheteur rendu incapable de porter, & le Géométre inhabile à rien comprendre. On verra même qu'ils seront aussi aisés à assoupir ou à affoller l'un que l'autre; & ensuite par l'usage de quelques alimens médicamen-

teux, dont les parties ſoient propres à changer les modifications cauſées par l'opium ou le juſquiame, on redonnera de la ſcience à l'un, de la force à l'autre, & de la raiſon à tous les deux.

Les formes diverſes de la matière ont donc un grand pouvoir ſur notre ame. Cela devient encore extrêmement ſenſible, ſi on conſidére le peu de plaiſir que l'air eſt capable de nous faire, lorſqu'il eſt attiré dans les poumons, ou porté aux oreilles en forme de vent impétueux.

Qu'on compare enſuite les transports que l'harmonie des inſtrumens nous excite. Cependant c'eſt toujours le même air modifié de façons diverſes ; & on voit que cette différence allume des paſſions, en calme d'autres, & change viſiblement le ſang en élevant ou abaiſſant le poulx, & en altérant même la couleur du viſage.

Sur quoi on peut remarquer que comme un ouvrier qui veut faire un inſtrument de Muſique, ſçait bien qu'il n'a pas le pouvoir de former cet air qui en doit être comme l'ame, mais ſeulement de l'ébranler, lui donner du ref-

ressort, le raréfier, le condenser par le moyen de la forme qu'il donnera à son instrument ; de même nous sçavons que l'ame n'est point capable de se donner par elle-même les passions ni les goûts qu'elle voudroit avoir, & qu'elle sçait même lui être les plus utiles. Mais nous avons les moyens des corps, c'est-à-dire toutes les propriétés de leurs figures & de leurs mouvemens, dont nous voyons que l'ordre de la nature a fait dépendre nos facultés : ainsi cherchons ce qui peut modifier notre corps de la manière la plus convenable & la plus utile pour la fin dernière, à qui tout doit se rapporter.

Mais nous allons voir que le lait des femmes n'est pas plus capable de donner une conformation qui fasse le bonheur de l'ame & l'exercice le plus libre & le plus avantageux de ses facultés, qu'il l'est de faire la force & la *sainteté* du corps selon ce que nous avons déjà vû.

On peut concevoir de ce qui a précédé, & nous continuerons de le prouver, que le chile ou le lait qui a circulé dans la nourrice, a pris en quel-

que façon l'empreinte de ſon tempérament ; en conſéquence des impreſſions que la nourrice a reçues, & des paſſions qui en ont réſulté, les molécules de ſon ſang ont été plus ou moins briſées, atténuées, rendues plus maſſives ou plus volatiles, enfin figurées de telle façon plus propre qu'une autre à l'action de telles paſſions: & la nourrice, en donnant un ſang ainſi diſpoſé à l'enfant, c'eſt preſque comme lui donner, ſi on ôſe le dire, des paſſions toutes préparées.

La nourrice a éprouvé toutes ſortes de mouvements, elle a paſſé fréquemment de l'amour à la haine, à la colére, au chagrin, à l'inquiétude, & tous ces tranſports divers ont donné à ſon ſang des formes ou propriétés particuliéres, & plus habituelles les unes que les autres, propres en conſéquence à telles eſpéces d'impreſſions ou d'irritations ſur les fibres des nerfs que les eſprits modifient.

Il ſemble certain que ſi la nourrice a été plus agitée de certaines paſſions, ſon ſang aura pris des formes différentes de celles qu'une autre paſſion lui eût données ; ſi par exemple elle a

long-

long-tems éprouvé du chagrin, de la mélancholie, le ſang & les humeurs en ſeront changés, ralentis dans leur cours & affoiblis d'eſprits, c'eſt-à-dire de parties vives & volatiles, comme le mouvement du poulx le fait voir: on doit juger que ce ſang-là ſera autrement figuré que celui qu'elle eût formé dans une joye durable, ou un long tranſport de colére; ainſi ce ſang apauvri, paſſant à l'enfant, ne ſera pas propre à exciter ſur ſes ſolides une impreſſion, capable de donner de la gayété & de la vivacité.

Avant d'entrer dans un plus grand détail, il faut tâcher de comprendre ce que c'eſt que les paſſions, & comment elles ſont dans la nourrice.

CHAPITRE II.

L'Union qu'il a plu à Dieu de faire de l'ame avec le corps, oblige celle-là de ſentir tous les beſoins de celui-ci, & d'avoir en conſéquence toutes les paſſions & ſenſations, capables de faire le bien du corps, & de le perpétuer.

La Loi qui a uni ces deux ſubſtan-

ces pour en faire un tout, qui eſt l'humanité, eſt donc le principe des paſſions que nous diſtinguons entre paſſions naturelles & paſſions acquiſes. Les paſſions naturelles ſont celles qui dépendent eſſentiellement de chaque conformation, de l'ordre primordial que Dieu attacha aux premiers corps organiſés qu'il voulut former. Telles ſont la faim, la ſoif, & ce qu'on appelle les autres beſoins du corps: ces paſſions ſont non ſeulement légitimes, mais eſſentielles, fondées ſur l'inſtitut même du Créateur & dans l'état naturel; elles ne peuvent nous quitter, comme nous ne pouvons les acquérir. La joye, l'amour, la haine, la colére, le deſir, ſont également des attributs de l'humanité.

Toutes ces paſſions nous ſont données comme des moyens de conſerver notre être, & de le perpétuer, de chercher le bien, & d'éviter le mal. Nous les appellons paſſions naturelles tant quelles ne ſont qu'au point légitime, ou dégré propre à faire le bien de l'ame & du corps, & à entretenir l'union de ces deux êtres, qui eſt l'objet des paſſions dans l'ordre de la na-

nature. Quand les passions passent cette juste mesure, propre au bien de notre être, nous les appellons passions acquises. On peut avoir celles-ci de différentes manières, ou par le déréglement successif & invéteré des mœurs, ou par l'altération des êtres physiques qui réparent notre corps comme les aliments, l'air même qu'on respire, & généralement tout ce qui est capable d'altérer les organes du corps.

Ainsi la faim & la soif sont des passions naturelles, qui marquent le bon ordre de la machine ; mais non pas le *Pica* ni le *Malacia*, la faim canine, la soif des hydropiques, qui deviennent passions acquises.

On pourra nous dire, qu'alors ces passions dépravées viennent d'une indisposition du corps, & nous n'en disconvenons pas ; mais qu'on nous accorde aussi que c'est une indisposition habituelle du corps, un défaut de conformation, qui fait aimer avec excès le jeu, la chasse, ou tout autre objet, qui donne ces goûts étranges & ces emportemens pour des objets honteux ou ridicules. C'est l'altération du sang & l'irritation des organes, qui fait encore dé-

désirer les plaisirs de l'amour à cet homme épuisé, le vin à cet yvrogne, qui croit avoir soif tandis qu'il n'a qu'envie de boire.

On voit sensiblement que des colères furieuses pour des sujets frivoles, des vengeances cruelles sans proportion avec l'offense, des chagrins trop longs dans des maux sans remede, des joyes folatres & déréglées, venant du trouble des esprits, tout cela est excès, capable d'user le corps & de pervertir l'ame; car pour le bien de l'un & de l'autre, l'expérience montre toujours combien il est avantageux d'être modéré.

L'habitude de se mouvoir avec trop de force & de soudaineté fait qu'on parvient à éprouver de violentes impressions des plus foibles causes, qui sont alors capables d'irriter puissamment le sang & les esprits, & de faire des révulsions dans leur cours, en les attirant comme dans une inflammation; d'où résulte un effort, capable d'entraîner la volonté, parce que l'affluence des esprits dans quelqu'organe diminue l'action des autres fibres, qui auroient donné à l'ame le pouvoir de refléchir;

le

le partage des esprits, en rendant d'autres idées présentes, eût laissé balancer & peser le pour & le contre.

Un homme d'un sang fougueux qui céde à toutes ses passions, est comme un pur automate ; c'est une machine détraquée, dont les ressorts les plus essentiels n'obéissent plus: car on doit prendre garde que le propre de l'homme, la perfection de son être, consiste autant à régler le cours de ses esprits, & pouvoir contraindre le jeu de ses muscles, que la conformation naturelle des bêtes les porte à s'y laisser entraîner. Celles-ci sont faites pour céder à des attributs immuables, qui sont toujours la férocité au lion, la timidité au liévre, car un liévre brave seroit un monstre & un éléphant qui ruëroit. Nous comprenons donc qu'il y a cette différence de l'homme à la bête, que celle-ci est dans l'ordre toutes les fois qu'elle empoisonne ou qu'elle déchire, ainsi que l'arbre ou la tuille qui écrase en tombant; au lieu qu'il est sensible que l'homme n'est pas fait pour céder à la violence de ses transports, qui le porteroient souvent à se détruire lui-même ; car on voit des

hommes ſe tuer par trop de ſenſibilité, par déſeſpoir; ce que les bètes ne peuvent faire, parce que cette action eſt le produit d'une raiſon égarée dont elles ne ſont pas capables.

Tout comme il y a des mouvemens convulſifs & involontaires dans les bras ou les jambes, de même il peut y avoir des irritations ſi vives ſur les fibres du cerveau, que l'ame ſera quelquefois entraînée, ſans pouvoir réſiſter vers l'objet de ſa paſſion.

Des hommes qu'on appelle raiſonnables, ceux qui conſervent encore une liaiſon d'idées & d'impreſſions, une conſéquence des traces déjà établies, s'aperçoivent qu'ils vont être emportés à quelque excès; ils ſentent le progrès de l'irritation, comme un malade eſt encore capable de ſentir qu'il va avoir un accès de rage ou d'épilepſie, que tel membre va tremouſſer convulſivement.

Celui qui céde à ſa paſſion comme malgré lui, qui diſtingue le mal qu'il va ſe faire, marque que l'ordre de ſa méchanique n'eſt pas entiérement violé, qu'il y a encore des reſſorts qui tendent au bien du ſujet: mais l'irritation

tion trop vive de quelqu'organe emporte la partie ſaine ; le foible céde au fort, le modéré à l'emporté ; l'organe irrité rompt l'équilibre des vibrations ; il ne reſte dans le cerveau qu'une impreſſion, capable à la vérité de répréſenter le tort qu'on ſe fait, mais trop foible pour balancer l'irruption des eſprits dans les muſcles qui ſervent aux mouvemens propres à ſatisfaire la paſſion, au lieu que le cerveau, principe des nerfs, & ſiége principal de l'ame, doit régir tous les filets nerveux. Alors par un deſordre de la machine, quelqu'un des ſens fait céder tous les autres, comme par un mouvement révulſif & antipériſtaltique.

Comme c'eſt une marque de ſanté d'avoir de l'appétit, c'eſt de même choſe contre nature & marque de maladie, d'avoir une faim déréglée. C'eſt pareille dépravation d'avoir les paſſions trop vives : nous en aurions toujours une juſte doſe par notre nature & pour nos beſoins ; mais le lait des femmes donne l'excès, ainſi qu'il donne d'autres altérations du ſang, des galles, dartres, écrouelles, enfin tou-

te autre humeur viciée ou ſuperfluë.

Si on conçoit que les paſſions trop vives ſont occaſionnées par la nature du ſang, ſa qualité irritante qui excite le tremouſſement des fibres nerveuſes avec trop de force & de ſoudaineté, on ne peut douter que le lait des femmes ne participe de la nature de leur ſang. C'eſt donc un grand mal d'en communiquer les effets aux enfans : c'eſt leur faire comme une inoculation de paſſions ; & on devroit leur interdire l'uſage de ce lait, au moins dans le ſens qu'on interdiroit les cantharides & les viandes ſalées à un homme déja porté à l'amour & au vin.

Qu'il nous ſoit permis de faire une eſpéce de récapitulation & d'y ajouter, car on ne peut tout dire à la fois, & quand on veut ſur-tout être clair dans des matiéres aſſez envelopées, il eſt bien difficile de ne pas répeter. Nous avertiſſons ici que cela nous arrivera peut-être ſouvent ; mais on doit le pardonner, ſi on fait attention à la nature de notre ouvrage, qui eſt extrêmement compliquée, puiſ-

qu'il

qu'il s'agit de l'être le plus composé qu'on connoisse, & composé même de parties hétérogenes.

Nous considérons l'humanité, produit de l'union du corps avec l'ame, les passions de l'une, les ressorts & la méchanique de l'autre, le rapport des solides avec les fluides, leurs diverses modifications; tout cela s'entretient, & ne peut-être recherché séparément, parce qu'alors les effets cessent, ne consistant que dans une mutualité d'action. Tout ce que nous pouvons faire, est de mettre de la variété dans nos répetitions: outre que de cette façon on se fait mieux entendre, on se fait encore entendre à plus de gens, & c'est ce que nous cherchons dans ce traité. Peut-être eussions-nous pû y donner un air sçavant, à la faveur de mots recherchés & de citations suivant l'art & l'usage: mais nous n'eussions point imposé aux gens raisonnables, & nous serions devenus inintelligibles au vulgaire; défaut essentiel dans un ouvrage de pratique.

D'ailleurs, nous avoüons de bonne foi, & on ne le verra peut-être que trop, que nous nous ressentons du dé-

défaut ici tant reproché au lait des femmes. Il nous coûte extrêmement de réprimer les saillies d'esprits turbulents que nous avons trop sucés, ainsi que beaucoup d'autres, & qui nous emportent à des écarts continuels dont nous ne revenons qu'avec peine.

CHAPITRE III.

LEs besoins du corps sont le moyen qui entretient l'union de l'ame avec lui ; & Dieu en voulant cette union nous a intéressé par le plaisir à la rendre durable. Mais ce qui ne devoit servir qu'à faire la conservation de notre être, en fait souvent la destruction, parce que les hommes corrompus par le péché & l'exercice trop réitéré des passions tumultueuses, ne discernent plus le dégré précis, la juste mesure où les besoins du corps remplissent les vûës de l'Auteur de la nature, & deviennent légitimes ; ils les irritent sans cesse pour multiplier le plaisir qui est attaché à les satisfaire. Il faut voir là-dessus ce que c'est que le plaisir, & en quoi il consiste.

La

La conformation qu'il plut à Dieu d'attribuer à chaque espéce d'animal, est telle que toutes les fois que les fibres nerveuses sont irritées, il résulte un effort de la part des muscles, qui comme d'autres ressorts dépendans de l'action des premiers, tendent à mettre toute la machine dans la situation propre à faire passer cette irritation (nous ne pouvons dire que cela quant à présent). Ainsi le ferment stomachal devenu plus actif, la limphe plus saline, ou tel autre recrément ou excrément du corps, tel qu'il soit, il s'ensuivra différentes passions selon l'organe qui sera irrité : ce sera la passion de la faim, si c'est l'estomach ; ce sera l'envie de boire, si c'est l'œsophage ; enfin ce sera toute autre envie ou besoin, selon la nature des organes ou des émonctoires du corps qui souffriront cette irritation.

Nous disons que la marque du bien, de la félicité, le plaisir doit toujours accompagner la satisfaction des irritations diverses dans l'homme, parce que quand le corps céde à sa méchanique, il se met dans la situation qu'il appete ; celle dans le sens de laquelle les nerfs se déployent : & l'acquit des

des besoins du corps, le soulagement de l'irritation des fibres ne peut manquer de faire le plaisir de l'ame, parce que c'est comme l'acquit de ses propres besoins par la communauté qu'elle a avec le corps. L'ame y est unie étroitement; ainsi ce qui est pour le corps sa méchanique, la configuration de ses parties est pour l'ame, qui n'a point de parties, une modification de sa substance: les modifications d'une substance spirituelle sont des façons differentes d'aperçevoir & de sentir. Ainsi considérons une ame unie à un ressort ou une fibre tenduë.

Nous disons que l'ame ne peut manquer de se plaire dans l'action de ce ressort debandé, & d'en souhaiter la défense; parce que ce ressort se remettant dans son état naturel, sa pente la plus marquée, c'est alors l'ame qui se remet dans son état propre, sa façon d'être la plus libre, la plus aisée, puisqu'elle est unie à cette fibre qui céde alors à sa méchanique, aux suites nécessaires de sa construction.

Ainsi l'ame doit appeter l'état où le ressort tend à se mettre, c'est-à-dire

que

que si un arbre étoit animé, le plaisir répondroit à l'effort qu'il feroit en se rétablissant des courbures qu'on lui auroit données.

Quand on ne considére le corps que comme une portion distincte de l'humanité, il pourroit sembler que l'ame seroit assujettie aux formes de la matière. Mais on doit voir que c'est être comme assujettie à elle-même ; puisque les deux substances sont unies si étroitement dans cette vie, se pénétrent si intimement, qu'elles ne sont qu'un tout qui ne peut être séparé que l'humanité ne périsse. Comme l'homme sortit des mains de Dieu doüé d'une conformation la plus propre à faire son bonheur, l'ame ne pouvoit manquer de se plaire à tous les effets de cette conformation. Son bonheur étoit tel, qu'elle n'avoit qu'à céder au cours du sang & des esprits, & aux pentes des fibres, qui alors ne portoient qu'à des mouvemens conformes à l'ordre ou vrai bien. Mais le péché du premier Homme lui ayant laissé des vestiges d'orguëil & de cupidité, l'ame est portée à se plaire aux conséquences de

ces vestiges, aux satisfactions des passions qui en résultent.

L'homme ayant abusé des graces de son Dieu, & altéré la conformation de son être dans le Moral comme dans le Physique, il se trouve obligé de se défier sans cesse des plus grands plaisirs que l'usage de ses sens lui fasse sentir; si peu d'expérience qu'il ait de la vie, il voit sensiblement que le plaisir est souvent dangereux, qu'on ne peut guères s'y laisser aller sans crime, & sans hâter la destruction de son être.

Cela explique la satisfaction criminelle qu'on trouve dans l'exercice des passions les plus féroces, & les plus honteuses: dès que l'homme a violé sa conformation, il a violé l'ordre dans ses plaisirs; il irrite continuellement ses fibres, & les excite à des ressorts, à des détenses forcées, qui n'en suivent pas moins la loi générale, l'institut du Créateur. De-là s'ensuit aussi l'amour de soi-même; l'ame doit aimer l'être du corps, ses talens, sa durée, parce que l'existence du corps est toujours liée avec une pente de toutes les fibres ten-

tendantes à en faire la conservation. On parle souvent du plaisir qu'il y a de céder à ses penchants : nous tâcherons de faire voir que ces penchants sont réels & physiques, & qu'on a plus de raison qu'on ne croit; car on compte alors parler en figure.

Ainsi ce ne sont point les objets des passions les plus vives qui font le plaisir de l'ame ; mais elle se plait dans le déployement, la détense des fibres de son corps : elle s'aime dans un état où le vin, les femmes, le jeu, sont propres à la mettre ; c'est-à-dire qu'on croit aimer des objets extérieurs, tandis qu'on n'aime que des modulations de fibres & du mouvement dans le sang. Et l'ame doit sans doute souffrir quand elle ne céde pas aux mouvemens des esprits, ou au sens dans lequel les nerfs tremoussent & penchent à se déployer : ainsi la douleur est toujours une suite ou un effet du dérangement & de la gêne des fibres, une modification contraire au sens qui leur est actuellement le plus naturel & le plus libre.

Le corps de l'homme est fait pour être porté sur les pieds, & si quel-

qu'un vouloit auſſi marcher ſur ſes mains, ce qu'on appelle à quatre pattes, ce ſeroit une ſituation forcée pour le corps, & douloureuſe pour l'ame: mais on pourroit accoutumer un enfant à marcher dans cette poſture; & étant devenu grand, s'il vouloit ſe lever ſur ſes jambes, l'ame en éprouveroit de la douleur, parce que les tendons de ſes muſcles ſeroient contraints dans leurs poſitions, ayant pris d'autres courbures & d'autres déployemens. Cela nous fait voir que l'habitude peut devenir aſſez forte ou aſſez invéterée pour faire l'effet d'une ſeconde nature, à laquelle on ſe trouve autant obligé de céder qu'à la premiere.

Les diverſes paſſions acquiſes ſont donc cauſées par la diſpoſition des fibres nerveuſes, ſuſceptibles de vibrations plus ou moins fortes ou déréglées. Mais nous pouvons demander d'où les nerfs ont reçû ces diſpoſitions, ces pentes à s'irriter, faire différens reſſorts, & plus ou moins puiſſans; qui eſt-ce qui les entretient dans cette façon d'être? Nous trouvons que c'eſt la nature du liquide qui les nourrit & qui les répare.

L'al-

L'altération des différentes humeurs du corps cauſe des impreſſions diverſes ſur les ſolides, change leurs ébranlemens, leurs vibrations; d'où s'enſuivent des paſſions & des goûts, ſouvent fort extraordinaires: c'eſt ainſi que la dépravation de la bile & de la ſalive change le goût des aliments, & détermine l'appetit vers les choſes les moins capables de nourrir, telles que le plâtre & le charbon, comme on le voit dans les pâles couleurs.

Ainſi donc nous n'avons telle paſſion, tel goût, qu'en conſéquence de l'état des ſolides, de leurs reſſorts, leurs mouvemens, enfin de leur façon d'être, telle que ſoit cette façon pour le preſent. Mais les ſolides de telle modification actuelle, font une impreſſion en conſéquence, ou ſpécifique ſur les fluides: il s'établit toujours dans l'état naturel une proportion, un équilibre mutuel pour l'exercice de telle paſſion que ce ſoit. Ainſi la nourrice s'eſt ſouvent miſe en colére, ſouvent excitée à l'amour. Si on dit, c'eſt que telles fibres, tels organes étoient dans elle plus irrités, plus habiles à tremouſſer;

nous dirons auſſi, c'eſt que des liquides de telle nature les abreuvoient en conſéquence, & étoient propres à les modifier, à ſeconder leurs vibrations en tel ſens.

Il ſuit de-là, que les humeurs de la nourrice, ſon ſang, ſon lait, ſeront propres à irriter les fibres de l'enfant, & à lui donner des paſſions déréglées, tout comme ſi les propres ſolides de la nourrice étoient infus dans ſon lait, & pouvoient s'ajuſter à l'enfant.

Plus la nourrice aura excité les organes de ſon corps, par la recherche des objets, & l'exercice tant répeté des paſſions tumultueuſes, plus ſon ſang aura acquis l'acreté, la ſalûre, la mobilité, enfin la modification propre à ſuivre les battemens, le ton, les oſcillations de ſes ſolides, & de ſuite ceux de l'enfant; comme nous voyons ſenſiblement la bave d'un enragé, la ſalive d'un vérolé, communiquer leur même propriété à l'homme le plus ſain, en altérant toute l'œconomie du corps, les ſolides comme les fluides.

L'urine, la bile, la ſalive, la ſueur même d'une perſonne violente & em-

emportée, sont plus acres, ont l'odeur plus forte, des qualités plus marquées : ce qui aide à faire voir que son caractére emporté & violent existe aussi bien dans les fluides que dans les solides ; la totalité de son être y concourt, & c'est cela qui décide le tempérament.

Un homme qui a la petite vérole, un fébricitant, ont la fiévre dans les fluides comme dans les solides, puisqu'une goutelette d'un bouton de petite vérole va donner une fiévre du même caractére, comme on le pratique habituellement en Angleterre.

La nourrice étant dès l'enfance sortie des bornes naturelles, & ayant altéré sa complexion par ses appétits déréglés & l'exercice général de tant de passions impétueuses, tout cela allume sa bile, excite ses fermens, & rend toutes ses humeurs plus actives ; d'où le lait participant de ces façons d'être, sera propre à donner l'habitude des passions outrées à l'enfant, suivant la réaction que nous avons vûë entre les fluides qui irritent les solides, & les solides irrités qui font des fluides irritans.

Nous pouvons même ajoûter, qu'outre que le lait ſera toujours trop capable de fomenter les paſſions en général, il pourra encore transmettre à l'enfant les mêmes auxquelles la nourrice étoit particuliérement ſujette : c'eſt-à-dire que le goût pour la Muſique, le jeu, la danſe &c. pourront paſſer comme diſtinctement dans le lait à l'enfant; ainſi qu'on voit, que différens alimens, outre le mode qu'ils ont en général propre à la nutrition, en ont encore d'autres particuliers qui les rendent comme ſpécifiques pour la pratique de certaines paſſions, ainſi qu'ils le ſont pour cauſer certaines maladies ou y remédier.

Pour comprendre cela plus en détail, nous remarquerons que telle paſſion dans la nourrice venoit d'une diſpoſition particuliere à l'organe qui y ſervoit, diſpoſition qui faiſoit auſſi que telle humeur dominoit dans le tempérament de la nourrice : ainſi elle pourra conſerver ſon caractére ſpécifique en paſſant à l'enfant, comme l'exemple des maladies nous fait voir qu'il y a des humeurs propres à affecter, les unes les glandes du cou, du meſentére, d'au-

d'autres celles du foye, des intestins, de la peau &c.; ce sont des humeurs particuliéres qui font la dissenterie, les écroüelles, donnent la petite vérole, le scorbut, la galle, la goute &c.

Si diverses qualités de lait ont des effets singuliers pour communiquer certaines maladies, ainsi qu'on le voit tous les jours, pourquoi n'auront-elles pas la même propriété d'ébranler particuliérement certains nerfs dont l'action sert à l'office de telle passion?

La conformation des organes des sens, si sensiblement différente, doit nous faire juger que leurs nerfs sont de diverses contextures: d'où ils auront des vibrations particuliéres, leurs fibres auront des déployemens propres & spécifiques. On conçoit donc, qu'elles pourront être mises en action par des parties d'une certaine forme, qui seront principalement propres à exciter telle espéce de jeu, à nourrir les fibres dans l'habitude de tel dégré de vibration; & il se fera comme une attraction entre les solides & les fluides de telle nature, selon la masse, la surface, le mouvement de ceux-ci qui leur donnera de l'affinité avec les solides, ainsi

que l'huile s'attache aux matières résineuses, l'eau régale à l'or, le souffre du cinnabre au fer, l'acide du sel armoniac au sel de tartre.

Ainsi voit-on le venin de la Tarentule, spécifique au jeu des muscles qui font l'action de la danse; la propriété aux Cantharides, de s'attacher au tissu de la vessie, & de l'irriter. Enfin le Kinkina, l'Opium, le Mercure, l'hypecacuana modifient sensiblement certains solides ou fluides d'une manière particuliere.

Nous voyons par l'exemple des nourrices vérolées, phtisiques, fébricitantes, épileptiques, que leur lait, en communiquant telles maladies aux enfans, est donc capable de modifier leurs fibres de la même façon que le sont celles de leurs nourrices. Il est bien sensible, que le lait des femmes rend communément leurs nourrissons semblables à elles-mêmes; puisque si elles sont saines, robustes, délicates, valétudinaires; on voit en général que ces différens états influent sur le tempérament de leurs nourrissons.

Ainsi la disposition du corps de la nour-

nourrice, passant visiblement dans le lait à l'enfant, il suffit d'être bien persuadé que les passions déréglées, leur excès, ce surplus de ce qui est attaché à l'humanité, sont des êtres physiques des superfluités du tempérament de la nourrice, un vice dans sa constitution, comme c'en seroit un d'avoir trop de bile, trop de sueur, trop de pituite : enfin toute réplétion de sang & d'humeurs, les pentes à l'amour, la colére &c. se forment dans le sang comme la pente à l'avoir fébricitant, scorbutique, trop épais ou trop fluide; & les fibres de l'enfant prennent des habitudes de vibrations ou modérées ou convulsives, selon la nature des humeurs qui les nourissent.

Quand on voit une nourrice vive, colére, chagrine, legère, capricieuse, le tout avec excès, ira-t-on croire que ces vices soient dans elle d'une manière purement métaphysique? Quoiqu'ils soient des façons d'être de l'ame, ils sont toujours excités par l'état des solides & des fluides du corps.

N'est-il pas sensible, qu'il a fallu

que

que la nature du ſang de la nourrice fût propre à tous ces différens effets & mouvemens alternatifs, ſoit qu'elle ait eu cette diſpoſition dès la naiſſance, ou que ce ſoit le fruit de l'invéteration de l'habitude, & des circonſtances où elle s'eſt trouvée?

Si le lait d'une femme eſt capable de rendre ſon nourriſſon cacochime, valétudinaire, hypocondriaque comme elle, on voit que c'eſt lui donner les paſſions habituelles de la triſteſſe & du chagrin. Une autre eſpéce de lait, eût donc pû donner les paſſions oppoſées, en modifiant les fibres d'une autre manière.

On a coutume de dire, que les paſſions de l'ame peuvent troubler l'œconomie du corps, l'amaigrir, le deſſécher, irriter ſes organes, en faire le dépériſſement; on devroit auſſi bien dire, que différens défauts de conformation, ou vices des humeurs ſont capables de donner à l'ame ſes paſſions extrêmes & déréglées, dont les effets ſont matériels parce qu'on les voit, mais les cauſes n'en ſont pas métaphiſiques parce qu'on ne les voit pas.

On

On pourroit nous objecter, que si les passions de la nourrice étoient comme infuses dans son lait, selon ce que nous avons vû, l'enfant devroit toujours ressembler à sa nourrice, être du même caractére. Mais il faut remarquer que la communication des passions se fera de la même manière que celle des maladies : ainsi dans l'exemple d'une nourrice infectée de vérole ou de scorbut, qui se manifestoient en elle par des pesanteurs de tête, douleurs dans les articulations, chancres, ulcéres, gencives pourries, & autres simptomes; cependant ces mêmes maladies, qu'on croit bien que le lait communiquera à l'enfant, y pourront paroître sous un autre caractére, produire des simptomes divers, selon les endroits affectés; les humeurs viciées pourront se manifester dans l'enfant sous la forme de tumeurs malignes ou cancereuses, de teignes, ou de lépres, causeront des abscès, des hémoragies, suivant les dispositions actuelles du corps de l'enfant, & le rapport de ces dispositions avec celles de sa nourrice.

On peut croire de même, que quoi-

quoique le caractère du sang de celle-ci soit propre en général aux exercices d'une volonté emportée, cependant la complexion de l'enfant pourra faire qu'il ne s'en appliquera que certains effets particuliers : ainsi les fibres d'un de ses organes, ayant telle contexture qu'elles ne puissent recevoir l'action ou l'énergie du lait de la femme dans le sens propre à leur donner de fortes vibrations, ce qui auroit produit une passion déréglée pareille à celle que nous supposons dans la nourrice, l'enfant peut alors ne recevoir aucun accroissement du degré naturel, où cette passion doit être dans tout homme.

Mais il est vraisemblable, que ce surplus qu'il y a dans la qualité active du lait de la nourrice, pourra comme refluer sur d'autres fibres, d'autres organes, qui se trouveront plus capables de recevoir l'effet de ce qu'il y aura de vif & d'irritant dans ce lait, & de s'en appliquer les propriétés. Ainsi de ce que la nourrice aimoit l'action de la danse : la nature de son sang, qui lui rendoit cet exercice agréable, peut se décomposer dans l'enfant, & s'y tourner

ner dans la passion de la chasse, de faire des armes, courir à cheval; de même qu'on voit les purgatifs devenir sudorifiques, les sudorifiques diurétiques, selon la disposition actuelle du sujet.

Et l'humeur de la nourrice peut, non seulement tourner à l'augmentation d'une autre passion, mais même en causer une nouvelle & toute différente; comme nous voyons dans un arbre dont on a retranché quelques branches, la séve qui devoit y produire des fleurs & des fruits, tourner à l'augmentation des branches qui restent, ou y en fait naître quantité d'autres.

La même humeur peut être propre à caractériser différentes maladies & passions, selon l'organe qu'elle affecte, & la forme qu'elle y prend. C'est ainsi qu'on en voit, qui tantôt déposent sur le cerveau, sur la gorge, sur la poitrine, ou sur différens membres, où elles transportent des douleurs de rhumatismes; ainsi la goute remonte, un abscès est repompé, un flux d'hémor-

morroïdes ſe porte ſur une autre partie.

On doit craindre mêm qu'il ne réſulte un inconvénient de ce que l'enfant ne ſera pas capable de s'appliquer certaines paſſions de ſa nourrice : c'eſt qu'elles pourroient faire ſur lui le même effet qu'un purgatif ou vomitif à un homme qui n'eſt pas diſpoſé à vomir ni à être purgé ; ces remedes, ne trouvant pas dans les fibres de l'eſtomach ni des inteſtins de diſpoſition à céder à leur action, à tremouſſer dans le ſens propre à leur effet ſpécifique, ils reſtent dans le corps, dont ils troublent l'oeconomie en qualité d'altérans, & font par leur vertu même un mal très réel, en uſant les ſolides inutilement.

D'ailleurs, l'éducation, la préſentation des objets divers, des habitudes oppoſées par des ſituations de vie particuliére, tout cela peut empêcher les paſſions de la nourrice d'etre reconnoiſſables dans l'enfant, en les faiſant paroître ſous une autre forme, c'eſt-à-dire par un autre organe.

Enfin comme il y a des gens qui ne peu-

peuvent jamais s'accoutumer au mouvement d'un vaisseau, d'autres à marcher nuds pieds, à courir la poste, il y aussi des passions ou des goûts qu'on ne sçauroit jamais avoir, de quelques sucs qu'on ait été nourri ; parce que les fibres qui devroient y servir, sont entiérement incapables de telles modulations, de même qu'il y a des personnes qui ne peuvent jamais prendre de galle ni de petite vérole.

Il est aisé de se persuader combien le lait de la femme doit avoir d'effets contagieux, si on fait attention qu'il est sucé par l'enfant dans le cours immédiat de sa circulation & de sa liaison intime avec toute la masse du sang & des humeurs de la nourrice.

On ne peut douter que ce lait ne soit comme extrait de la bile, de la sérosité du suc nerveux, enfin généralement de toutes les humeurs, qui existent dans la nourrice, & concourent à produire en elle tous les effets déréglés qu'on y voit en maladies & en passions. Ce lait qui a encore le dégré de chaleur & de mouvement précisément propre à la femme qui le fournit, fait un effet semblable à celui d'une oscillation

continuë ; il donne comme la même cadence aux cordes de l'enfant, les mêmes vibrations, qui s'établissent d'autant plus aisément, quelles passent dans un sujet de la m me espéce, déjà trop disposé aux passions vives & tumultueuses, par les humeurs qu'il tient de ses pere & mere.

Le lait des femmes fera au moins l'effet du vin, liqueur propre en général à exciter une volonté vive, une prompte émotion, qui aura des caractéres divers, selon les différentes dispositions : ainsi de quatre hommes qui boiront ensemble du même vin, l'un sera gai, l'autre colère, amoureux, querelleur ; mais il résultera toujours un effet constant & marqué, de cela seulement que le vin est une liqueur vive & fermentative.

Si un homme né d'un caractére, même fort doux, s'enyvre souvent, on voit qu'il devient brutal & violent, parce que le tempérament s'altére & se change, l'yvresse réitérée donnant toujours un cours impétueux & troublé aux esprits ; les solides en prennent un ton déréglé, & réagissent en conséquence.

Cet

Cet exemple fait voir le danger qu'il y a de prendre l'habitude d'un ſang irritant, & trop ſoudain dans ſes déréglemens ; l'ame ne peut plus commander à un ſang qui s'enflamme ſi vivement, & les paſſions emportées nous mettent dans l'état d'une yvreſſe habituelle : ainſi l'enfant prévenu & gâté par la nourrice, ne peut preſque jamais vivre aſſez long-tems pour calmer & dompter parfaitement la violence de ſes mouvemens ; l'effort qu'il faudroit faire dans ſa jeuneſſe pour redreſſer ces mauvais plis, pourroit même être préjudiciable à ſa ſanté & à ſa vie, à moins d'uſer de précautions.

On peut comparer cet état à celui d'un écolier qu'on a mal commencé, c'eſt-à-dire imbu de mauvais principes ; il en coûte bien plus pour le faire réuſſir à tel exercice, quand il faut détruire des habitudes : l'expérience fait aſſez voir qu'on a ſouvent bien plus de peine à oublier, qu'à apprendre.

Cependant, quelques diſpoſitions que les humeurs de la nourrice puiſſent communiquer à l'enfant, on voit qu'il ne pourra réduire en acte certaines paſ-

ſions dont même il ne diſcerne pas encore l'objet ; mais les pentes ſont déjà déterminées, les fibres ſont préparées à faire tel reſſort, à avoir les vibrations particuliéres propres aux diverſes paſſions. C'eſt comme une machine prête à joüer, à qui il ne manque que d'être exercée & remuée par l'impreſſion des objets : quoique l'enfant étant devenu grand, doive un jour aimer avec excès le vin, les femmes &c. quoiqu'il ait en lui les ſemences de ces paſſions, il ſe jette comme en attendant ſur les premiers objets, qui peuvent ſeconder la pente générale qui l'emporte à toutes ſortes d'émotions. Il aime avec paſſion ceux qui ſemblent même les moins amuſans, parce qu'il eſt dans l'état d'un homme affamé, qui céde à l'impreſſion violente de l'état actuel de ſon ſang, & mange le premier morceau qui ſe préſente, ſans pouvoir diſtinguer l'aliment qu'il aimeroit le plus.

L'émotion générale couvre les pentes particuliéres, & les rend comme inſenſibles. La fougue de ſon ſang & les vibrations ſoudaines des fibres deviennent pour l'enfant ſon état propre,

pre, font le caractère de sa conformation. Il sera donc obligé, suivant ce que nous avons vû, d'avoir du plaisir à céder aux suites de cette conformation, aux mouvemens de ses muscles, que des esprits irritans excitent sans cesse; de même que l'ame se plait à être tranquille, quand le cours du sang & des esprits est ralenti, la même cause qui fait qu'un phrénétique est bien aise de s'agiter, un léthargique de rester dans l'assoupissement.

La nourrice fournissant toujours un sang impétueux & des humeurs, variées par les alternatives de ses transports divers, les enfans prennent bientôt une détermination en conséquence: aussi sont-ils en général passionnés, violens, bisarres, fantasques, opiniâtres; ils aiment ou haïssent avec fureur, sont au désespoir & aux larmes, si on ne leur accorde leur poupée ou leur joüet, crient jusqu'à en avoir des convulsions. Ils ne différent des hommes qu'en objets de passions.

Ce sang tumultueux qui tourmente le corps de l'enfant, en décidant son caractére, excite ses muscles à tous les

mouvemens, propres à ſoutenir cette agitation; ainſi l'enfant tourne & retourne ſa poupée, il la deshabille, il la rhabille, il l'aſſit, la fait marcher, enfin il la met de toutes les façons où elle pourra lui faire avoir quelqu'émotion.

Parce que le dégout ſuit déja la joüiſſance, l'enfant doit ſe déplaire aux objets, lorſqu'ils ne préſentent plus rien de neuf, rien qui occupe, qui ſurprenne, qui excite le mouvement des eſprits; là où il n'y a plus démotion, il n'y a plus de plaiſir, puiſque cet état de n'avoir plus d'émotion eſt oppoſé à la conſtitution de l'enfant, à la diſpoſition marquée qu'on a donnée à ſes fibres de faire de puiſſans reſſorts, d'avoir une pente à tremouſſer vivement, ſecondées par une nature d'eſprits trop mobiles & trop actifs.

Il eſt comme un homme accoutumé au grand bruit, à la nombreuſe compagnie. Il ſe trouve en ſolitude dès qu'il ne voit que quelques perſonnes autour de lui; c'eſt un déchet, une privation. Il n'y a donc qu'un nouveau joüet, ou une ſituation nouvelle de

de la poupée qui puisse, en excitant de l'admiration, de la surprise, remettre l'ame dans l'état qu'elle appette; car tout cela est du mouvement, tout cela réveille.

Et qu'on ne s'étonne point de ces petits détails. Ce sont ceux même de la nature qui n'a rien fait de petit, & qui se montre nuëment à l'observateur dans les enfans; on y voit ce que les mouvemens naturels de leur sang leur font faire, & on ne voit guères dans les hommes que des mouvemens déguisés.

Les enfans cédent aux impressions qui les poussent, ils ne les cachent ni ne les dissimulent; tandis que les hommes, en cédant aux mêmes impulsions, se sont faits une espéce de honte de cette méchanique: ils l'ont déguisée sous les noms les plus pompeux, cherchant toujours à cacher les motifs d'enfant qui déterminent leurs plus grandes actions.

Si on nous objecte, que l'homme comme l'enfant étant obligés de céder à leur conformation, de se plaire aux mouvemens de leur sang, & au dé-

ployement de leurs fibres, la liberté en paroît être diminuée. Nous répondons, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'il peut y avoir des irritations si fortes ou si invéterées, que l'ame ne puisse non plus les réprimer qu'une convulsion. Le corps sera plus ou moins disciplinable suivant la nature du sang: ainsi l'ame est libre par sa nature, & quand elle informe un corps bien disposé, & des esprits modérés dans leurs impressions. Mais quand ces esprits, ou se retirent des extrémités, ou tournoyent trop rapidement, comme dans l'état du délire, l'ame n'est plus libre d'user de ses facultés s'ils se portent trop vivement à quelqu'organe; elle est occupée de telle passion, même malgré elle: & nous demanderons si, quand quelque fibre du cerveau se distend ou se desséche, l'ame est libre d'avoir de la raison & de ne pas s'égarer?

Les causes physiques ne peuvent influer sur le corps sans influer sur l'ame, & on ne doit pas être plus surpris qu'elle céde aux effets d'un sang irritant, que de la voir céder à un pot de

de vin, à une tête de pavôt, & aux effets de la morsure d'un chien enragé.

La liberté est diminuée à proportion que nos penchans sont vifs ; ainsi un homme, qui aura usé de certaines drogues, ne sera pas si libre d'éviter l'impureté, que celui qui aura pris du sucre de Saturne ou des émulsions.

La liberté consiste donç principalement à s'empêcher d'être préoccupé & d'être mis dans la servitude d'un sang trop irritant, qui nous conduise & nous égare aussi physiquement, que le joug & la bride font faire sans résistance aux animaux, des mouvemens très contraires à leurs inclinations naturelles qu'on a perverties par dégrés, & comme un homme sçait que s'il s'enyvre, il épouvera tout l'effet des parties volatiles & spiritueuses du vin ; d'où il sera pour lors nécessité aux égaremens de sa raison.

C'est donc dans les momens où les humeurs sont le plus dans l'équilibre propre à faire la pleine liberté, qu'il faut se précautionner contre les émotions & les mouvemens soudains des passions, de même qu'il ne faut pas at-

tendre à avoir bû une bouteille de vin pour ſe précautionner contre l'yvreſſe.

On ſe fait des difficultés, parce qu'on comprend le corps & l'ame comme deux ſubſtances actuellement diviſées, & ſubſiſtant ſéparément ; mais c'eſt préciſément l'état où la mort les met. Ce qui fait la vie, c'eſt l'union étroite qui eſt entre ces deux êtres que la foi & la raiſon nous prouvent, quoique nous ne comprenions pas la façon de cette union, de même que nous ne comprenons pas la manière dont l'étenduë, l'impénétrabilité exiſtent dans la matiére, ni le mouvement dont elle eſt ſuſceptible, bien que nous ſoyons certains que ces attributs y ſoient.

L'ame eſt ſi étroitement liée au corps, qu'il ne peut recevoir d'impreſſions qu'elle n'éprouve pareillement; & on ne doit pas être plus embarraſſé ni ſurpris qu'un objet émeuve & détermine tout à la fois le corps & l'ame, que de la manière dont deux ſubſtances auſſi hétérogenes peuvent être unies. L'un eſt auſſi miraculeux que l'autre; & il faut toujours recourir à la volonté de Dieu, qui nous fait voir

ce monde subsister, sans que nous puissions avoir aucune connoissance des moyens de sa création.

Nous ajouterons cependant, que l'ame est tellement libre, qu'elle se portera toujours à ce qu'elle voudra; mais elle voudra nécessairement la joüissance du bien, la fuite du mal. On dira que le bien & le mal dépendant de la contrainte ou du libre déployement des fibres, la difficulté subsiste en ce que l'ame est assujettie à l'état des nerfs; mais ces nerfs sont unis à l'ame comme confondus avec elle, leur façon d'être est celle de l'ame-même, qui tend si essentiellement à sa liberté, que toute impression de gêne porte nécessairement le caractére du mal.

Si le Physique a tant de force pour égarer notre raison & dépraver nos mœurs, il faut employer des secours de la même nature, en évitant tout ce qui est capable d'enflammer les humeurs. Il faut tacher de se faire une habitude de ses devoirs; chercher à se faire frapper d'impressions utiles, de celles qui conduisent au véritable bonheur, qui nous font sentir que notre plus grand bien ne se trouve pas à suivre

vre des paſſions emportées, ſenſiblement deſtructives de notre propre être, qu'il faut donc que le plaiſir nous ſéduiſe, & que nos penchants qui nous entraînent viſiblement au mal, ſoient corrompus originairement.

On pourroit déduire de ces conſéquences nos devoirs les plus eſſentiels; mais nous nous ſouvenons que c'eſt ici un ouvrage de Phyſique.

Qu'il nous ſoit permis ſeulement, en conſidérant les combats de notre tempérament, les aſſauts d'une partie de nous contre nous-mêmes, de dire avec l'Apôtre St. Paul: „ Je ne fais „ pas le bien que je veux, mais je fais „ le mal que je ne veux pas. Je me „ plais dans la Loi de Dieu ſelon „ l'homme intérieur; mais je ſens „ dans les membres de mon corps une „ autre loi qui combat contre la loi „ de mon eſprit, & qui me rend captif ſous la loi du peché qui eſt dans „ les membres de mon corps. Malheureux homme que je ſuis! qui „ me délivrera de ce corps de mort? „ ce ſera la grace de Dieu par Jeſus-„ Chriſt notre Seigneur “.

CHA-

CHAPITRE IV.

LEs enfans doivent être ennemis du sérieux & de l'application; c'est une consequence qui ne peut manquer de résulter des effets du lait.

L'habitude du cours déréglé des esprits est si forte dans l'enfant, que tandis que l'impression des châtimens retient son corps dans un extérieur attentif & une tranquilité apparente, différentes fibres de son cerveau n'en sont que plus ebranlées par des esprits trop mobiles, dont les irruptions soudaines lui peignent involontairement tous les joüets de l'enfance, tandis qu'il doit n'avoir que du dégout pour ce qu'on veut lui faire apprendre; puisqu'alors on l'oblige d'y penser plusieurs fois, on l'y retient un temps considerable, la disposition du corps est violée, & l'enfant doit souffrir.

On voit que l'attention coûte beaucoup, même à des hommes raisonnables, par les efforts qu'ils font pour fixer les fibres du cerveau dans tel dégré d'action. Le front se tend par communication, les yeux restent immobi-

mobiles, ouverts ſans qu'on apperçoive diſtinctement les objets auxquels on penſe; parce que l'exercice des autres facultés eſt alors comme ſuſpendu. Et cet état eſt à proportion pénible pour l'enfant, qui n'a point encore d'habitude plus forte que celle de l'impétuoſité de ſes eſprits, que des fibres irritées attirent avec violence. C'eſt vouloir empêcher un fébricitant d'avoir ſon accès.

On pourroit nous dire que tant d'additions & de mêlanges de ſucs irritans, infus dans le lait des femmes, devroient à la fin rendre tout le monde fou ou yvre de paſſions. Nous repondrons qu'auſſi en voit-on des effets bien extravagants, & qui ne peuvent apparemment guères augmenter; car le corps n'en peut ſupporter que comme une certaine doſe, ainſi qu'on ne peut prendre à la fois qu'une certaine quantité de maladies, dont on ſçait que les unes excluent les autres: & de même le corps ne pourroit ſuffire à l'exercice de toutes les paſſions également vives, il ſeroit bientôt détruit; auſſi l'excès d'une paſſion eſt-il un remede contre beaucoup d'autres.

Les

Les enfans seront rendus encore plus susceptibles de passions que de maladies, car on peut trouver des nourrices saines. Mais nous ne craignons point de dire, qu'il n'y en a pas une entre mille qui n'ait excédé de beaucoup la juste mesure des passions naturelles : & c'est ce surplus qu'elles communiquent, & dont elles font l'inoculation à chaque enfant ; ce qui leur rend si difficile l'acquisition de cette tranquillité, cette égalité d'ame, en quoi l'on fait consister la sagesse.

Il est certain, qu'à proportion qu'on est plus passionné, on est moins en état d'user de sa raison ; ainsi toutes choses égales d'ailleurs, beaucoup de raison contre des passions peu vives, c'est de quoi faire un grand homme, & un homme heureux. Beaucoup de raison & de passions violentes peuvent faire à la verité un homme extraordinaire, de grands talens ; mais un homme malheureux, toujours occupé à lutter contre lui-même. Et des passions foibles avec une raison médiocre feront des gens bornés, mais capables d'être heureux ; au lieu que des passions emportées, sans un dégré de raison

ſon qui puiſſe les balancer, feront des gens fous & malheureux.

Que ſera-ce donc que cette raiſon? tant de gens qui en parlent, la connoiſſent-ils bien? il faut tâcher d'expliquer l'idée que nous en avons.

Si l'humanité n'étoit déchuë, il n'y auroit point d'emploi de ſa raiſon, point de combat, d'oppoſition, de volontés; on n'auroit qu'à céder à la nature, aux penchans réglés de ſa conformation qui ne pourroit porter qu'au vrai bien: au lieu qu'à préſent nous ſommes réduits à être ce qu'on appelle raiſonnables, c'eſt-à-dire à faire effort pour combattre nos penchans, qui nous meneroient naturellement au mal, à notre propre dommage; & alors c'eſt employer les organes qui reſtent ſains, à diriger ceux qui ſont dépravés, c'eſt une partie de ſoi-même à combattre l'autre.

Deux hommes aiment également le vin, dont ils éprouvent tous deux les mêmes égaremens: l'un s'abſtient d'en boire, mais ce ſacrifice lui coûte beaucoup, c'eſt un grand effort ſur lui-même; l'autre céde à ſa paſſion. On dira que le premier eſt le plus rai-

ſon-

ſonnable ; mais nous ajoûterons que celui, qui ſans regret, ſans combat, renonceroit au vin dès-lors qu'il en éprouveroit des effets nuiſibles, ſeroit encore le plus raiſonnable des trois.

On pourra nous objecter, que celui qui ſe détache ſi aiſément du vin, n'y étoit guères attaché. Nous en convenons ; mais cela même, cette foible paſſion pour le vin, eſt un acte ou un effet de raiſon naturelle, puiſqu'on ne doit aimer le vin ni aucun objet que par raport au bien véritable qu'il procure. Si on inſiſte que le vin porte le caractére du bien par cette gayeté, ce plaiſir vif qu'il fait ſentir ; nous répondrons que les maux réels qu'on en éprouve, montrent aſſez que ce bien apparent ne peut être cru véritable, que par la corruption du tempérament. Si celui-ci étoit reſté dans ſa conformation la plus naturelle, on ne trouveroit pas plus de bien à être yvre, qu'à être fou ou en délire.

On ne ſe plait dans l'yvreſſe que par la pente déréglée qu'on a aux émotions : l'habitude du corps s'eſt tournée à former un ſang boüillant & des eſprits tumultueux, les fibres ont pris des

des ployemens irréguliers, & sont continuellement excitées à des vibrations vives & soudaines, d'où on se plait à faire des folies, au lieu d'aimer l'exercice le plus avantageux de ses facultés; ce qui seroit se plaire à être sage.

On fait cependant peu de cas d'une vertu de tempérament de cet homme, qui n'est sobre que parce qu'il n'aime pas le vin, qui ne semble point capable de folies de l'amour, qui s'ennuye aux jeux de hasard; au lieu qu'on admire celui qui a toutes ces passions vives, mais qui les réprime par un effort de raison. C'est à quoi l'on donne les plus beaux noms; c'est alors une grande ame qui, comme on croit, surmonte un tempérament rebelle: cela vient encore de ce qu'on aime le spectacle, on se plait à voir de l'agitation dans les autres, parce qu'on est agité soi-même.

Mais enfin, on voit que l'éducation, l'expérience, l'usage des sciences, rectifient des complexions déréglées, adoucissent des naturels féroces. On peut avoir pour les opérations de l'ame le même succès, qu'on a pour celles du corps,

corps, lorsqu'on le guérit de ses maladies & de ses blessures.

Mais on sent toujours, que comme il seroit plus avantageux d'avoir naturellement le corps sain, & de pouvoir se passer des secours de l'Art, ce seroit le même avantage d'avoir le caractére droit & moderé, tendant naturellement à son bien; celui-ci est toujours plus sûr dans ses effets, car les playes fermées peuvent se rouvrir, & les maladies se renouveller.

Après tout ceci, il faut une définition. Nous disons donc, que le caractére le plus raisonnable sera celui, qui aura le plus de force naturelle pour tendre à son vrai bien. Nôtre définition exclut ces grands hommes, qui se sont attirés tant de gloire pour avoir réprimé leurs penchans; de cela même qu'ils étoient obligés de combattre, il s'ensuit qu'ils n'étoient qu'en partie raisonnables.

Nous remarquons enfin, qu'il est possible que l'action de la nourrice soit plus puissante sur l'enfant que celle de la propre mere, quant à la communication des maladies & des passions actuelles. Nous pourrions en donner

avec assez de vraisemblance plusieurs raisons, prises de la lenteur dont le sang circule dans le *fœtus*; ce qu'on connoît par le battement du cœur presqu'insensible, le défaut de respiration qui rend l'état de l'enfant si différent de celui de sa mere: elle ne lui fournit qu'un suc séreux, affoibli & décomposé par les circonvolutions des vaisseaux du *Placenta*, qui reçoit comme le choc des altérations soudaines de la mere.

On voit que le *fœtus* n'est point purgé dans son sein par une médecine qu'elle prend, tandis qu'un purgatif aura son effet sur l'enfant, passant dans le lait de la nourrice. On voit encore très communément des meres affligées de grandes maladies pendant leur grossesse, sans que le *fœtus* en éprouve aucun effet actuel, ou communication.

L'interposition du *Placenta*, avec qui l'enfant entretient une circulation continuelle, lui est un moyen de se décharger à mesure des molécules trop actives ou trop irritantes, que la mere pourroit lui fournir dans les transports de ses passions momentanées.

L'en-

L'enfant n'ayant pû être formé que de sucs laiteux & limphatiques, on peut croire qu'il se fera comme un triage & un renvoi des particules hétérogenes, qui ne seront pas propres à la nutrition; tandis que les pores capillaires du *fœtus* pomperont les parties onctueuses, & analogues avec ses humeurs, par la méchanique qui fait unir les liqueurs de même caractère, & qui rend immiscibles celles qui sont de qualités contraires : c'est ce qu'on expérimente tous les jours, en filtrant des liqueurs par des languettes de drap.

La lenteur, dont se fait la circulation dans le *fœtus*, aide extrêmement à cette séparation; car on sçait qu'en agitant trop fortement le vase où sont les liqueurs qu'on veut séparer, la filtration s'altére, & les liqueurs se troublent.

Nous apercevons encore un autre avantage, qui résulte de ce que le *fœtus* ne respire pas, & de ce que son sang circule avec tant de lenteur; c'est que cet état le rend d'autant moins susceptible des impressions des humeurs viciées de la mere, de même

qu'on voit les emplâtres les plus acres, les poisons même, n'avoir d'efficace, qu'à proportion que le sujet a plus de chaleur & de mouvement : les eaux tiédes dans lesquelles l'enfant est plongé, mettent toutes les parties de son corps dans un relâchement, propre à affoiblir l'effet de ce que la mere pourroit fournir d'acre & d'irritant. Sur quoi on peut remarquer, que l'ordre si sage de cette méchanique est un moyen qui empêche l'espéce humaine de dégénerer entiérement, qui la soutient contre les altérations des mœurs & des tempéramens à chaque génération. C'est une précaution admirable du Créateur, qui donne par-là une tendance à la nature humaine pour se rétablir de ses déréglemens, à chaque fois qu'elle se renouvelle.

Il est de plus bien-vraisemblable, que si le *fœtus* recevoit immédiatement la secousse & l'irritation des passions soudaines & extravagantes qu'on voit si souvent aux femmes pendant leur grossesse, la foiblesse & la ténuité de ses organes ne pourroient y résister, son cerveau si tendre en seroit bouleversé ; d'où il seroit rendu fou, si

son

ſon corps même n'étoit pas détruit. Il étoit donc néceſſaire qu'il ne fût pas doüé des facultés propres à tourner en eſprit & en ſuc nourricier les humeurs dépravées que la mere lui fournit, & qui ont dans elle tant d'action par le mouvement de ſes poumons, & les battemens vifs de ſon cœur.

On doit voir que notre explication, regardant les effets généraux & ordinaires, n'exclut point les cas particuliers, où les tranſports extrêmes des meres peuvent faire bien des exceptions, en forçant les diſpoſitions naturelles du *fœtus*. Au lieu qu'à la naiſſance nous voyons que l'action de la nourrice ſeconde l'état plus actif & plus vigoureux où ſe trouve l'enfant, en lui fourniſſant une nourriture plus ſolide, un ſuc moins ſéreux & moins déflegmé, plus analogue avec les oſcillations des ſolides de l'enfant, excités par le mouvement alternatif des poumons, & la force du cœur augmentée.

Les fibres de l'enfant, ſe trouvant alors en état de réagir à proportion des qualités du lait qui les nourrit, re-

çoivent par conſéquent un effet plus puiſſant des diverſes humeurs de la nourrice, qui ſont miſes dans un plus grand mouvement & dévelopement que celles de la mere pour le *fœtus*. Les organes des ſens deviennent à la naiſſance libres dans leurs fonctions, & capables de recevoir différentes impreſſions des corps extérieurs, qui fixent & caractériſent diverſes irritations des nerfs qui ſont alors dans tout leur jeu ; d'où les fibres deviennent ſuſceptibles de différentes vibrations, & en prennent des habitudes modérées ou emportées, & même convulſives.

C'eſt-là le temps précieux, où on pourroit eſpérer de détourner les penchans & les diſpoſitions vicieuſes, données par les peres & meres; puiſque l'enfant n'a pû encore les réduire en acte, ni en former des habitudes. Nous en chercherons les moyens dans le dernier Traité ; mais nous avons encore d'autres remarques à faire.

TRAI-



TRAITÉ DE LA COMMUNICATION DES MALADIES & des PASSIONS.

Avec un Eſſai pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle de l'Homme.

TROISIÉME TRAITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

ENfin nous trouvons, que c'eſt un inconvénient eſſentiel d'employer la femme pour nourrice, de cela ſeulement qu'elle eſt un être raiſonnable, doüé d'une volonté libre, capable de faire

ſon bien; mais en même temps très capable auſſi de l'égarer, ſon intelligence lui donnant une induſtrie pernicieuſe pour découvrir de nouvelles voluptés, s'exciter des deſirs, afin de ſentir le plaiſir de les ſatisfaire : ce qui la mene à toutes ſortes d'excès, & lui fait violer ſa conformation la plus naturelle par l'habitude d'un ſang qu'elle rend irritant de plus en plus en une infinité de maniéres.

Quoique nous ayons deja vû quelque choſe là-deſſus, nous avons réſervé de nous étendre plus au long ſur cette matiére, par un eſſai ſur les cauſes des paſſions & des mouvemens de l'homme en général, après l'avoir conſideré dans l'état de l'enfance.

Ce ſera la concluſion de cette ſeconde partie, parce que dans un autre endroit nous euſſions été obligés de nous écarter beaucoup ; & on n'aura peut-être déja trouvé que trop de coupures dans cet Ouvrage.

Une impreſſion eſt l'effet de tout ce qui modifie les fibres; elle peut faire plaiſir ou douleur, ou être indifférente, ſelon l'eſpéce de modification qu'en re-

reçoivent les nerfs. L'impreſſion eſt agréable, quand elle leur excite un déployement dans le ſens où ils ont le plus de pente. L'impreſſion eſt douloureuſe, quand, comme nous l'avons dit, elle contraint, altére leur poſition actuellement la plus libre & la plus naturelle. L'impreſſion eſt indifférente, lorſque les nerfs ne ſont point excités à ſe déployer, faire reſſort, ni génés dans leurs ſituations.

C'eſt ce qui fait que tout exercice répeté devient à proportion moins ſenſible. Celui qui a ſouffert de la douleur les premieres fois qu'il a fait des armes, monté à cheval, ceſſe d'en éprouver dans la ſuite; parce que la douleur étoit venuë de ce que ces exercices avoient froncé, diſtendu les nerfs: & enſuite par la répetition, cette façon d'être étant devenuë facile & comme naturelle à ces mêmes nerfs, on voit qu'il n'y reſte non plus de jeu de reſſort, l'ame eſt d'autant moins émuë de cette diſpoſition. Il ſuit delà qu'il n'y a point d'impreſſion qui ſoit abſolument par elle-même agréable, pénible, ou indifférente.

L'effet de toute impreſſion, ou le ſen-

ſentiment qui en réſulte pour l'ame, peut ſouffrir une infinité de variations; puiſqu'il dépend uniquement de la poſition, de l'état actuel des nerfs. Et on voit que ſelon toutes les modifications antérieures, ils deviennent ſuſcéptibles d'une infinité de ployemens, diſtenſions, par conſéquent d'autant de reſſorts & de détentes que de ſituations contraintes; & il en doit réſulter autant de raports de différens dégrés, même dans chaque eſpéce de ſenſation.

C'eſt cette méchanique qui fait trouver le vin meilleur après le ſalé qu'après le doux, le frais après s'être échauffé, le repos enſuite de la fatigue; c'eſt ce qui fait trouver agréable la fumée du tabac, les liqueurs les plus brûlantes, les alimens les moins propres à nourrir. En conſéquence des gradations par où le corps a paſſé, l'ame parvient à prendre pour objets d'amour les ſujets, même les plus infames & les plus monſtrueux; elle peut ſe plaire à voir des ſpectacles, entendre des ſons, toucher des corps qui lui avoient paru affreux, diſcordans & dégoutans à l'excès.

On

On voit que nous ne ſçaurions être ſans deſirs, parce que nous ne pouvons exiſter, ſans que nos fibres ayent quelque pente ou détermination, propre à quelque ſituation. Nous avons déja vû, que dans l'état parfait de la nature, elles ne l'auroient qu'à la conſervation de notre être, & à l'exercice des facultés qui feroient ſon bien. Mais les impreſſions habituelles & diverſifiées, les irritations ſucceſſives des paſſions, détournent & corrompent les eſpéces de penchants qui ſeroient les plus naturels aux nerfs, & les plus avantageux à l'ame. C'eſt-à-dire que l'eſtomach, l'œſophage, les fibres de la retine, de l'oreille, des organes de la génération, auroient toujours été excitées à leurs fonctions par leur propre ſtructure; mais des fonctions modérées, qui n'auroient jamais forcé ni détourné la diſpoſition que les parties doivent avoir à un mutuel accord ou équilibre: d'où l'ame n'auroit éprouvé que des paſſions réglées, qui euſſent fait ſon bien & celui du corps; au lieu que de l'altération des fibres réſultent des deſirs altérés.

Cela mene à comprendre comment on

on peut désirer long-temps le même objet, même toute la vie, selon pourtant les différens états par où passe le corps; car on voit que l'enfance, la jeunesse, l'infirmité de l'âge y font de grands changemens.

Comme les fibres sont destinées par leur conformation originaire à des déployemens capables de faire la durée de notre être, par les différentes manières dont on les altére & les irrite on ne fait que détourner la force de leurs penchants, on peut parvenir à préférer quelqu'objet à soi-même: c'est dans ce sens qu'un avare aime mieux son argent que sa propre vie, en se refusant les commodités, même le nécessaire à la lui conserver; c'est ce qui fait qu'un soldat va reconnoître une brêche pour dix écus, malgré le risque évident d'y avoir la tête cassée.

La joüissance succéde au desir, & en fait nécessairement la cessation; elle est toujours accompagnée de plaisir, parce que l'action de joüir, est celle de sentir les vibrations des nerfs, qui cédent à leur penchant, se remettent dans l'état qui leur est actuellement le plus propre, le plus libre.

Les

Les fibres trémoussent en cédant à leur ressort, ainsi qu'un arbre courbé, une corde pincée : & comme plus l'archet a appuyé, plus les vibrations sont fortes ; de même plus le desir a été vif, plus l'ame sent de plaisir à le satisfaire.

On pourra dire qu'il y a bien des plaisirs, ou des joüissances inopinées qu'on n'a aucunement desirées, auxquelles même on n'a point pensé : cela vient alors, de ce que la pente des fibres subsistoit, étoit marquée ; elles étoient disposées à faire ressort, dès qu'un dégré de mouvement & d'impression les détendroit en tel sens.

Mais l'ame n'avoit pû prévenir le trémoussement qu'auroient ces fibres en conséquence de telle situation ou impression d'objets qu'elle n'avoit point apperçus, & par où il falloit en quelque façon qu'elle passât ; c'est ce qu'on éprouve tous les jours lorsqu'on dit : je n'aurois pas cru que telle partie pût être si agréable, tel jeu si amusant.

Quelque long-temps qu'on puisse desirer un objet, le plaisir de sa joüissance n'est point durable, par la même raison qu'on ne peut manger long-temps

tems avec le même appétit. La joüiſſance d'un objet, la continuité de ſon action, donne aux fibres tout le déployement, tout le reſſort dont elles peuvent être ſuſceptibles; ce qui fait perdre le goût de l'objet.

Ainſi qu'à tout exercice répeté, la même détente continuée des muſcles, rend inſenſible la fatigue qu'on avoit éprouvée à joüer à la paulme, à faire des armes, on voit qu'il ne ſe fait qu'un endurciſſement propre & ſpécifique dans le ſens précis de tel exercice. Car celui qui s'eſt le plus endurci à courir la poſte, éprouvera un ſentiment vif & pénible à faire des armes ou à bécher la terre; & par la longueur du temps ou la pratique d'un autre mouvement, les fibres reprendront la poſition, la tendance qui leur ſera devenuë la plus naturelle, ſelon les modifications qu'elles auront éprouvées.

Lorſqu'un homme ſe dégoûte d'une comédie vuë pluſieurs fois, de ce conte qu'il a trop entendu, de cet aliment trop uſité, il arrive d'ordinaire qu'il n'en aime pas moins la comédie, les contes en général, ni d'autres eſpéces

péces d'alimens ; fort semblables même aux premiers ; c'est qu'il ne s'est fait que des déployemens particuliers & propres à chaque espéce d'impression. Mais les mêmes organes n'en sont pas moins susceptibles d'une infinité d'autres espéces d'irritations ; leurs fibres n'en sont pas moins disposées à d'autres pentes & d'autres déployemens, capables de fournir différentes satisfactions : ainsi on ne se dégoute pas de la passion, quoiqu'on se dégoute de l'objet. Sur quoi nous remarquerons le tort qu'on a d'épuiser ses plaisirs ; on devroit toujours être attentif à se ménager sur ce qu'on souhaite aimer long-temps, ou qu'on est même obligé d'aimer.

Un homme desire quelqu'objet avec une ardeur extrême, parvient à le posseder ; il en est inséparable, & abandonne toute autre chose. Cette passion est une fiévre que la joüissance seule eût été capable de guérir ; mais y ajoutant encore la privation des amusemens ordinaires, qui eussent pû donner du relâche à l'action des fibres irritées, en partageant le cours des esprits, cet homme ne peut éviter un

dégout prompt & grand, à proportion de ce que la tendance des fibres a fait un plus grand effort. Il arrive alors la même chose qu'à celui qui a voulu se rassasier de l'aliment qu'il aimoit le plus, en ne mangeant que de celui-là & avec excès ; les fibres de l'organe du gout ont fait tant de ressorts, qu'elles se sont épuisées en vibrations, & endurcies dans tous les sens où l'impression de l'aliment pouvoit exciter leur tendance.

Enfin la joüissance des objets dégoute comme le lit au continu, la fatigue mene au repos, le repos lasse, & fait chercher l'exercice. On voit que cela est très sagement institué pour le bien de notre être : il faut qu'un sentiment de peine & de dégout porte le corps à changer de situation ; il se corromproit & s'épuiseroit, ou resteroit continuellement dans la joüissance de l'objet de sa passion, ou le prendroit toujours pour le plus vrai bien ; l'ame s'y oublieroit, au lieu que l'expérience continuelle du dégout, où mene inévitablement la possession des objets qu'on a trouvés les plus agréables, doit bien modérer nos transports, & nous faire

faire sentir que nous ne sommes pas destinés à nous borner à la joüissance de ces biens périssables, & qui ne donnent qu'un bonheur si passager. Cela doit nous élever jusqu'à ceux qui dureront autant que notre ame, dont ils sont l'objet le plus essentiel. Nous ajouterons encore que le bien de la société demande cet ordre; tous les mouvemens finiroient.

On voit que les gens vifs doivent être plûtôt dégoutés que les autres; ils voyent plus vîte toutes les faces d'un objet, leurs nerfs ont promptement toute la détente qu'ils peuvent avoir.

Notre condition est telle, que le ressort de nos fibres est bientôt épuisé par la possession des objets: qui ne peut donc faire notre bonheur, quoique leur privation nous rende malheureux; parce que quand des émotions trop invéterées ont assujetti l'ame aux effets d'un sang irritant, qui tend & excite sans cesse les nerfs à différens déployemens, on éprouve même malgré soi une infinité de desirs qu'il est souvent impossible de jamais satisfaire. On doit voir que par irritation nous entendons tout sentiment vif & déréglé,

 porté

porté à l'ame par les secousses habituelles & irrégulieres des fibres organiques. Ce sentiment sera nécessairement plaisir ou peine; l'irritation sera agréable, à proportion de ce que les fibres se déployeront dans un sens plus libre ou plus facile que celui où elles étoient auparavant modifiées; & l'irritation sera desagréable, lorsque ces fibres seront génées dans leurs positions, contraintes dans leur tendance actuelle.

Il semble qu'on pourroit nous objecter, qu'on devroit enfin s'accoûtumer à l'impression d'un sang de cette nature irritante; que les fibres devroient s'y endurcir comme elles s'endurcissent aux effets de l'Opium, des liqueurs fortes, des poisons même: d'où l'on voit que l'irritation n'étant plus sensible, la passion qui en est le produit, cesseroit d'exister. Mais nous avons dejà vû qu'aux passions naturelles, ou qui sont devenuës comme telles par l'invéteration, l'irritation des organes forme toujours des esprits d'une nature analogue; le ton, l'harmonie du corps fournit continuellement la même humeur, le même sang, à mesure que

l'exercice de telle passion le dissipe, à mesure que chaque fibre irritée céde à son ressort : d'où l'on voit que les solides sont rétablis dans la même disposition à s'irriter. Ainsi un homme colére se lasse enfin de quereller, de s'emporter sur le même sujet, parce que les nerfs se déployent alors dans le sens où ils étoient excités, ou suivant le mouvement qu'ils avoient. Mais cet homme colére trouvera bientôt un autre sujet d'emportement, ses fibres étant battuës de nouveau par un sang irritant, qui les fronce à la moindre occasion ; c'est un instrument remonté sur le même ton, d'où s'ensuit la même harmonie, qui sera la même action spécifique des mouvemens qui caractérisent la colére.

Comme dans un corps sain, bien constitué, une quantité médiocre d'alimens appaise la faim, & calme l'irritation de l'organe, jusqu'à ce que la digestion faite, les sucs redeviennent acres, & les fibres, à force de broyer & de trémousser à vuide, s'échauffent & s'irritent ; ce qui renouvelle le besoin naturel, en les remettant dans leur premier état : de même doivent

s'apaiſer & ſe renouveller les envies ou les beſoins des autres organes.

Mais on voit que par un régime déréglé, l'uſage des liqueurs & des alimens échauffans donne une ſoif & une faim artificielles, qui fait boire & manger beaucoup au-delà de ce qui ſeroit néceſſaire pour les mouvemens réglés du corps ; d'où s'enſuit indigeſtion, colique, ou yvreſſe, & enſuite les réſultats ou les humeurs, qui ſont le produit de cette imtempérance, excitant dérechef les fibres, augmentent les beſoins, & les rendent plus preſſans, donnent des goûts biſarres & dépravés. Il réſulte le même inconvénient des différentes modifications & détentes qu'on a données aux fibres des autres organes, en les portant au-delà de leur ton le plus naturel: ainſi plus de fureur pour la Muſique; & encore certaine Muſique, la même qui ſembloit biſarre peu auparavant ; le goût pareil pour les odeurs qu'on avoit trouvées ingrates, pour cette femme qui n'avoit fait aucune impreſſion, qui avoit même paru laide, & on voit que la même raiſon qui fait aimer ce qu'on haïſſoit, fera haïr ce qu'on aimoit.

Quand

Quand une passion nous quitte, ou quand nous croyons la surmonter, c'est toujours (dans l'ordre naturel), ou parce que l'organe qui y servoit, cesse de s'irriter, ou parce qu'un autre trémousse plus vivement. Cet homme qui se plaisoit au son de la Viole, vient à prendre du goût pour un autre instrument; c'est que l'impression de cette autre espéce d'harmonie fait découvrir une nouvelle position, pour laquelle les fibres nerveuses ont encore plus de pente que pour la modification qui résultoit du son de la Viole. Et si les nerfs ne peuvent céder à cette tendance, frappés en sens contraire par d'autres impressions qui les retiennent, l'ame souffrira de ne pouvoir contenter son desir, parce qu'il s'excitera dans le corps les mouvemens propres à faire passer les irritations opposées; d'où s'ensuivra un combat, une situation violente & forcée.

Quand une passion subite s'établit aux dépens de celle dont on étoit occupé, il arrive la même chose qu'à un homme qui se met à table avec un grand appétit. On vient lui dire une nouvelle très agréable, la faim lui pas-

ſe; plus cette nouvelle excite de vibrations vives, plus l'ame en eſt émuë, & moins elle aperçoit celle de l'eſtomach, c'eſt-à-dire moins elle ſent de faim. Si la nouvelle avoit été triſte, la même choſe fût arrivée, & par la même raiſon; c'eſt que l'ame eût plus ſenti la révulſion du cours des eſprits & la contrainte de quelques fibres, que l'impreſſion de celles de l'eſtomach. Souvent les paſſions en apparence les plus foibles, font céder toutes les autres: ce qu'on prend pour une extinction de paſſions, ou une force qu'on a de s'y rendre ſupérieur.

On voit un homme qui renonce aux plaiſirs bruyans du monde, pour aller s'enfermer dans une ſolitude; c'eſt qu'il eſt alors dans l'état de celui qui a paſſé la nuit dans une partie agréable: le lit, le repos, devient l'objet de la paſſion actuellement la plus forte, les muſcles trop long-temps tendus, penchent à ſe relâcher, comme les paupiéres tendent à ſe fermer. De même le tumulte des villes, l'exercice trop outré des paſſions, les accidens de la vie; car ſur une terre que Dieu a maudite, les cauſes qui menent à notre deſ-

destruction, ne manquent pas de prévaloir, & plus on vit, plus on éprouve de peines, tout cela ayant enfin fatigué les fibres, épuisé leurs tremoussemens & leurs détentes les plus vives, l'ame trouve son bien dans le repos, comme elle l'a trouvé dans l'agitation, lorsque les nerfs étoient irrités.

Tout comme les muscles des organes de la voix peuvent recevoir une infinité de modifications qui répondent à toutes les articulations ou les idées qu'ils sont capables d'exprimer ; de même les fibres de l'œil, de l'oreille, du nez, sont susceptibles d'une infinité de positions & de modulations, qui sont les produits des impressions des corps qu'on appelle colorés, sonores, odorans &c. C'est-à-dire, que les fibres des organes étant l'extension du cerveau, ne peuvent recevoir aucune modification, qu'il n'en résulte un raport fixe entre les nerfs, qui vont tous s'unir ensemble; ainsi certain discours excite toujours certaine idée, fait apercevoir un objet déterminé, & cette idée fait trouver le jeu des muscles dans telle position, qui en est devenuë

le ſigne expreſſif, ou l'effet néceſſaire de telle façon d'être des fibres du cerveau. Ainſi donc l'impreſſion de l'aliment, de l'odeur, du ſon, des couleurs, ayant été un effet particulier & caractériſtique ſur les fibres de la langue, du nez, de l'oreille & de l'œil; toutes les fois que ces divers organes, excités par quelque cauſe que ce ſoit, éprouveront la modulation ou la façon d'être que ces objets ont imprimée, cette modification ſera comme repréſentative des mêmes objets: d'où l'ame apercevra tel aliment, tel ſon, telle odeur ou forme de corps, toute choſe abſente comme préſente.

Cela eſt facile à comprendre, dès qu'on s'eſt convaincu que nous n'apercevons point les objets tels qu'ils ſont en eux-mêmes. Nous éprouvons ſeulement les raports qui réſultent de l'action de ces objets ſur nos organes, ſelon la diſpoſition de ceux-ci; car des êtres autrement conformés ne trouveroient point dans les corps les propriétés qui nous y ſemblent les plus eſſentielles. Nous ne ſentons donc que des modifications de nerfs, les proportions d'une fibre à une autre: ainſi ce n'eſt

pas

pas parce que le feu est chaud, le soleil lumineux, l'or pesant, l'aliment savoureux, que nous en avons telles sensations; mais la façon d'être de nos nerfs nous en fait recevoir telles impressions, ainsi que le peson d'une pendule est la cause qui fait marquer les divisions du temps avec une si grande justesse, sans qu'on voye dans ce peson, considéré séparément, aucun raport avec les propriétés d'une pendule, qui résultent de la disposition de ses rouës, & d'un certain assemblage de toutes ses piéces.

La parole, l'écriture, tous les signes arbitraires des hommes sont des unissons établis entre les fibres nerveuses, comme l'habitude d'ajuster les enjambées avec les échellons : ainsi la vûë d'un drapeau noir, le son d'une cloche, porte aux fibres du cerveau la même modification qu'elles auroient, si l'oëil voyoit morte une personne chére; les larmes sont excitées. Ainsi un malade ne peut prendre cette médecine par trop dégoutante : il assure que sa gorge s'y ferme; on le presse, on lui fait honte de cette foiblesse, il avale. Cela veut dire que les fibres de l'o-

l'oreille ſont émuës dans le ſens propre à faire relâcher les muſcles qui dilatent l'œſophage, ſuivant les liaiſons précédemment établies entre ces organes.

Nous pourrions tâcher d'expliquer l'état du délire, du rêve, & la maniére dont on diſtingue le paſſé, le préſent & l'avenir; mais cela meneroit trop loin. Remarquons ſeulement à ce ſujet que l'air, le ſommeil, la poſture où on aura dormi, la variation des eſprits à chaque digeſtion ſelon l'eſpéce & la quantité des alimens, tout cela combiné avec l'exercice précédent des organes, les impreſſions alternatives du cours du ſoleil, les beſoins du corps, la laſſitude qui ſuit toujours la continuité de telle ſituation: le tout donne de grandes variétés dans les différentes maniéres d'aperçevoir les objets; les idées & les paſſions du ſoir ne ſont pas celles du matin, à cauſe des différens produits qui réſultent de l'état ſucceſſif des fibres. En conſéquence de leur détente, de leur endurciſſement dans telle poſition particuliére, la pente générale aux émotions qu'on a ſucées avec le lait, porte à chercher des irritations nou-

nouvelles. C'eſt la principale cauſe de cette prodigieuſe variété qu'on voit dans les mouvemens & la volonté de la même perſonne ; l'eſprit ne peut conſerver de tranquillité, ni le corps de repos : d'où s'enſuit la recherche continuelle de tout ſuperflu ; parce que cette diſpoſition doit naturellement dégouter du néceſſaire qui eſt borné, & ne peut guères donner de variétés.

C'eſt ainſi qu'un homme, ne trouvant plus de goût à quelqu'aliment dans l'état ordinaire, s'agite pour le rendre ſavoureux ; il le met en pâte, en daube, en fricaſſée, & trouve ainſi le moyen de s'exciter des ſenſations nouvelles, en forçant ſes facultés : enſuite de quoi l'eſtomach ne reçoit plus qu'une foible action, des alimens qui ne ſont pas composés de parties fort roides & fort piquantes ; d'où les épiceries trop uſitées, font trouver même des ragoûts inſipides.

Un homme n'a point de plaiſir à remuer les bras & les jambes dans le ſens des mouvemens ordinaires ; mais ſi on les lui attache, il deſirera auſſi-tôt de les remuer. Cet homme regarde

garde la liberté comme un bien ; les nerfs tendent néceſſairement à toutes les poſitions qui en portent le caractére. Leur tendance eſt donc violée par toute impreſſion de contrainte, qui doit porter auſſi néceſſairement le caractére du mal. L'effort des fibres doit donc toujours être déterminé dans le ſens le plus propre à faire la délivrance de leur gêne ; puiſqu'une impreſſion n'eſt génante, qu'autant qu'elle met une oppoſition à la tendance actuelle des fibres : qui ont donc une diſpoſition à ſe déployer dans un ſens contraire. Par conſéquent à proportion que la contrainte eſt grande, c'eſt une marque certaine que les fibres tendent avec un plus grand effort à une poſition différente de celle où la gêne les met, & excluſive de cette gêne.

Si on détache les membres de cet homme, il doit trouver du plaiſir à les remuer, parce qu'il céde pour lors au ſoulagement du corps, à l'état où les fibres penchent à ſe mettre. C'eſt ainſi que les portes fermées donnent envie de ſortir, en faiſant impreſſion ſur les ſens des mouvemens qui vont être réprimés, d'où les eſprits s'irritent,

tent, & font faire effort aux nerfs ; voilà les desirs qui se forment. L'ame doit chercher le soulagement de cet état, & la détente propre des fibres, celle qui répond à l'action qui les a tenduës ; la situation opposée est l'ouverture des portes.

Le *Nitimur in vetitum*, lieu commun des moralistes tant rebattu, & toujours attribué à une corruption du cœur, est un effet très naturel. La défense excite le desir, aussi physiquement qu'une corde qui lie un membre : elle irrite les esprits, en contraignant les fibres qui, tendant nécessairement à la position la plus libre & la plus facile, sont excitées au soulagement de cette gêne ; & c'est se contenter sur l'objet défendu.

On défend à un enfant de manger de l'absynthe qu'il a déja en aversion ; on le met par-là dans le cas de sentir deux espéces de peines : l'amertume de l'absynthe fait une impression contraire à la tendance actuelle des fibres ; la défense porte aussi le caractére du mal, étant une impression forcée. On ne se plait à toute action ou sensation, telle qu'elle soit, qu'autant qu'on y est déter-

déterminé librement & volontairement. L'enfant hait l'abſynthe ; mais il hait la contrainte. On veut ſur toute choſe être libre dans l'exercice de ſa volonté ; & ce qu'on n'aime jamais, ce qu'on hait néceſſairement, c'eſt la contrainte de ſa liberté.

Il faut donc ſentir vivement, qu'une choſe défenduë eſt un grand mal pour n'en avoir pas plus d'envie que d'une choſe permiſe ; puiſque toute choſe égale d'ailleurs, les mouvemens, par leſquels le corps tend à ſe ſoulager de quelque gêne, ſont toujours plus aiſés & plus preſſans que ceux qu'on feroit ſans le motif d'une pareille impulſion.

Cet homme, qui demeuroit depuis tant d'années à Naples, ne fut excité à en ſortir que par la défenſe qu'on lui en fit : ſes nerfs tendoient à leur état le plus libre ; ce qui portoit le caractére du bien. Dès que le Duc d'Oſſone attenta à cette liberté, le ſéjour de la ville devint pénible, parce qu'il ceſſa d'être volontaire ; les fibres furent excitées à ſe délivrer de leur contrainte avec le même effort dont elles tendoient à ſe déployer dans un ſens plus naturel. Tout cela veut dire

que

que le corps & l'ame ne peuvent avoir aucun penchant à telle passion ou position, sans tendre nécessairement à fuir la situation opposée. Par la raison que le corps humain dans l'état ordinaire tend à porter la tête haute, il tend avec le même effort à éviter de la porter baissée ; ce dernier état ne peut manquer d'être pris pour un mal qu'on fuit nécessairement ; à proportion de ce qu'on est porté au bien, qui est à une autre situation.

On pourra nous objecter, qu'on concevroit comment l'ame se plait à céder aux appetits du corps, à ses penchans; mais qui peut la déterminer à contraindre tous les jours la position des nerfs? car il est ordinaire de voir sacrifier l'agréable à l'utile, quoique l'ame souffre de ce combat, jusqu'à en rendre le corps malade. Enfin, comment les muscles peuvent-ils être excités aux mouvemens qui font braver les douleurs, & chercher la mort même? c'est-là sans doute le sens dans lequel les fibres tendent le moins à se déployer, l'effort auquel elles doivent résister le plus; il est alors bien sensible que l'ame ne céde pas au bien du corps.

Pour répondre par ordre à cette objection, nous remarquons d'abord que si les organes de l'homme n'étoient irrités & dépravés, il n'y auroit point cette distinction entre l'utile & l'agréable ; parce que si le corps avoit conservé l'ordre de sa création, l'ame en éprouveroit toujours une sérénité habituelle, fondée sur le sentiment du bien être, puisque l'humanité suivroit alors la tendance que tous les corps ont naturellement à leur destination la plus propre.

Mais à présent le bien utile ne fait guères souvent plaisir, étant toujours contraire à ce qui est capable de causer la destruction du corps, ses maladies, ses incommodités, toutes les dépravations en général ; par conséquent l'utile sera opposé à l'agréable, qui naît de tous les plaisirs forcenés : fruits des passions que nous avons appellées acquises, qui ne sont que des excès ruineux pour le corps & l'ame.

CHAPITRE II.

COmme plus l'homme s'est écarté de sa premiere institution, plus il s'est excité de besoins. L'ordre établi lui laisse goûter les plaisirs, attachés en général à la satisfaction de toutes les irritations diverses. Mais à moins que la conformation ne soit totalement corrompuë, on est fâché d'avoir des passions trop emportées, quoiqu'on ait du plaisir à y céder.

Un organe peut être dépravé sans que les autres le soient ; c'est ce qui fait que tant de gens sont raisonnables sur certains sujets, & s'égarent dans d'autres matiéres. C'est ainsi qu'un homme voit bien le tort qu'il va se faire en cédant à l'irritation de quelqu'un de ses sens ; mais cette irritation est encore plus pénible à souffrir, que les inconvéniens qui doivent résulter d'avoir suivi sa passion : il est alors plus poussé à céder qu'à résister.

D'ailleurs, les produits qui résultent de la satisfaction des passions acquises, laissent d'ordinaire des marques sensibles de dommage pour le corps & la

fortune. On voit des gens qui semblent plus heureux que soi, parce qu'ils ont mieux ménagé leur bien & leur santé, en se modérant dans l'exercice de leurs passions, en donnant la préférence à l'utile sur l'agréable : & ces impressions ont plus ou moins d'effet pour réprimer nos penchans, selon que ceux-ci sont plus foibles, ou que celles-là trouvent plus de disposition à s'établir; c'est-à-dire que l'un ou l'autre l'emporte, selon qu'il reste encore plus ou moins de tendance au vrai bien.

Un homme éprouve un combat violent entre l'attrait d'un objet, & les inconvéniens attachés à se satisfaire. Il pese, il balance le plus agréable d'une part, le plus utile de l'autre: cela veut dire que d'un côté les fibres éprouvent des vibrations vives, tendantes à les déployer dans le sens qui répond aux mouvemens, propres à faire la joüissance de l'objet selon la nature dont il est; de l'autre côté sont les impressions du tort qu'on se va faire, des inconvéniens qui doivent résulter de ce qu'on se sera satisfait. Tout cela est une modification des fibres du cerveau

veau dans un ſens contraire & révulſif de celui qui attireroit les eſprits dans les muſcles, dont l'action ſeroit propre à contenter la paſſion. Et pendant que l'ame balance, que les eſprits ſont attirés ou repouſſés ſelon les vibrations des nerfs qui éprouvent des impreſſions en ſens divers & oppoſés, il s'excite d'autres ébranlemens qui multiplient les raiſons pour & contre; ainſi que la vûë d'un objet, l'articulation d'un mot rappelle les mouvemens des muſcles dans le ſens où ils ont été fléchis. C'eſt dans cet état que l'ame évaluë le préſent certain vis-à-vis d'un avenir douteux, la peine dont réſulte un bien, & tous les dégrés de l'un & de l'autre.

Ainſi, quand la contrainte qu'il faut ſouffrir pour parvenir à tel bien, porte à s'en détacher, c'eſt qu'alors il y a des nerfs qui éprouvent une gêne plus marquée, que ne l'eſt la pente de ceux qui portent à l'objet du bien: de même un homme altéré trouve une fontaine cachée parmi des ronces qui le piquent, & cauſent la rétraction de ſes muſcles; la peine en paſſe le plaiſir. Mais la ſoif augmente, l'œſophage en

ſe deſſéchant, détermine le cours des eſprits, le corps eſt porté avec plus d'effort à ſe mettre dans l'attitude, propre à faire paſſer la plus grande gêne; d'où il réſulte que cet homme ſe ſoumet aux piqûres, & en éprouve moins de douleur, à proportion de ce que le ſentiment de la ſoif eſt plus pénible.

Il y a deux façons de ſe réſoudre à la douleur, & au riſque de perdre la vie ou les membres, lorſqu'on eſt pouſſé par quelque paſſion vive, ou lorſqu'on s'y détermine avec réflexion; ce qu'on appelle de ſang froid. C'eſt ainſi, dans le premier cas, qu'un homme qui a pris de l'Opium, de l'eau de vie, de la poudre à canon, ou qui eſt bien animé de quelque paſſion, ne ſentira pas dans un combat les frayeurs ordinaires de la mort, ni l'effet d'une bleſſure; parce qu'il ſentira davantage l'irritation particuliére de la paſſion qui l'agite, le bruit des armes, des tambours & des trompettes, l'émotion propre du ſang & du carnage, qui détermine les eſprits & les nerfs à telles eſpéces de mouvemens & de vibrations. C'eſt alors un état approchant de

de celui où un homme yvre, ou en délire, se donne des coups de couteau, & se meurtrit sans en ressentir de douleur. C'est ainsi qu'un dogue furieux, attaché à une bête sauvage, se laissera blesser; même couper des membres, plûtôt que de quitter sa prise; parce que l'irritation des esprits, & tout l'effort de tension dont les fibres sont capables, se portant aux muscles des machoires, cet état, cette disposition actuelle fait toujours l'effet du sentiment le plus vif, d'où les autres muscles sont dans le relâchement, & comme dans l'insensibilité, par la même méchanique qui empêche les loups & les vautours de pouvoir dévorer leur proye, tandis qu'ils courent ou qu'ils volent: si quelque cause faisoit diversion des esprits, le chien seroit contraint de déserrer les dents, la machine devant céder inévitablement au ressort qui la pousse avec plus de force; c'est ainsi que la suspension du cours des esprits dans quelque nerf, engourdit un membre, jusqu'à le priver de sentiment & de mouvement.

Enfin, c'est la même raison qui empêche l'homme de souffrir, lorsqu'on

lui coupe des parties cangrenées; parce que l'impreſſion du reſſort général ne s'y communique plus; les rapports établis entre les fibres ſont interceptés: & de même, dans tout tranſport violent qui détermine le cours des eſprits & l'action des nerfs dans quelque partie du corps où la force & le ſentiment augmentent à proportion, ils doivent diminuer d'autant dans les autres organes; & cette méchanique a lieu pour le plaiſir, la douleur, l'amour, la haine, & en général pour toutes les autres paſſions de l'ame.

Reſte à comprendre, comment on peut ſe déterminer de ſang froid à ſupporter la mort, même la plus cruelle.

Un homme qui a reçu une inſulte, cherche à ſe battre avec ſon ennemi au péril de ſa vie. On voit ces Indiens, empreſſés à ſe faire écraſer ſous les rouës du chariot qui porte leurs Idoles; cette femme ſe brûler vive avec le corps de ſon mari: tout cela s'exécute avec réflexion, en reſſentant toute la douleur & l'horreur de la mort.

Nous répondons, que l'ame n'a pû ſe

ſe diſpenſer de céder aux impreſſions qui la portent à ſouffrir les plus grandes peines & la déſtruction du corps, de la même façon qu'elle ne peut s'empêcher de recevoir l'impreſſion d'une pierre, du heurt d'une poutre, de la vapeur du charbon, la vûë d'un maſſacre qui lui donne néceſſairement de l'horreur.

Nous remarquons d'abord, que la différente ſtructure des nerfs & des parties du corps répond à différentes eſpéces de ſenſations & paſſions; & de même ſelon les diverſes maniéres dont les fibres ſont tourmentées ou génées dans leurs poſitions, il en réſulte differens dégrés de peine & de ſouffrances: un cor au pied, un panaris, un fétu dans l'œil, une brûlure à la main, font toute une autre eſpéce de douleur, qu'un coup de lancette, une arrête dans la gorge, une dent arrachée, un gravier dans l'urétre; & ſelon les tempéramens on ſupporte avec plus ou moins de courage ces différentes impreſſions.

Ainſi il y a des gens, qui ſe tirent en braves d'une diſſenterie ou d'une petite vérole qu'ils affrontent; tandis qu'ils

ne peuvent ſe riſquer à paſſer le plus petit bras de mer, à s'expoſer devant une épée nuë, quoiqu'ils ſoient très en état de défenſe. Ces différentes eſpéces de courage viennent de différentes ſubdiviſions des fibres, des formes qu'elles prennent dans leurs épanoüiſſemens, leurs prolongemens hors du cerveau; d'où ces fibres ſont plus ou moins ſuſceptibles de certains raports dans leurs ondulations: ce qui fait que le même dégré de froid, la même eſpéce de fiévre, le même procès perdu, donnent tant de variété dans les dégrés de ſenſation que deux hommes en reſſentent.

Les bêtes même éprouvent des impreſſions, capables de les faire ſurmonter les effets de la douleur. Un cheval eſſuïera plûtôt vingt coups d'éperon que de paſſer auprès d'une charogne ou d'un moulin. Tout cela vient de ce que la douleur ou la peine n'eſt attachée qu'à la gêne, au dérangement de l'état le plus naturel des fibres du cerveau : ainſi du liége qu'on coupe, l'attouchement d'une ſouris, l'odeur d'une pomme flétrie, l'aſpect d'un crapaud, toutes ces impreſſions peuvent ren-

rencontrer un cerveau d'une telle contexture, que ses fibres en soient plus génées dans leurs positions, qu'elles ne le seroient par des blessures considérables des bras ou des jambes. Car on doit faire attention, que lorsqu'on blesse ou déchire quelque partie du corps, qu'on coupe un membre, ce n'est pas parce que ce membre est coupé que l'ame sent de la douleur; mais c'est qu'on n'a pû le couper sans que les fibres du cerveau n'ayent été contraintes dans leurs positions, dérangées de leur tendance actuelle, qui est tout ce que l'ame aperçoit.

On voit que les chairs peuvent être blessées, séparées dans la cangréne ou dans l'état d'une simple vapeur histérique, sans que l'ame en éprouve de sentiment douloureux; puisque quelque disposition qu'on donne alors aux fibres charnuës en les tiraillant ou séparant, cette façon d'être n'est point communiquée jusqu'au point de réunion des nerfs, comme nous l'avons déja remarqué.

Ceci sert à faire voir encore, combien on se trompe dans la distinction éta-

établie entre les peines du corps & celles de l'esprit ; car la plûpart des gens s'imaginent, que la douleur d'un coup de pierre, ou d'une épine dans le doigt, est bien plus une peine du corps que le chagrin d'une banqueroute, ou de la mort d'un ami. Toutes les espéces de peines sont des sentimens de l'ame ; mais elles sont toutes également occasionnées par la contrainte des fibres du cerveau.

Vanter le bien de quelqu'objet, la mort même, c'est porter les nerfs à une pente spécifique ; c'est pousser l'intérieur des ressorts. Lorsque les anciens Philosophes persuadoient à leurs disciples que la mort étoit un bien, ils excitoient des appétits, des tendances de fibres ; causes de desirs si vifs, que l'ame devoit regarder comme un mal, tout ce qui arrêtoit la joüissance de ce bien : d'où la vie devenoit à charge ; tout l'effort des fibres tendoit à les délivrer de leur gêne.

Un homme qui a froid, prend pour un mal de se voir ôter son manteau : mais, on lui fait avoir chaud, on excite le soulagement propre ; il éprouve du

du bien à quitter lui-même ce manteau.

Personne ne peut souffrir sans douleur un frottement de la peau, capable de la blesser; mais qu'on répande sur quelqu'un de cette poudre que tout le monde connoît, qui excite tant de démangeaison, on éprouvera du plaisir dans le frottement le plus rude, même jusqu'au sang & à la déchirure de la chair. C'est de même, qu'on excite des irritations, dont l'effet propre peut être l'acte de perdre la vie ou les membres aussi physiquement, que l'action de se gratter est le soulagement de la démangeaison.

On met un homme dans le cas d'avoir besoin de mort & de douleur, comme de la main du Chirurgien pour lui couper un bras, de cette médecine si desagréable, mais capable de remettre les nerfs dans l'état le plus libre, en rendant la santé, les plaisirs perdus. A l'homme qui est le plus attaché à la vie, il n'y a qu'à la lui faire trouver bien pénible ou douloureuse; si d'autres impressions ne combattent, les fibres céderont à la plus forte impulsion, qui fera tendre au soulagement

de

de leur contrainte comme au plus grand bien.

Tant que le corps eſt animé, l'effort de ſes mouvemens doit toujours tendre à le mettre dans la ſituation la plus aiſée, la plus naturelle à l'état actuel des fibres du cerveau; puiſque les muſcles qui meuvent le corps, n'en ſont que l'extenſion. Ainſi, pour que l'ame ſe détermine à ſouffrir les douleurs & la mort, il faut qu'elle éprouve l'impreſſion d'un mal encore plus grand, qui répondra à une poſition de fibres plus génée; d'où l'ame ſe mettra néceſſairement dans la diſpoſition la plus facile, ou plûtôt la moins pénible, celle qui ſera toujours l'excluſive de la plus grande gêne. La volonté eſt toujours portée au bien, éloignée du mal, ainſi l'ame, tendant eſſentiellement à ſa liberté, à ſon bien, doit ſe porter toujours aux diſpoſitions où il y a moins de contrainte; & le corps & l'ame étant unis intimement, là où la volonté a un penchant libre, les fibres ont une tendance au même effet. Ainſi donc, cet homme ſouffre les douleurs de la torture, & la mort mê-

même ensuite, plûtôt que de reveler l'endroit où son ami proscrit est réfugié; c'est que l'acte de trahir l'amitié faisoit l'impression d'un mal encore plus grand, que les douleurs de la question & de la mort, violoit encore plus la tendance actuelle des nerfs: le corps de cet homme devoit nécessairement se mettre dans l'attitude où les fibres du cerveau étoient moins génées; & cela veut dire, qu'il lui étoit encore moins difficile, ou moins pénible d'avoir les muscles du corps distendus & déchirés, que ceux des organes de la voix dans les inflexions, propres à reveler le secret qu'on vouloit arracher.

Comme les bêtes, quoique pures machines, imitent les mouvemens de l'homme, expriment les apparences du plaisir, de la douleur & des autres passions, nous pouvons prendre des exemples parmi elles. Ainsi cet animal, qu'on tient par la queüe, la laisse entre les mains pour s'échaper, quoiqu'on ne le serre pas d'une façon à lui faire sentir aucune impression de douleur; mais il suffit que la situation où on le tient, fasse une disposition encore

re plus violente, plus forcée pour les fibres du cerveau, que la séparation de la queüe d'avec le reſte du corps. C'eſt-à-dire, que quoique le ſang coule, & que les muſcles ſoient viſiblement déchirés, cet état même, qui viole ſi ſenſiblement la diſpoſition du corps, ne géne pas tant les nerfs dans leur origine, leur point d'union, que l'impreſſion de la main qui tient l'animal, & qui l'effarouche. La même cauſe fait que cette caille ſe caſſe la tête contre les barreaux de ſa cage.

Chaque animal a certaines propriétés fixes & inaltérables, dépendantes de ſa conformation primitive; ainſi les fibres de la caille ont une tendance eſſentielle aux mouvemens propres à la faire voler & courir en liberté. Tout l'effort de cette diſpoſition des nerfs ſe porte donc également à éviter l'état contraire, qui ſeroit de ne pouvoir courir ni voler; par conſéquent la caille doit tourner, révulſivement contre les barreaux de ſa cage, toute la tendance dont elle eſt capable pour la liberté de ſes mouvemens.

Il n'eſt pas néceſſaire que tel individu vive, mais il eſt néceſſaire que l'eſpéce

péce ait des tendances fixes qui la caractérisent ; ainsi la caille doit encore plûtôt périr, que de manquer de remplir ses attributs essentiels, qui tendent au plus grand bien de l'espéce en général.

On frappe un tigre ou un agneau ; l'un s'enfuit, l'autre se retourne pour mordre ou déchirer. C'est la même méchanique qui préside à ces mouvemens opposés.

La tendance propre de chaque animal étant génée, doit toujours faire un effort de réaction, propre à le mettre dans l'état le plus convenable à sa conformation, à ses attributs ; puisqu'alors ce qui a été géné, se rétablit. L'état le plus facile où doit se mettre nécessairement tout animal, est celui où il éprouve le moins la gêne de l'impression ; d'où le renard se cache dans son trou, la tortuë dans son écaille, la grenoüille saute dans l'eau, l'agneau fuit, & le tigre déchire.

Sur quoi nous remarquerons, que le peuple croit qu'il y a des animaux fiers & généreux, tels que le cocq & le lion, qui semblent dédaigner un poulet ou un petit chien ; tandis qu'ils

chercheront à combattre un dogue ou un autre cocq. C'eſt un ordre utile pour la conſervation des eſpéces, qui empêche les plus puiſſans de détruire les plus foibles; mais cela vient de ce que l'impreſſion de ceux-ci n'eſt pas capable d'irriter les autres dans un ſens contraint, ne porte pas aſſez le caractére du mal, pour que l'effort de la tendance ſoit excité à faire l'excluſion de cet état. L'élaſticité réactive des fibres n'a lieu qu'à proportion, & dans le ſens qu'elles ſont génées; alors le penchant de leur détente ſeroit pour le tigre l'action de déchirer, pour le cocq celle de joûter, pour le taureau de frapper de la corne &c.

L'agneau fuit, parce qu'il ſe trouve foible par raport à l'impreſſion, ainſi qu'un arbre géné par la rencontre d'un mur ou d'un lien dont on l'attache, tend à pouſſer le mur, ou rompre le lien qui s'oppoſe à ſa direction la plus naturelle: ſon effort le plus propre, qui étant plus puiſſant que le mal, ſurmontant l'impreſſion de la gêne, c'eſt le cas du tigre qui déchire, en réagiſſant & ſe débattant contre l'objet qui viole ſa tendance; & lorſque l'arbre

bre plus foible que le mur ou le lien, se détourne dans le sens qui lui reste le plus facile, c'est l'agneau, trouvant sa sûreté ou son soulagement dans la fuite.

Une baguette irrite un chien, & un gros bâton lui fait peur; c'est qu'il est fort contre l'impression de la baguette, & foible contre le bâton. Tout animal est nécessairement tourné en fuite, lorsqu'il trouve son plus grand mal dans l'effort même, l'acte de repousser celui qu'il souffre. Ainsi les hommes & les bêtes sont réputés lâches ou timides, quand leur tendance est foible contre l'objet de sa contrainte, ils trouvent de plus grands maux à se défendre. C'est comme un homme qui tend à se soulager de quelque besoin pressant, causé par la gêne des fibres de l'estomach, des intestins ou de la vessie; mais il n'ôse se débattre contre l'objet de cette irritation pénible, parce que les organes ne peuvent alors remplir leurs fonctions, sans qu'il en résulte des sensations plus douloureuses, que n'étoient celles des besoins: ces organes sont plus génés dans le sens même où ils tendroient à se soulager.

La même cauſe qui fait trouver au lapin ſa ſûreté, ou le ſoulagement du mal, en fuïant dans ſon trou, l'en fera ſortir s'il y rencontre un furet.

On doit voir que la brebis, le liévre, le pigeon, la perdrix, qui ſemblent lâches & foibles, ſont auſſi courageux contre d'autres animaux, que le ſanglier & le taureau ſauvage peuvent l'être contre l'homme. Ils employeront des coups de tête & de pattes, ou de bec & d'aîles, de même que ceux-ci ſe débattront contre l'objet de leur gêne, par l'emploi de la force de leurs cornes & de leurs défenſes; de même qu'un chardon, ou un arbre plié tendroient à piquer ou abattre un homme, en ſe rétabliſſant dans leur tendance naturelle, tandis qu'un brin d'herbe ou d'oſier n'auroient le même effet que ſur des chenilles ou des fourmis.

D'où il arrive, qu'une grande impreſſion de gêne tourne tout animal en fuite, lorſqu'elle eſt dans cette proportion qui oblige l'anguille, le haneton, la grenoüille, qu'on ſerre dans la main, à s'efforcer contre cette main qui fait violence à la poſition de leurs

leurs fibres : mais si on les contraint à l'extérieur par l'impression de quelque corps dur, ou l'approche du feu, la plus grande gêne rend plus facile l'état de souffrir la moindre ; d'où ces animaux rentrent dans la main. Toujours de même que les fibres du tigre, irritées & génées par l'impression de l'homme, étoient prêtes à faire l'effort, propre à la réaction de leur tendance, dont le rétablissement eût été l'acte de déchirer l'objet du mal. Il survient une grande troupe de gens armés, dont l'impression éloigne le corps du tigre aussi physiquement, qu'un grand vent ou autre force oblige le chardon de rester plié contre sa tendance à faire ressort, & à piquer en se rétablissant. Enfin, c'est de même que s'il étoit poussé avec une poutre ; d'où la résistance à un tel effort deviendroit plus difficile pour le tigre, que les mouvemens qui le feroient détourner ou reculer.

Nous pouvons conclure de tout ceci, que tous les animaux sont également braves ou timides, ou dans le vrai, ils ne sont ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire, qu'il ne résulte des effets

de force & de courage que rélativement au raport qui se trouve entre l'impreſſion & le ſujet qui la reçoit.

Ainſi donc, quelle eſt la cauſe du mouvement des muſcles, qui donnent au corps tant de diverſes ſituations? C'eſt qu'il a par ſa conſtruction une diſpoſition néceſſaire à éprouver des irritations qui le tireront inévitablement de l'inaction, & de l'inſenſibilité. Après un certain temps l'œſophage, l'eſtomach, les inteſtins ne peuvent manquer de s'irriter, les fibres du cerveau éprouvent différentes gênes qui font les beſoins d'une autre ſituation, tendant à mettre le corps dans la poſition la plus libre, ou la moins contrainte; de même que la toux, les baillemens, les ſoupirs ſont l'effet d'une diſpoſition moins pénible, dans laquelle les poumons tendent à ſe mettre, en faiſant l'expulſion du ſang, des vents, ou des humeurs qui les embarraſſent. Tout cela s'exécute par l'effort de cette tendance qu'ont originairement tous les corps à ſe mouvoir dans le ſens le plus facile, celui où ils éprouvent moins de contrainte ou de réſiſtance.

Le corps est déterminé à ses mouvemens, comme une montre à faire les siens lorsqu'on la monte; par cette action on géne un ressort qui tend à se soulager, à se détendre; mais par la construction de la machine, il ne peut le faire que selon certaines loix fixes, dépendantes de la forme du balancier & de l'engrainement des rouës & des pignons: d'où s'ensuivra le mouvement des éguilles, réglé par les divisions qu'on a données à la mesure des détentes du ressort. Le corps humain est de même l'assemblage d'une infinité de ressorts liés ensemble, qui tendent toujours à nous mettre dans la situation qui répond à leur détente la plus libre; & elle se rétablit ensuite dans la forme & l'effet de ressort par les irritations, les gênes des passions naturelles & acquises.

Il résulte de tout ceci, que les phénomenes, qu'on voit dans les opérations du corps les plus composées, viennent d'une loi aussi simple, que celle qui fait élever l'eau du côté où on la décharge de la pesanteur de l'air. Les suites d'une même cause ne donnent de différence apparente, que

par la conformation diverſe des êtres qui éprouvent ces effets.

CHAPITRE III.

NOus avons vû qu'on prenoit une choſe pour un mal, lorſqu'on en éprouvoit une impreſſion contraire au ſens de la diſpoſition actuelle des fibres ; ce qui eſt violer la conformation, & doit toujours porter le caractére du mal, c'eſt ce qui fait qu'il eſt ſi variable & ſi arbitraire : c'étoit un mal pour l'ame d'avoir longtems les bras élevés, c'en eſt un à ce Faquir de les abaiſſer, à cette femme de marcher ſans talons.

Les muſcles des bras de Caton étoient émûs dans le ſens propre à déchirer ſes entrailles, quoiqu'il en ſentît de la douleur ; mais il s'étoit donné par des exercices ſucceſſifs une telle conformation de fibres, que l'impreſſion de voir Rome aſſujettie à Céſar, lui étoit auſſi inſupportable que le ployement de ſes bras à revers. La tendance naturelle des nerfs à faire la conſervation du corps, avoit été altérée au point de lui faire trouver plus de

de facilité aux mouvemens révulsifs, propres à la destruction de son être.

On est déterminé à cette extrémité cruelle de sacrifier sa vie par une impulsion, semblable à celle qui excite les esprits de ce criminel à se porter aux muscles qui font avancer le corps, pour aller au lieu de l'exécution. La présence du boureau, la vûë des archers, l'appareil assuré du supplice, persuadent à l'ame la nécessité de mourir, & la déterminent à céder sans résistance; parce que même dans cet état affreux la tendance au bien est toujours si forte & si présente, que ce criminel attache encore une idée de bien à montrer du courage & de la fermeté aux spectateurs, comme il est empêché de résister & de se débattre par la peur de souffrir plus de mal.

C'est ainsi que l'appareil du deshonneur inévitable qui suit le refus de se brûler, ou de se battre en duel, faisant l'impression d'un mal plus grand que la mort même, cette femme des Indes, ou cet homme d'Europe se persuadent la nécessité de sacrifier leur vie pour éviter la plus grande peine,

toujours par cette tendance au bien qui ne peut les abandonner.

Comme on voit des ſignes évidens de ſouffrance ſur le viſage & toute la perſonne de celui qui eſt prêt de ſe faire couper la jambe, ou qui va au combat en victime du point d'honneur, on juge de la contrainte où ſont alors les nerfs; c'eſt un état viſiblement forcé pour eux: il eſt aiſé de ſe figurer que c'eſt le ſentiment de l'ame qui réduit le corps à cette extrémité, & à laquelle il ſemble reculer; on admire très diſtinctement le courage de l'un, & la foibleſſe de l'autre, parce que les ſignes extérieurs de la peine de l'ame, exprimée par le corps, ne ſont attribués qu'à la douleur de l'amputation, ou au riſque qu'on court dans le combat.

Mais l'ame ne manifeſte point, par des ſignes diſtinctement ſéparés, l'autre eſpéce de peine qu'elle éprouve par la peur de la cangréne qui viendroit à la jambe, celle du deshonneur qui ſuivroit le refus de ſe battre. Ces deux impreſſions ſont cependant l'effet d'un plus grand mal que celui de

de l'amputation, & du risque qu'il y a de perdre la vie en combattant; mais cet état, qui géne le plus la tendance actuelle des fibres du cerveau, est confondu avec l'autre. C'est-à-dire, que comme c'est l'impression d'un plus grand mal qui détermine à en souffrir un moindre, le produit de ces deux effets est toujours exprimé par les mêmes signes; ce qui empêche qu'une souffrance ne soit distinguée de l'autre.

Il n'y a point de différence, quant à l'efficacité de la cause qui détermine, entre celui qui cherche la mort volontairement, & celui à qui on la fait souffrir par force. Il semble que l'un endure ce qu'il ne peut empêcher, au lieu que l'autre donne sa vie par des idées fausses & ridicules. Cependant ce n'est plus là qu'est son tort; il est aussi fondé à souffrir la mort, que le criminel à se laisser pendre. Les motifs sont aussi puissans; mais il ne devoit pas les laisser s'établir, prendre tant de force: il falloit en prévoir les suites, comme le criminel devoit ne pas faire de vol, ou ne se pas laisser arrêter par la Justice.

Un

Un homme auroit beaucoup de tort de se laisser lier pieds & mains par un enfant, qui lui ôteroit ensuite son épée, mais il auroit beaucoup de raison de céder à l'impression des liens qui l'attacheroient, à celle qui résulteroit de l'épée, prête à le percer. Ainsi la foiblesse qu'on a, le tort qu'on se fait, est de s'engager dans de faux principes ; & ces faux principes trouvent des facilités à s'établir, selon que le sujet est corrompu, aussi physiquement que l'estomach est dépravé, lorsqu'il appette le plâtre & le charbon dans les pâles couleurs, que la femme grosse a les humeurs altérées, lorsqu'elle est réduite à prendre pour un bien la satisfaction des desirs les plus extravagans. Ainsi donc, celui qui s'ôte la vie pour le sujet le plus foible & le plus ridicule, céde à une impression aussi grave & aussi solide, que celle qui porta Caton & Decius à se sacrifier ; le mal est de s'être mis dans le cas déprouver de trop grands effets de très petites causes.

Comme l'habitude d'une vie molle & efféminée a pû attendrir successivement les organes au point de faire ressen-

sentir une peine très réelle de la foible impression du plis d'une feuille de rose ; à force de s'exciter des sensations vives, les humeurs se sont dépravées, les nerfs ont pris des habitudes de vibrations irréguliéres : d'où on s'est mis dans la nécessité de se plaire à l'exercice des passions les moins naturelles.

L'altération du tempérament fait prendre pour vrais besoins les irritations à vuide des organes, comme les épreintes de la colique, ou les fausses douleurs de l'accouchement qui ne sont que les suites d'une intempérie d'humeurs, ou d'une indigestion. Plus on altére sa conformation, c'est comme admettre plus de faux principes, dont les conséquences trop bien déduites, écartent nécessairement & de plus en plus de ce qui feroit le véritable bien, la fin naturelle & légitime de notre être, selon sa premiére destination. C'est de même que le délire & l'yvresse obligent l'ame de voir des objets doubles ou qui ne furent jamais, des spectres au pied du lit ; & cet état détermine les muscles aux mêmes mouvemens, que si tout cela étoit réel.

Si

Si cet yvrogne n'avoit point étouffé ſa raiſon, il n'eût pas expoſé ſa vie mal à propos; il ne ſe fût pas fait tel tort, ne ſe fût pas attiré telle douleur, de même que ces Grecs & ces Romains ne ſe ſeroient point donné follement la mort, s'ils n'avoient été élevés dans les mœurs de Sparte & de Rome. Les idées de gloire ou de bien qu'on attachoit à ces morts volontaires, dérégloient le cours des eſprits & les oſcillations des fibres auſſi phyſiquement que le vin.

Et comme Dieu, en créant ce monde, a voulu qu'il ſubſiſtât, il eſt ſenſible qu'aucune impulſion naturelle ou légitime ne peut mener l'ouvrage du Créateur à ſe détruire lui-même pour des objets, qui ne peuvent faire ſon plus grand bien.

Il eſt aiſé de voir, que l'envie, l'orguëil la vengeance, les paſſions les plus criminelles, ne viennent que de la tendance que les hommes ont vers le bien; tendance qui a été corrompuë, detournée ſur de faux biens, mais dont la force n'a point été affoiblie. Selon toutes les différentes maniéres dont on peut violer ſa conformation, en s'excitant

citant des irritations & des penchans forcés, le bien paroîtra sous autant de formes ou de caractéres; d'où on voit combien il sera arbitraire. Ainsi on ne fait son propre mal & celui d'autrui qu'à force d'aimer le bien, que par l'impulsion de cette tendance on ne tuë, on ne vole, on ne se détruit soi-même, que pour être mieux.

C'est un tort qu'on nous fait, d'avoir de l'argent, des dignités, de la réputation; toutes ces choses attirant la considération des hommes, portant le caractére de biens, on sent dès-lors qu'ils sont faits pour soi, & raisonnant conséquemment sur un faux principe, on doit avoir de l'envie & de la haine pour quiconque prétend partager ces avantages: toute félicité que les autres hommes s'approprient, semble être un vol qu'ils nous font; puisqu'on est fait pour le tout, c'est une injustice de n'avoir qu'une partie. Mais ce qui fait sentir qu'il faut qu'on se soit trompé dans le principe, que l'effort des nerfs ait tendu à des effets qui n'étoient pas le bien le plus véritable, c'est que ces idées de bien ne sçauroient subsister dans la pratique.

On

On eſt obligé de faire des loix pour réprimer les effets de cette tendance déréglée: ces loix viennent encore de cette diſpoſition à ſe réparer, que le Créateur a mis dans tous les corps, en donnant à ce monde une telle conformation, que l'ordre renaît du trouble même; c'eſt ainſi que le méchant ſert à l'entretien de cet ordre, lorſqu'il cherche à le renverſer. Il tuë, il vole; s'il eſt foible, il ſert d'exemple aux ſcélerats; ſi la rencontre des circonſtances lui eſt favorable, il vient à craindre pour lui ce qu'il a fait aux autres: d'où réſultera des loix contre le vol & le meurtre.

Ainſi les Eſpagnols ſouffrent diſette de bled; auſſi-tôt l'avarice, l'intérêt les ſecourent au défaut de la Charité: on leur porte du bled en abondance pour le vendre à un prix uſuraire; on n'en portera point aux Samoïedes. Sont-ils oubliés par cette tendance générale qui fait le bien de l'homme? non, car ce qui empêche qu'on ne leur en porte, c'eſt qu'ils n'ont point de ſuperflu en quoi le payer; mais cette même raiſon les a mis en état de ſe paſſer de bled: ils ne l'ont point ce ſuper-

ſuperflu, parce qu'ils ſont reſtés dans une nature, une conformation, capable de ſubſiſter ſans l'uſage du pain par d'autres reſſources qui ſuffiſent au tempérament des Samoïedes, & qui ne ſuffiroient pas à celui des Eſpagnols, accoutumés au pain.

Mais là principale ſource de cette fatale diſpoſition, qui rend les hommes ſi ſuſceptibles de déréglement, eſt toujours dans le principe pernicieux qui s'établit dès la naiſſance, & dont nous remarquons dans le cours de cet Ouvrage tant de ſiniſtres effets. C'eſt le lait des femmes qui donne les premieres déterminations à tous les vices, dont l'eſpéce humaine peut être ſuſceptible: il corrompt le tempérament dans le Phyſique & le Moral, par la tranſmiſſion des maladies & des paſſions effrenées; les humeurs & les ſolides des nourrices étant plus altérés & rendus plus différens de la conformation naturelle, que tout cela ne l'eſt dans aucune autre eſpéce de créature. Les enfans reçoivent toutes ces modifications vicieuſes, leurs fibres en prennent les ployemens les moins naturels, les tendances les plus biſarres; d'où les idées

du bien & du mal, de la vertu & du vice, du vrai & du faux, tout, devient incertain ou arbitraire. Nous finissons en remarquant l'importance du temps où l'enfant suce les passions : on ne peut combattre les mauvaises impressions du lait par l'éducation, l'enfant n'en étant pas encore susceptible; ainsi elles s'établissent pleinement & librement, la raison ne se développant qu'avec l'âge, & n'étant souvent qu'un fruit de l'éducation & de l'expérience.

TRAI-



TRAITÉ DE LA COMMUNICATION DES MALADIES & des PASSIONS.

Avec un Essai pour servir à l'Histoire naturelle de l'Homme.

QUATRIÉME TRAITÉ.

CHAPITRE PREMIER.



APrès avoir examiné les maux que le lait des femmes cause à l'espéce humaine, nous devons rechercher les moyens de pouvoir s'en passer, en suppléant aux besoins des enfans par

une meilleure nourriture. Ces moyens ſemblent bien faciles à trouver dans le lait des bêtes domeſtiques; telles que la vache, la jument, l'âneſſe, la chévre, la brébis.

Les détails où nous ſommes entrés ſur les mauvais effets du lait des femmes, pourroient nous diſpenſer d'examiner celui des bêtes. On voit qu'il ne peut manquer d'avoir des qualités oppoſées ; & nous le croyons auſſi capable de faire la *ſaineté* du corps & le calme de l'ame, que celui des femmes l'eſt de donner les maladies & le trouble des paſſions. Tous les inconvéniens que nous avons remarqués dans l'uſage du premier lait, ſont des raiſons de préférence pour celui dont nous parlons ici. Si les vices du lait des femmes ſont prouvés dans les trois précédens traités, les avantages du lait des bêtes ſont certains en conſéquence; mais l'ordre ſemble demander que nous rendions ſenſibles pluſieurs différences à ce ſujet.

Si pour allaiter un enfant, on propoſoit une nourrice modérée dans tous ſes appétits, exempte des folles paſſions qui altérent le ſang, d'une humeur

meur toujours égale, & du régime le plus ſain & le plus uniforme, nourrice d'ailleurs très robuſte, & abondante en lait, il ſemble qu'il n'y auroit pas à héſiter: cependant c'eſt à une nourrice de ce caractére qu'on préfére toujours la premiere femme qui ſe rencontre, quoiqu'on ſçache parfaitement qu'elle eſt ſujette aux paſſions les plus emportées, aux appétits les plus déréglés, qu'elle a une diſpoſition très prochaine à toutes les maladies qui peuvent être le fruit de l'intempérance & du mauvais régime de vie, expoſée de plus chaque jour à la diminution, ou même l'abolition de ſon lait.

Il n'y a en effet que la force du préjugé, & de l'habitude où on eſt de voir les femmes allaiter les enfans, qui puiſſe empêcher qu'on ne leur cherche d'autres nourrices; ou bien on eſt perſuadé que le lait des bêtes n'eſt propre que pour leur eſpéce, & qu'il perd toute ſa vertu, étant ſucé par l'enfant, qui trouve le lait de la femme plus analogue à ſa complexion. Il nous ſera facile de calmer les inquiétudes qu'on peut avoir là-deſſus.

On ne ſçauroit douter que le lait des beſtiaux ne ſoit très ſain & très nourriſſant ; l'expérience nous le fait aſſez connoître, puiſque nous le voyons tous les jours avec ſuccès employer comme un ſpécifique dans les maladies réputées les plus incurables, & après que tous les remedes ont échoüé. On ne doit point appréhender que ce lait ſoit une trop forte nourriture pour les enfans, à qui on fait ſupporter, même dès la naiſſance, l'uſage de la boüillie, qui n'eſt que ce même lait, mais réduit dans une eſpéce de pâte viſqueuſe, ni cuite, ni levée, très capable d'engorger les vaiſſeaux, & de cauſer des coliques & des indigeſtions ; mauvais ſupplément qu'on ſe trouve obligé d'ajoûter au lait des femmes. D'ailleurs, les peres & meres, nourris de la chair des bêtes, ont mis aſſez d'analogie entre le lait de celles-ci & le tempérament de leurs enfans.

La même proportion paroît ſubſiſter entre l'uſage de la chair des animaux dans l'âge d'homme, & celui de leur lait dans l'état de l'enfant à ſa naiſſance, avec cette différence, que le lait des beſtiaux eſt à tout âge la nourriture la plus

plus saine & la plus propre à être changée dans notre substance; aussi voit-on des corps altérés & épuisés par les maladies & l'exercice immodéré des passions, se rétablir avec l'usage de ce lait seul. Et s'il peut avoir une efficace si merveilleuse sur des tempéramens qui ont pris toutes sortes de plis & d'habitudes dépravées pendant plusieurs années, que n'auroit-on pas lieu d'en attendre pour le bien de l'enfant qui vient de naître, dont le corps mou est pliable à toutes sortes de modifications? & d'ailleurs étant destiné à s'accroître, on voit quel avantage c'est de ne former cette augmentation de substance, que d'une addition de parties aussi douées & aussi balsamiques.

Outre les vertus de ce lait contre les maladies, on peut croire qu'il sera propre aussi à éteindre les passions, celles que nous avons appellées acquises, qui ne dépendent point de la conformation primordiale, qui ne sont au contraire qu'une altération ou un superflu des propriétés que les humeurs doivent avoir, pour servir aux mouvemens naturels du corps.

On voit que ce lait a la vertu d'a-

doucir l'action des différentes eſpéces de ſels, cauſes ſenſibles de tant de maladies, ainſi que les fermentations des différentes humeurs : il tempére les oſcillations des fibres, rend le ſang moins acre & moins irritant; tous effets propres à préſerver des paſſions trop emportées, auxquelles la mere auroit donné le plus de diſpoſition. Car nous avons vû les raiſons qu'il y a de croire, qu'elle donne ſeulement à ſon enfant des pentes à devenir comme elle, lorſqu'il en aura la même capacité: mais avant qu'il l'ait acquiſe, on peut détourner le mal, effacer ces impreſſions.

Les vaches, les chévres, les âneſſes, ſont ſujettes à très-peu de maladies; la plûpart même n'en ont jamais : il eſt toujours certain qu'elles n'ont point celles dont une vie ſobre & réglée eſt capable de préſerver un tempérament originairement très ſain & très robuſte. On n'éprouve que trop tous les jours, combien le ſeul excès des paſſions a multiplié les genres de maladies parmi les hommes. Les reſſorts des bêtes ſont en petit nombre & uniformes, comparés à ceux du corps humain :

on

on voit fidélement l'effet de leur méchanique ; point de dissimulation ni d'artifice qui empêcheroient de se précautionner contre les altérations dont leur lait peut être susceptible. Les bêtes n'ont réellement point d'envie ni de desirs ; elles n'ont que des besoins, c'est-à-dire qu'elles n'éprouvent que les impulsions, propres à faire le bien du corps animal, les mêmes que nous serions heureux d'avoir, & dans le même dégré qu'elles les ont. Leur machine est faite avec un tel art, qu'elle a tous les mouvemens propres pour sa conservation, quand l'industrie des hommes n'altére point leur naturel. Les bêtes, laissées à elles-mêmes, ne boivent & ne mangent que la quantité qui convient à leur disposition actuelle ; ne dorment que le temps qui leur est nécessaire, comme elles ne font d'exercice, que celui qu'elles peuvent soutenir pour le meilleur état de leur corps. Ainsi point de crudités, point d'humeurs superfluës, de levains dépravés, point d'obstructions ; sources de tant de maladies. Comme elles se mettent inévitablement dans les dispositions les plus convenables, elles per-

dent l'appétit dès qu'elles ſont malades ; l'amour s'éteint dans une vache auſſitôt qu'elle a conçu.

Mais il eſt cependant vrai que les beſtiaux ſont ſujets à des maladies. Un concours particulier de diverſes cauſes phyſiques peut multiplier extraordinairement quelques eſpéces d'Inſectes que les troupeaux avalent parmi l'herbe en paiſſant, ou peut-être les œufs de ces Inſectes ; ce qui eſt très capable de corrompre leur ſang : mais comme on ne voit pas que les mêmes animaux ſoient ſujets à de pareilles maladies, dans les païs où ils ſont ſauvages & en pleine liberté, il eſt à préſumer que la clôture étroite où on tient les troupeaux, peut les empêcher de faire des exercices & des mouvemens, propres à remédier à l'altération que ces Inſectes avalés cauſent à leur ſang, joint à ce que la quantité de fumier avec laquelle on les renferme, eſt capable ſeule de leur cauſer ces maladies.

Pour rendre les bêtes auſſi ſaines qu'elles le peuvent être, il faut les tenir proprement ; on voit qu'en paiſſant, elles évitent ſoigneuſement les endroits où elles ont répandu leurs excrémens,

mens, quoique l'herbe y ſoit plus haute & plus touffuë qu'ailleurs. Ce qui marque bien que la conformation de la bête eſt violée, lorſqu'on la contraint de reſter ſur ſon fumier, qui pourroit encore être la cauſe des maladies du bêtail, en ce que les pailles qu'on y employe, ſeroient remplies des œufs de ces Inſectes que la chaleur des excrémens de l'animal ſeroit propre à faire éclore, & multiplier à l'excès.

Il ſeroit facile de prévenir ces maladies avec un peu d'attention pour nourrir & nettoyer la bête qui allaiteroit, & qui ſuffiroit même à pluſieurs enfans, lui donnant ſur-tout à boire de l'eau pure & nette; & ſi on n'en peut avoir que de bourbeuſe, la faire boüillir & la laiſſer raſſeoir, afin que les ſédimens ſe précipitent : car comme c'eſt d'ordinaire dans les années de ſéchereſſe, & où les eaux ſont les plus baſſes, que les maladies du bêtail ſe voyent le plus communément, il eſt encore vraiſemblable qu'elles viendroient de ce qu'on fait boire les troupeaux dans des eaux bourbeuſes & croupies. Et on voit alors par le microſcope qu'une goute de cette eau contient

tient une infinité de petits animaux, qui se trouvant extrêmement serrés & de différente espéce, peuvent multiplier des Insectes monstrueux, comme on a cru que la même cause formoit tant de Monstres en Afrique. Peut-être aussi que cette quantité d'animaux si pressés, venant à périr faute de nourriture, ou par tout autre accident, leurs cadavres, en se corrompant, rendent l'eau mal saine; ce que peut faire aussi la grande quantité d'excrémens qui sortent de tant de corps animés.

Les bêtes ne s'inquiétent point du lendemain, d'où leur sommeil est plus tranquille, & plus propre à former un sang doux; grand avantage que les bêtes ont sur les hommes: car ceux-ci s'inquiétent pour avoir le nécessaire, ensuite pour le superflu. La peur de perdre l'un & l'autre vient encore les agiter; & dans une vie si fragile & des biens si périssables, on trouve toujours matiére à s'inquiéter, dès qu'on a pris l'habitude de céder à ses agitations: d'où s'ensuit le sommeil troublé, le mauvais chile, source du mauvais lait.

On

On auroit la commodité de choisir parmi les espéces d'animaux domestiques, celle qui seroit la plus convenable à l'état actuel de l'enfant, & selon le besoin qu'on auroit d'un lait plus ou moins abondant en sérosités, ou en parties *caseuses* & *butireuses*. La Médecine pourroit employer comme remede les propriétés particuliéres du lait des biches, même des truyes, des chiennes &c., propriétés qui seroient bientôt découvertes & applicables, selon les différentes maladies dont on verroit l'enfant attaqué, ou auxquelles on pourroit soupçonner que ses auteurs lui auroient donné de la disposition.

Si la meilleure partie des remedes de la Médecine est tirée des plantes, on auroit un moyen avantageux de communiquer leurs vertus au sang de l'enfant, par le lait de la bête qui l'allaiteroit. Comme elle vit de simples, on pourroit lui faire manger les plus salutaires, suivant les besoins des enfans.

La facilité, qu'on auroit à faire sans ménagement & sans scrupule toutes sortes d'expériences sur ces espéces de nour-

nourrices, donneroit bientôt de grandes lumiéres pour rétablir les enfans nés les plus maladifs, & dont la Botanique, la Médecine & toute la Physique retireroient beaucoup d'avantages.

On pourroit nous objecter, que tous les Médecins conviennent à la vérité que le lait feroit des effets très salutaires dans plusieurs maladies, si les malades pouvoient le suporter ; mais il est vrai qu'il y a des tempéramens auxquels il devient même très nuisible : on voit qu'il se caille & s'aigrit dans les premiéres voyes ; qu'il excite la bile ; allume la fiévre ; cause des diarrhées. Mais ces accidens ne viennent certainement pas d'aucune qualité maligne qui soit dans le lait ; c'est au contraire la malignité des sucs qui se mêlent avec le chile dans les intestins, & la mauvaise disposition de l'estomach qui le décomposent & l'altérent, avant qu'il puisse être entiérement digéré, & porté dans les veines lactées. C'est ce que tout le monde semble comprendre, en disant, que quand le lait passe, il ne fait jamais que du bien ; parce qu'en effet il communique au sang une

une vertu onctueuse & tempérée, propre à adoucir toutes les acretés & les salûres des humeurs, comme à calmer les mouvemens irréguliers des esprits, en relâchant les fibres froncées.

On doit donc chercher à se mettre en état d'en éprouver toujours des effets si avantageux; mais le meilleur moyen pour cela, est d'en avoir été allaité dès la naissance: toute l'habitude du corps s'y assimile; il s'établit une analogie immédiate; le corps devient sain & robuste; & se met en état de pouvoir retrouver dans sa premiére nourriture le rétablissement de la santé, en cas qu'il vienne à la perdre. Car alors il y a tout lieu de croire, que ce lait ne sera plus bilieux ni fiévreux pour des hommes, dont il aura comme fondé le tempérament.

On voit souvent, que les premiers alimens, ainsi que l'air natal, ont la vertu de rétablir des complexions affoiblies & languissantes; c'est par conséquent un grand avantage d'avoir eu pour ces premiers alimens, un lait dont on puisse toujours faire usage, & qui se trouve par tout avec tant de facilité. Cette commodité rend sensi-

ble

ble l'inconvénient d'avoir été allaité du lait de femme, puiſque quand même ce ſeroit un aliment ſalutaire, on ne peut guères eſpérer de revenir à cette nourriture dans l'âge d'homme.

Il eſt à croire, que le lait des bêtes ſeroit capable d'éteindre les paſſions & les maladies héréditaires qu'on voit en tant de familles. La nourrice eſt toujours trop propre à entretenir un état dont elle participe elle-même, avec qui elle a l'analogie la plus étroite. C'eſt-à-dire que le lait de la femme ne peut être que dangereux pour l'enfant, de cela ſeulement qu'il eſt de la même eſpéce que ſa nourrice, qui tient trop à tous les vices où l'humanité eſt à préſent ſujette, tels que ſont dans le Phyſique les eſpéces de vérole, rougeole &c. Et on peut croire que les bêtes, n'éprouvant point ces maladies, leur lait ſeroit contraire au dévelopement des levains qui les produiſent.

Les eſpéces n'ont point dégéneré parmi les animaux, comme elles ont fait dans des peuples entiers. Les bêtes ſuivent aveuglément les mêmes loix qu'elles ſuivoient il y a des mil-

liers

liers d'années, obligées de céder à une méchanique infiniment sage, qui les mene toujours à leur bien en général, & dont elles ne sont point distinguées, étant incapables de liberté & de volonté; c'est ce qui fait que les bêtes malades ou blessées, se rétablissent d'elles-mêmes, sans aucun secours de la Médecine ni de la Chirurgie.

Un régime uniforme & modéré, soutenu de l'incapacité où elles sont de desirs, d'impatience, d'inquiétude sur l'évenement de leurs blessures ou de leurs maladies, ce qui apauvrit tant le sang des hommes, tout cela fait cette différence que la nature n'est point détournée de son ouvrage dans les bêtes: l'ordre total de leurs ressorts concourt au rétablissement de la partie altérée ou blessée. Leurs maladies ne se communiquent guères à une autre espéce; & quand même elles pourroient donner les leurs aux enfans, on seroit bienheureux de ne risquer à en avoir que le petit nombre auquel elles sont sujettes.

On objectera peut-être qu'il y a une espéce de Pharmacopée * à l'usage des che-

* Le parfait Maréchal.

chevaux, auxquels on applique tous les jours avec ſuccès les ſecours de la Chirurgie, & même de la Médecine; d'où il ſembleroit que ces animaux ſeroient auſſi ſujets aux maladies, que les hommes. Mais cette objection n'a pas de force contre nous, qui conſidérons la bête dans l'état naturel, abandonnée à l'ordre de ſa méchanique.

Puiſque les hommes ont eu l'induſtrie de brider le cheval, de le ferrer, de le tenir attaché dans une écurie, toujours prêt à porter ou trainer de grands fardeaux ſelon le beſoin qu'on a, & jamais ſelon celui de l'animal, qu'on ne conſidére, ni ne ſatisfait pas exactement à beaucoup près, il ne doit pas être ſurprenant qu'une bête ait alors beſoin de remede; on altére ſa conformation par des régimes divers, & en excitant ſes muſcles à des mouvemens forcés, tantôt elle eſt excédée de fatigue, & tantôt elle demeure un longtemps dans l'écurie, où elle ne reſpire qu'un air corrompu: on irrite ſa faim & ſa ſoif, & tous ſes beſoins; enfin on la traite à peu près auſſi mal que ſoi-même, & elle doit en reſſentir d'auſſi mauvais effets.

On

On voit qu'il y a au moins autant de différence entre cette bête en service, & celle qui seroit en liberté dans la prairie, qu'entre une femme de ville & une de campagne. La mollesse, l'oisiveté, l'exercice des passions, les excès dans le régime de vie obligent cette Dame d'employer continuellement les secours de la Médecine : il faut bien la soulager à mesure de ses amas de sang irritant & d'humeurs viciées ; fruits naturels de ses déréglemens. On est obligé d'éprouver tous les secrets de l'Art pour abbattre les vapeurs de celle, qui de la meilleure foi du monde s'est evanoüie à la vûë d'un bouquet de fleurs artificielles. Il faut des remedes assûrément à cette femme ; & quelque ridicules que soient ses maladies, elle est parvenuë au point de les rendre très réelles & dangereuses. Au lieu qu'il est ordinaire à la campagne de voir des femmes, qui dans une vieillesse avancée n'ont jamais fait guères de remedes ; c'est que leur régime est plus modéré, leurs alimens plus naturels à leur conformation, leurs passions moins emportées & moins exercées.

Et comme tout le ſuperflu de nos humeurs & de nos paſſions eſt un ouvrage de l'Art, il faut de même le ſecours de l'Art pour corriger ces excès ; parce que plus on s'eſt écarté des bornes de la nature, moins on doit compter ſur ſon ſecours pour le rétabliſſement de ſa ſanté.

Cet homme eſt dans l'habitude de s'exciter une faim artificielle par des alimens purement factices, il s'excite à l'amour par des penſées laſcives & des drogues échauffantes ; croit-il que ſes organes irrités puiſſent l'avertir alors des beſoins légitimes ? c'eſt le cas où une dépravation de la nature demande une réparation artificielle.

Enfin, quand même l'eſpéce des chevaux ſeroit naturellement ſujette à autant de maladies que les hommes, il ſeroit aiſé de ſe paſſer du lait de jument, ayant celui des vaches, chévres, âneſſes, brebis, dont on n'eſt pas ſi obligé d'altérer le tempérament, pour profiter de tous les avantages qu'elles procurent.

Il eſt très vraiſemblable que l'uſage du lait des bêtes à la naiſſance, ſeroit capable de préſerver de la pulmonie & de

de la goute, maladies jusqu'ici l'opprobre de la Médecine ; puisque malgré l'habitude invéterée d'humeurs acides ou d'un sang empreint de sels caustiques, on voit que plusieurs de ceux qui peuvent se soumettre à vivre de ce lait pour toute nourriture, trouvent par-là le moyen de prolonger leurs jours.

Le lait des bêtes déveloperoit & fortifieroit également toutes les fibres du corps par ses molécules homogenes, propres à une distribution uniforme : au lieu que les penchants particuliers de la femme nourrice, l'émotion déréglée de ses esprits, donnent aux petites parties de son sang des formes dissimilaires, susceptibles de mouvemens irréguliers & inégaux, qui rendent trop variable la sécrétion des sucs, & leur distribution dans le corps de l'enfant ; d'où s'ensuivent tant de sujets mal conformés, & tant d'esprits bisarres.

Nous croyons donc, que pour arriver au point fixe des attributs de l'humanité en force, stature & durée du corps, en dégré de santé & de passions naturelles, il faut que les enfans soient

nourris dès la naissance du lait d'une bête domestique, pendant trois ou quatre ans; soit qu'ils tétent ce lait immédiatement, ou qu'on le leur donne dans un biberon ou une éponge facile à sucer. C'est un grand avantage de pouvoir user si long-temps d'une nourriture aussi capable de former un bon tempérament. Ce temps suffira pour rendre les hommes sains & vigoureux, & pour effacer toutes les mauvaises impressions des sucs de la mere.

On doit encore faire attention à un bien qui résulteroit de cet usage; c'est qu'on n'auroit plus à craindre la réaction des humeurs viciées de l'enfant sur la nourrice.

CHAPITRE II.

NOus avons déja remarqué que le Créateur a mis dans tous les corps une tendance à remplir leur destination selon leurs différentes conformations; d'où chaque être concourt à entretenir le systéme général de cet univers. C'est ainsi qu'on voit des plantes affecter certaines positions, chercher le soleil; les unes tendent à monter en ligne droi-

droite, d'autres à ramper, à s'entortiller : les tiges des arbres s'élevent verticalement à l'horison, tandis que leurs racines descendent dans la terre pour en sucer l'humidité.

C'est cette méchanique invariable, qu'on appelle instinct dans les animaux, qui les fait satisfaire avec tant de justesse à leurs besoins ; & quoique leurs ressorts puissent se plier par des causes étrangeres, ils tendent toujours à se rétablir par leur propre construction. Enfin c'est ce qu'on appelle l'effort de la nature dans les crises qui terminent les maladies des hommes. Et si les femmes, meres & nourrices ne s'altéroient leurs humeurs à chaque génération par l'intempérance & l'exercice outré des passions, la conformation primitive l'emporteroit sur l'artificielle, la nature parviendroit à se purger de tant d'espéces de maladies, tant de passions effrénées, & de tant de gouts bisarres qu'on voit se transmettre comme héréditairement.

Ainsi, quand le lait des bêtes ne communiqueroit aux enfans aucune des propriétés qu'elles ont, il mettroit toujours cette tendance de la nature

en état d'avoir ſon effet, de cela ſeulement qu'il ſeroit propre à éteindre les vices des humeurs des femmes; c'eſt-à-dire le produit de la pratique des paſſions vives, & des appétits déréglés. La nature humaine, déchargée de ces vices comme d'un contrepoids, ſe raprocheroit de ſon équilibre, de ſon inſtitut primitif; l'homme laiſſé à lui-même, ſuivroit la détermination la plus propre, ainſi que la fleur des champs & les arbres des forêts. Et de ce que l'eſpéce humaine rentreroit dans ſes avantages naturels, qui ne comprendroient que des facultés & des paſſions utiles; dans ce rétabliſſement entreroit de même la juſteſſe & le dégré d'eſprits le plus ſuſceptibles des connoiſſances, propres à faire le bien de l'homme.

Les vices de l'eſprit & du cœur viennent toujours d'un défaut dans la conformation; & on peut regarder les eſprits faux & les méchans caractéres, comme des malades qui ne ſentent pas leur mal.

Comme l'expérience apprendra bien des effets du lait des bêtes, ſur leſquels nous ne pourrions donner que des conjectu-

jectures hasardées, il nous suffit d'avoir vû en général, qu'il ne peut résulter de l'usage de ce lait que des effets avantageux pour l'humanité; ainsi on croira ce qu'on voudra de certaines histoires que Monsieur Hequet rapporte dans l'Ouvrage déja cité: les voici fidélement.

La premiere est d'un certain Espagnol qui couroit aussi vîte qu'un cerf, parce qu'il avoit été nourri du lait d'une bête. On découvrit qu'un Moine n'aimoit à danser & sauter, que pour avoir été allaité par une chévre. Le penchant que Cyrus avoit à ruser & à surprendre, ne fut imputé qu'à ce qu'il avoit été nourri du lait d'une chienne; & les mœurs cruelles d'un certain Parius, qu'au lait d'une ourse qu'on lui avoit fait sucer.

Quand le lait des bêtes ne donneroit pas une communication si intime qu'elle est marquée par ces histoires, il est à présumer qu'on préférera toujours pour allaiter les enfans, les espéces d'animaux qui auront les mœurs les plus douces, & qui donneront plus abondamment le meilleur lait; ce sont ceux qui paissent.

Et de cela même que la femme eſt carnaciére, on peut avoir ſon lait pour ſuſpect; car il eſt au moins douteux, qu'il convienne à l'eſpéce humaine de conſommer autant de chair. Il eſt vrai qu'on la fait cuire, au lieu que les autres animaux la mangent cruë; cela y apporte de la différence. Mais on eſt fondé à croire, qu'elle eſt encore un aliment plus actif & plus irritant que les végétaux dont le bêtail ſe nourrit, comme plus ſuſceptible de corruption & plus capable de produire des humeurs indigeſtes & malignes.

Il ne nous reſte plus, qu'à prévenir une objection conſidérable qu'on pourroit nous faire; c'eſt qu'on aura vû quelqu'un nourri de lait de vache ou de chévre, qui n'aura ſans doute donné guères de marques des avantages que nous croyons devoir réſulter de cette nourriture. Ce quelqu'un a paru n'avoir rien d'extraordinaire qui le diſtinguât du reſte des hommes; on l'a vû maladif & paſſionné, violent, colére &c.

Nous avons pluſieurs choſes à répondre à cette difficulté. Ceux qu'on a vûs allaités par des bêtes, ne pouvoient

guè-

guères être que des enfans infectés, ou dont les parens étoient dans la misére; l'état de ces enfans n'est pas propre à rendre sensibles les avantages du lait des bestiaux sur celui des femmes. Mais avant tout, il faudroit bien s'assûrer si ces personnes n'auroient véritablement sucé que le lait des bêtes; ce qui est plus difficile à vérifier qu'il ne paroît: car le préjugé étant aussi établi que rien n'est plus nécessaire aux enfans que le lait de femme, toutes les fois que les occasions se seront présentées d'en avoir, les parens n'auront pas manqué d'en profiter; & ces occasions sont faciles à trouver, vû la tendresse que toutes les femmes ont en général pour les enfans, excitées encore par la charité qu'elles croyent exercer, en se laissant téter. Et à ce sujet nous pouvons raporter avoir vû une jeune fille, qui passoit pour n'avoir été nourrie que de lait de vache; elle avoit une force de corps extraordinaire, jointe à un caractére très raisonnable.

C'eût été un exemple à citer à l'avantage du lait des bêtes, si nous n'avions pas senti l'insuffisance d'un fait particulier pour établir une certitude géné-

générale. Mais d'ailleurs en approfondissant l'éducation de cette fille, nous avons découvert, que quoiqu'elle n'eût point eu de nourrice, chargée de l'allaiter; cependant des femmes voisines ou amies lui avoient assez souvent donné en passant à téter, quoiqu'à la vérité la vache eût toujours été la principale nourrice.

Nous ajouterons, que le naturel le plus sain & le plus raisonnable peut s'altérer par la contagion des maladies, l'éducation & les mauvais exemples; ainsi, quelqu'avantageuse conformation que le lait des bêtes eût pû donner à un enfant, pendant qu'il devient homme, ne passe-t-il pas sa jeunesse parmi des yvrognes, des emportés, des fourbes qui corrompent ses mœurs aussi physiquement, que l'approche des vérolés & des scorbutiques altére ses humeurs?

La grande communication que les hommes ont entr'eux, fait qu'on ne peut compter sur un succès certain, en travaillant pour un particulier. Mais, à mesure que plus grand nombre d'enfans seront allaités du lait des bêtes, la contagion des maladies & des passions déré-

déréglées diminuera plus ſenſiblement ; & enfin ces enfans, devenus peres & meres à leur tour, renouvelleront le genre humain, comme par une autre eſpéce d'homme.

Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

On ne doit pas auſſi ſe jetter dans une autre extrémité, en appréhendant du lait des bêtes une communication trop puiſſante, capable d'éteindre les facultés raiſonnables ; l'homme ayant par ſa nature les organes propres à l'humanité, conſervera toujours auſſi, pour caractére eſſentiellement diſtinctif, une ame immortelle.

Nous finiſſons, en recherchant pourquoi les bêtes ſemblent doüées d'avantages ſi conſidérables dont l'homme eſt privé, & qu'il eſt réduit à emprunter d'elles.

Les bêtes ne violent point leur naturel, parce que n'étant deſtinées qu'à vivre ſur la terre, & s'y multiplier, elles ont parfaitement toutes les facultés propres à remplir leur deſtination. Tout l'effort de la tendance de leurs fibres regarde uniquement le bien de leur corps ; c'eſt ce qui fait la difficulté

té de changer les propriétés ſinguliéres qu'on voit dans certains animaux, auxquelles ils parviennent inévitablement, ſans que l'âge & l'expérience puiſſent leur faire faire aucun progrès, parce que ces propriétés ſont les ſuites néceſſaires de leur conformation : d'où vient qu'ils n'ont point de milieux à paſſer. L'araignée & le *formica-léo*, qui ſont nés cette année, tendront leur piége avec la même induſtrie que les plus anciens de leur eſpéce. Aucun animal ne peut s'égarer dans la recherche du bien qui lui convient ; c'eſt comme une plante qu'il eſt bien plus aiſé de briſer & de faire périr, que de l'empêcher de pouſſer des feuilles & des fleurs d'une telle nature. Au lieu que l'homme étant doüé d'un principe immortel, qui le fait participer de la nature de Dieu-même, il eſt capable d'une infinité de deſirs ; parce qu'il peut joüir d'une félicité infinie à laquelle il tend ſans s'en appercevoir, & même malgré lui.

C'eſt cette tendance qui eſt la ſource de cette variété prodigieuſe de penſées, de paſſions, de mouvemens, dont

dont on voit les hommes agités, de cette industrie si extraordinaire & si diversifiée, qui éclatte dans les hommes plus que dans les bêtes; tout porte en eux le caractére de l'infini. Mais c'est aussi la source de toutes les folies dont on voit l'humanité susceptible; c'est l'excellence même de l'homme, son intelligence, qui est l'occasion de ses égaremens. Ils peuvent être d'autant plus grands; que ses facultés sont moins bornées.

Le peché ayant fait décheoir l'homme de l'état de perfection dans lequel il avoit été créé, la nature corrompuë ne peut plus se rétablir entiérement par ses seules forces. Il faut à présent le secours d'un Dieu pour nous faire tendre à notre véritable fin, à lui-même : il peut seul rétablir l'ordre parfait de notre premiére conformation, mais si peu qu'il en reste de vestiges, on doit chercher les secours physiques, les plus capables de fortifier cette pente au bien. C'est-à-dire, que tout ce qui sera propre à préserver des passions déréglées & des humeurs irritantes, nous rapprochera toujours de

l'état que nous avons perdu, & pourra mettre plus à lieu de travailler à mériter les fecours furnaturels, néceffaires pour notre parfait rétabliffement.

FIN.

AVIS.

AVIS.

Jean van Duren, Libraire à la Haye, imprime par souscription, l'Histoire de Louis XIV. Roi de France & de Navarre; par Monsieur de la Hode. En six volumes in Quarto. Enrichie de Medailles.

LE Nom de Louis XIV. presente à l'esprit l'idée du Regne le plus long & le plus glorieux que l'Europe ait encore vû & auquel elle se soit plus interessée. Né au milieu de la Guerre, qui orna son berceau de palmes & de lauriers, il l'aima presque toute sa vie, & par une suite nécessaire de cette inclination, il se vit engagé à la faire lors même qu'il ne l'aima plus. Les seize ou dixsept années qui se sont écoulées depuis son avénement au Trone jusqu'à ce qu'il ait gouverné par lui-même, fournissent plus d'Evénemens considerables que la plûpart des Regnes de ses Prédécesseurs: Guerres étrangères & domestiques à soutenir, Intrigues, Cabales, Factions à soumettre, à désunir, à déconcerter, Negociations importantes à menager, à con-

clure, c'eſt à quoi elles ont été employées.

Quelques conſiderables que ſoient ces Evénemens, à peine méritent-ils d'être comparés à ceux qui les ont ſuivis: Maître d'un grand Peuple, aiant les plus fameux Capitaines de l'Europe, des Miniſtres habiles, ce Prince, jeune, plein de feu, plein d'amour pour la gloire, crut pouvoir tout entreprendre.

Il y a près de vingt-deux ans que ce Monarque eſt mort. Pendant ſa vie même, on attendoit ſon Hiſtoire. Il eſt étonnant que d'un ſi grand nombre d'Ecrivains dont la France abonde, aucun ne l'ait entrepriſe. On en a donné differens Morceaux, on en a fait des Eſſais: cependant on peut dire que ces ſortes d'Ouvrages n'ont point ſatisfait l'attente du Public. Meſſieurs de Larrey & de Limiers ont entrepris de la donner toute entiere; mais il leur a manqué bien des connoiſſances qu'on a eües depuis.

Monſieur de la Hode y a travaillé depuis près de dix ans. Il s'eſt donné tous les ſoins poſſibles pour ramaſſer les Livres où cette Hiſtoire eſt repandue

due par parties; aux Livres il a joint quantité de Manuſcrits qu'il a eu le bonheur de trouver. C'eſt une Hiſtoire ſincère qu'il a faite, d'où la flatterie & la malignité ſont également bannies: exacte, où les Faits ſont marqués dans leur tems, avec l'étendue néceſſaire pour en donner une juſte idée: judicieuſe, où l'on diſtingue les apparences de la verité d'avec la verité même: utile, où les Gens de Guerre & de Cabinet trouveront dequoi s'inſtruire & ſe perfectionner: ſavante, & approfondie, où les vuës, les intentions, les reſſorts, les principes qui ont fait agir, ſont détaillés & prouvés: generale, où il rapporte tout ce qui peut faire connoitre, non ſeulement le Prince dont il a écrit la Vie, mais auſſi ſon Peuple, & toutes les parties de ſon Gouvernement; qui parle des Affaires étrangères autant qu'il eſt néceſſaire pour la parfaite intelligence de tout ce qui s'eſt paſſé ſous ce Regne: équitable, où il rend juſtice aux Nations & à ceux qui les ont mis en mouvement; où il combat ce que la partialité a dicté de louanges ou de condamnations outrées: enfin, pure

& nette pour le ſtile, mais ſans affectation, évitant même ce Langage qui flatte trop l'eſprit pour ne pas lui ôter une partie de ſon attention.

L'Auteur a lu tout ce qu'on a écrit ſur ce vaſte ſujet: mais il l'a lu en Critique, & c'eſt cette multitude de Livres & de Manuſcrits qui a fait ſon plus grand travail: la partialité, l'adulation, les ont preſque tous dictés, pluſieurs même ſont de pure imagination, & il ſemble que leurs Auteurs n'ayent eu d'autre vuë que de ruiner la vérité de l'Hiſtoire & d'embarraſſer ceux qui entreprendroient de l'écrire. L'exactitude des citations, miſes en marge, les critiques qu'il a faites de tems en tems, feront connoître quels ſont ceux à qui il s'eſt attaché, & pourquoi il a rejetté les autres; que c'eſt en réüniſſant tout ce qu'il a trouvé de vrai, de ſenſé, qu'il a formé un Corps entier de l'Hiſtoire de ce fameux Regne, & qu'il a donné à chaque partie toute l'étendue qu'elle devoit avoir.

Les Troubles qui ont agité la Minorité, ſont écrits de manière à faire connoître diſtinctement tous ceux qui y

ont eu part. On verra la France ſur le penchant de ſa ruine, prête à devenir la proye d'un Ennemi qu'elle avoit preſque toujours battu, & ceux qui étoient particuliérement intéreſſés à la ſoutenir, ſe réünir à cet Ennemi & l'introduire juſques dans la Capitale. On ſentira que la ſéduction avoit gagné preſque tous les Corps de l'Etat, & que ſous prétexte du bien public, tous les Chefs de ces Mouvemens n'avoient en vuë que de s'élever, que d'abaiſſer ceux qui s'oppoſoient à leurs deſſeins, & que le peuple fut leur jouët & leur victime. Enfin, l'Autorité Roiale preſque abattüe, ſe releve tout à coup & devient plus abſolüe qu'elle n'a jamais été.

La Paix de Munſter, celle des Pyrenées, le Mariage du jeune Monarque avec l'Aînée des Infantes d'Eſpagne, Mariage qui a eu de ſi grandes ſuites, entrent auſſi dans cette partie, & ſont développés avec ſoin. L'Auteur a conſulté les Actes publics, les Memoires particuliers de ces Négociations & les a mis dans tout leur jour.

A ces tems, qui à parler exactement, apartiennent à l'Hiſtoire de ce

Regne plûtôt qu'à celle du Monarque, ſuccéde cette longue ſuite d'années où il a gouverné par lui-même. Sa Cour eſt bien-tôt la plus magnifique, la plus ſuperbe, la plus polie, la plus galante de l'Europe ; les Arts ſe perfectionnent, le bon goût s'établit. Un Miniſtre habile & zèlé fait des Etabliſſements utiles, il fait fleurir le Commerce. Dans l'intérieur du Royaume tout eſt tranquille: les Princes, les Grands ne ſont plus que de ſimples Courtiſans; le coup d'œil du Maître tient tout dans l'ordre & dans la ſoumiſſion. Ces plaiſirs, cette abondance qui l'environnent, n'éteignent point ſon amour pour la gloire; il ſaiſit la premiere occaſion de faire la Guerre, dans la vuë d'abaiſſer une Maiſon que ſa puiſſance lui a rendue rédoutable. Lui-même ſe met à la tête de ſes Armées: ſes meſures ſont ſi bien priſes, ſa préſence inſpire à ſes Troupes tant d'ardeur, que les Provinces entiéres, les Villes les plus fortes, font à peine quelque réſiſtance.

Cette Guerre eſt accompagnée de toutes les Négociations qui pouvoient calmer la jalouſie ou les inquiétudes de ſes

ſes Voiſins. Ces Négociations ſont inutiles. Ne connoiſſant pas encore ſes forces, ou n'étant pas déterminé à en faire uſage, on le contraint en quelque ſorte à faire la paix, par laquelle on lui céde une partie de la Flandre.

Un nouveau Miniſtre, plein de génie pour la Guerre, entreprend de faire valoir ſes grand talens. Il y réüſſit, il ne parle à ſon Maître que de Gloire, que de Conquêtes. Il l'anime contre ceux qui l'avoient obligé à faire la Paix. Il lui expoſe ſes Projets, & des moïens ſûrs pour les exécuter. De là la Guerre de 1672.

Toute l'Europe ſe réünit contre le Conquerant. Mais, peu heureuſe, elle accepta la Paix qui lui fut impoſée; toujours reſolue, cependant, à demeurer unie, & à reprendre les armes ſi jamais on lui donnoit occaſion de le faire. Elle ſe préſenta bientôt. Sous pretexte d'anciens droits qu'on fit revivre, & de quelques Articles du Traité de Nimegue peu clairement expliqués, des Chambres établies réünirent à la Couronne une très grande étendue de païs. On ſurprit Strasbourg, on acheta Cazal, par où on ſe rendit

également redoutable en Italie & ſur le Rhin.

Il n'étoit guères poſſible que les intéreſſés ne ſe remuaſſent. Guillaume Prince d'Orange, depuis Roi d'Angleterre, les réünit tous; & pour ôter à la France l'unique Allié ſur qui elle pouvoit compter, lui & d'autres Puiſſances ſe ſervirent des diſpoſitions des Anglois, pour renverſer Jaques Second du Trône de la grande Bretagne. Louis Quatorze crut devoir prévenir ſes ennemis. Preſque toujours il fut heureux, & leur accorda cependant une Paix auſſi avantageuſe que s'ils avoient été vainqueurs.

Ce genie guerrier avoit été accompagné de la fermeté & de la ſenſibilité qui en font une partie. De là cette vivacité à ſoutenir ſes Droits contre l'Eſpagne, contre les Papes. De là le Bombardement de Genes, la Guerre de Hollande.

Tout ce qui étoit grand & glorieux fut de ſon goût. L'eſtime des Savans & des hommes diſtingués dans leur profeſſion, la protection dont il les honora, les penſions qu'il leur donna, furent l'effet de ce goût, auſſi bien que

que les Etabliſſemens des Invalides, de St. Cyr, qui joints à ſes Victoires & à ſes Conquêtes, rendront ſon nom immortel.

Enfin la mort de Charles Second Roi d'Eſpagne, donna lieu à la derniere Guerre de ce Regne. Louis XIV. vit ſa Gloire & ſes Lauriers preſque flétris. Il déſunit ſes Ennemis, ou ils ſe déſuniſſent eux-mêmes. Une Campagne heureuſe lui rend ſon éclat & lui donne la conſolation de voir l'Eſpagne & les Indes affermies dans ſa Maiſon.

C'eſt l'abregé de ce que ce grand Roi a fait par lui-même. L'Auteur l'a ſuivi pas à pas. Négociations, Alliances, tout eſt exactement décrit & ſcrupuleuſement développé. Les Guerres ſur tout, y ſont rapportées de maniére à faire connoître les fautes qu'on y a faites, & à donner une idée juſte des Generaux qui y ont été employés. Il n'eſt point de Place dont il ne faſſe une exacte deſcription; point de Combat, point de Siege, dont il ne donne le détail.

En un mot, on peut compter qu'on n'aura point vu de Corps d'Hiſtoire

plus étendu & plus intéreſſant que celle-ci. Elle eſt à bien définir, l'Hiſtoire civile, politique, eccléſiaſtique, militaire, métallique, de ce long Regne, qui fait la plus conſiderable partie de l'Hiſtoire de France, & même de l'Europe.

CONDITIONS PROPOSÉES AUX SOUSCRIPTEURS.

CEt Ouvrage ſera imprimé en ſix Volumes in Quarto, ſur du beau papier, & avec le même caractere que ce Programme, & enrichi des principales Medailles qui ont été frappées ſous ce Regne, mais avec des Remarques propres à faire diſtinguer ce qu'il peut y avoir d'outré.

Suivant la ſupputation la plus exacte qu'on a pu faire du Manuſcript, l'Ouvrage entier contiendra 480 feuilles d'impreſſion, & environ 300 Medailles, gravées par les plus habiles Maîtres.

Les Souſcriptions pour les ſix Volumes, en feuilles, en papier ordinaire, ſont de trente-ſix florins argent d'Hollande, dont on paye neuf florins

rins en souscrivant, neuf florins en retirant les deux premiers Volumes, neuf florins en retirant les deux Volumes suivants, & pareille somme de neuf florins en retirant les deux derniers Volumes.

Les Souscriptions pour cet Ouvrage en grand papier, sont de soixante florins, dont on paye quinze florins en souscrivant, quinze florins en retirant les deux premiers Volumes, quinze florins ne retirant les deux Volumes suivants, & pareille somme de quinze florins en retirant les deux derniers Volumes.

On n'imprimera du grand papier que le nombre d'Exemplaires qui auront été souscrits.

S'il y avoit quelques feuilles ou quelques Medailles de plus ou de moins que le nombre susdit de 480. feuilles & de 300 Medailles, en retirant les deux derniers Volumes on payera un sol par feuille & un demi sol par Medaille qu'il y aura de plus que le susdit nombre, & on rabattra pareillement pour chaque feuille ou Medaille qu'il y aura de moins. Ce nombre de plus ou de moins

moins n'excédera point cependant cinquante feuilles ou Medailles.

On souscrit chez Jean van Duren Libraire à la Haye, qui en délivre des Reconnoissances signées de sa main. On peut souscrire aussi chez les principaux Libraires en Hollande, en France, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Angleterre, & dans les autres Païs.

On trouve chez le même Libraire Jean van Duren à la Haye, & dans sa Boutique à Francfort en Foire, un assortiment choisi de Livres de France & d'Hollande, dont on peut avoir chez lui les Catalogues.